



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

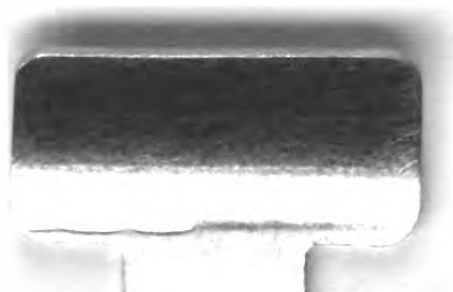
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





6-
ARTHUR WILSON

The Swisser

PUBLIÉ D'APRÈS UN MANUSCRIT INÉDIT

AVEC UNE INTRODUCTION

ET DES NOTES

PAR

ALBERT FEUILLERAT

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE RENNES



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, rue de Seine, 33

MCMIV

M. de 1000 2 100

THE SWISSER

Édition limitée à 550 exemplaires.

Il a été tiré en outre :

- 1 Exemplaire sur papier du Japon,*
- 12 Exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.*

ARTHUR WILSON

The Swisser

PUBLIÉ D'APRÈS UN MANUSCRIT INÉDIT

AVEC UNE INTRODUCTION

ET DES NOTES

PAR

ALBERT FEUILLERAT

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE RENNES



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme
33, rue de Seine, 33

MCMIV



TO
FREDERICK J. FURNIVALL, M. A. CAMB.,
HON. PH. D. BERLIN ; HON. D. LITT. OXFORD ;
HON. FELLOW OF TRIN. HALL, CAMB. ;
MEMBER OF THE BRITISH ACADEMY.

THIS VOLUME
IS RESPECTFULLY INSCRIBED
AS A TOKEN
OF ADMIRATION FOR
THE MAN AND THE SCHOLAR.

AVERTISSEMENT

The Swisser est imprimé aujourd'hui pour la première fois. Le manuscrit, que l'on croyait perdu à tout jamais, est apparu d'une manière inopinée, venant on ne sait d'où, chez MM. Hodgsons, de Chancery-Lane, où il a été acheté le 20 février 1903, par le British Museum ¹.

Je m'empresse de dire que je n'ai eu aucune part à cette trouvaille. L'honneur en revient tout entier aux savants conservateurs des Manuscrits du British Museum. Et c'est dans une conversation avec l'un d'eux, le Dr. Warner, que j'ai appris la résurrection du Swisser. Je sais que leur modestie les empêche d'être sensibles à ce genre de mérite. Mais j'estime que c'est pour moi un devoir de loyauté de leur rendre cette justice.

Le manuscrit est remarquablement bien conservé. C'est un in-4°, relié en veau ancien, contenant 125 pages de texte. La page de garde porte ces mots « Ex dono Dominæ Reeve ». A l'intérieur de la couverture se trouve un ex-libris au nom de Arthur Hewes, esq.

En comparant l'écriture de la lettre autographe de Wilson (v. Appendice I, ii) à celle du manuscrit, j'avais conclu un peu

1. Add. Mss. 36759.

hâtivement que ce manuscrit était de la main de l'auteur. Le Dr. Warner, consulté à ce sujet, a bien voulu examiner de près les deux documents. Son œil exercé a même observé entre les deux écritures d'autres ressemblances qui m'avaient échappé et qui confirmaient mon hypothèse. Cependant, il m'a fait remarquer que l'écriture était très banale, et qu'il était, par suite, hasardeux de se prononcer d'une façon absolue¹.

Quelques mots sur la méthode suivie dans cette publication. J'ai conservé scrupuleusement l'orthographe du manuscrit, car elle n'offre pas l'incertitude capricieuse, caractéristique des documents de l'époque. J'ai pris quelques libertés avec la ponctuation, mais très rarement, et lorsque, ce faisant, je débroussais la pensée de l'auteur. M'autorisant de nombreux précédents, je n'ai pas tenu compte des différences de caractères que présente le manuscrit, car je n'ai pu y reconnaître aucune loi bien précise; j'ai seulement conservé les majuscules. En quelques endroits, j'ai rétabli la division en vers, qui, sans doute par une étourderie de l'écrivain, avait été faussée. Ces modifications ont été indiquées en note.

Tout en reproduisant cette comédie avec exactitude, j'ai voulu la présenter sous un jour aussi favorable que possible. Une des raisons pour lesquelles certaines œuvres dramatiques ont été quelquefois mal jugées, c'est qu'elles étaient incompréhensibles par suite du manque d'indications scéniques. J'ai ajouté les jeux de scène toutes les fois que le contexte me permettait de le faire

1. Ces lignes étaient écrites, lorsque j'ai reçu une lettre du Dr. Warner dans laquelle il me dit : « I have had reason, in revising the description of the MS. for the Catalogue now at press, to compare the play once more with the letter and I have no doubt at all that they are by the same hand ». (11 avril 1904).

*avec sûreté*¹. J'espère avoir ainsi facilité une chose des plus ardues : la lecture d'une pièce de théâtre. Les indications — d'ailleurs rares — données par Wilson sont entre parenthèses (); celles que j'ai ajoutées sont entre crochets [].

Il n'existait jusqu'à ce jour aucune étude sur Wilson. J'ai cru devoir faire précéder le *Swisser* d'une introduction sur la vie et l'œuvre de cet auteur oublié.

Il me reste un devoir très agréable à remplir : remercier ceux qui m'ont aidé. Et tout d'abord l'homme de bien et le savant à qui je suis heureux de pouvoir donner un témoignage de ma respectueuse admiration en lui dédiant ce livre. Je regrette seulement que l'ouvrage ne soit pas plus digne de lui. Qu'il veuille bien accepter aussi l'expression de ma reconnaissance pour l'intérêt qu'il n'a cessé de prendre, non seulement à cette publication, mais encore à d'autres travaux. J'ai de grandes obligations au Dr. Warner pour son inépuisable complaisance et pour les facilités qu'il m'a accordées; à mon ami, M. John Troughton, infatigable dans les recherches qu'il fait pour moi au British Museum, pendant les périodes — trop longues — de mon exil loin de cette merveilleuse bibliothèque; et, enfin, à mon élève, M. J. Eon, qui a vérifié l'exactitude de certains passages.

Rennes, le 2 avril 1904.

A. F.

1. J'ai suivi en cela les conseils du Dr. Furnivall.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	xiii-cxxii
Première Partie : Les aventures d'Arthur Wilson.....	xiiij
Deuxième Partie : L'œuvre littéraire de Wilson.....	lxiiij
Appendices	civ
Bibliographie des ouvrages cités dans l'Introduction.....	cxix
THE SWISSER.....	i
NOTES	io8

x



INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

LES AVENTURES D'ARTHUR WILSON

Man, the world's spirit, is
In this vast Body full of Contraries.
THE SWISSER. *Epilogue.*

SUR le tard de sa vie, Wilson assistait un jour à un sermon. Le texte en était le chapitre xxxiii^e des *Nombres*, où sont décrits « les campements des enfants d'Israël », lorsqu'ils « sortirent d'Egypte sous la conduite de Moïse et d'Aaron ». Le profane ne voit guère dans ce passage qu'une ennuyeuse et longue liste de noms géographiques. Le littérateur hanté par les mélodies des vieux poètes y reconnaît le modèle de ces énumérations somptueuses, toutes vibrantes de sonorités magiques, qui chantent dans Milton. Mr. Beadle ¹, de Barnston, ministre puritain, en l'an de grâce 1644, y découvrit un enseignement profond. N'est-il pas dit au verset 2 que Moïse « écrivit ces noms d'après les ordres du Seigneur » ? Or, quel

1. John Beadle fut recteur de Little Leighs jusqu'en mai 1632. Ensuite, il obtint la cure de Barnston. Dès 1633, il était déjà noté pour ses tendances non-conformistes. Laud écrivit à son sujet : « I did convent Mr. John Beadle, rector of Barnstone, Essex, for omitting some part of the divine service, and refusing conformity. But upon his submission and promise of reformation, I dismissed him with a canonical admoni-

dessein Dieu pouvait-il avoir, sinon de laisser à la postérité le souvenir de la délivrance d'Israël? Et la vie de l'homme n'est-elle pas remplie de hasards et de dangers? Ne peut-on pas, au milieu de ces vicissitudes, découvrir les effets constants de la bonté céleste? Donc, tout chrétien devrait tenir registre de ses actions et colliger les exemples de la miséricorde de Dieu. Ces paroles retentirent dans le cœur de Wilson avec le fracas d'un ordre divin. Il remonta le cours de son existence et rédigea ses Mémoires. Il les intitula pieusement : *Observations of God's Providence in the Tract of my Life*¹.

Ce titre est significatif. Il nous révèle qu'une pensée exclusive a rétréci l'horizon de l'auteur. Dans cette enquête sur les manifestations de la mansuétude divine à son égard, le néophyte a rejeté toutes les pièces qui ne répondaient pas aux besoins de sa cause. Il a laissé en blanc toutes les années pendant lesquelles la Providence s'était, pour ainsi dire, désintéressée de lui. En sorte que cette autobiographie se présente avec l'aspect d'un livre dont on aurait arraché çà et là quelques pages.

Elle n'en est pas moins, en dépit de ces lacunes, un document très précieux. Parce qu'il écrivait sans aucune préoccupation littéraire, et avec la main de Dieu sur son épaule, Wilson a laissé palpiter son âme à découvert. Il a pensé tout haut, avec la sincérité des gens qui sont déjà détachés des choses de ce monde. Aussi ne retrouve-t-on pas dans ses confessions les mensonges inconscients et le besoin de mise en scène que l'homme de lettres apporte machinalement en toutes choses. Une pareille sincérité est rare. Elle est aussi d'un prix inestimable. Elle permet au biographe d'entreprendre en toute sûreté le voyage incertain et aventureux qui mène à la découverte d'une âme humaine. En même temps, elle facilite ce voyage. Car, dans l'ingénuité

tion ». (Charlotte F. Smith. *Mary Rich. Her Family and Friends*, p. 201). Beadle a écrit un « *Diary of a Thankful Christian* », publié à Londres en 1656. Cet ouvrage contient des « Méditations » sur le verset même qui fournit le texte du sermon prononcé devant Wilson.

1. Ces mémoires ont été publiés pour la première fois par le Rev. Francis Peck dans *Desiderata Curiosa*, vol. ii, lib. xii, p. 6. Ils ont été réimprimés en appendice dans l'édition de *The Inconstant Lady*. (Sur cette édition v. p. lxxx, n. 1).

de ses aveux, Wilson a consigné certains petits détails — de la poussière d'âme — qu'un homme faisant œuvre d'écrivain eût certainement omis parce qu'ils nuisaient à l'unité artistique ou à l'effet de son livre.

C'est pourquoi, à la lecture de cette autobiographie, ressuscite une figure si curieuse et si complexe. Certes, Wilson fut ondoyant et divers au point de défier toute analyse rigoureuse. On croit le connaître et soudain surgit un incident qui dénonce un trait nouveau de caractère. Sa vie offre l'aspect de ces routes en lacet dont chaque tournant découvre un point de vue différent du paysage. Rarement on vit mélange plus subtil de perspicacité et de naïveté, d'irascibilité rancunière et de bonté, de décision et de faiblesse, d'activité et de rêverie indolente, d'exubérance physique et d'intellectualisme. Ajoutons qu'en matière de religion, il débuta par l'incrédulité, faillit se convertir au catholicisme et finit dans la peau d'un puritain.

A la curiosité qu'éveille infailliblement une âme aussi chatoyante vient s'ajouter un intérêt historique. Wilson a vécu dans une intimité quotidienne avec deux hommes dont les noms reviennent sans cesse dans les annales de leur époque ¹. Dans leur cercle, il reçut directement le choc des événements qui agitèrent une des périodes les plus accidentées de l'histoire d'Angleterre. Il prit part aux expéditions craintives qui saccadèrent le règne de Jacques. Il assista, dans la maison même d'un adversaire du roi, à la lutte hargneuse entre Charles et son Parlement. Il fut atteint en sa conscience par les discussions politiques et il fut agrippé par l'aigle du puritanisme. En dernier lieu, dans l'arrière-plan de sa vie, grondent les fureurs d'un peuple en révolte et l'on y sent passer l'ombre du roi décapité.

Il y a donc là, tout à la fois, les éléments d'une vie peu banale et un document humain particulièrement bien conservé sur une époque déjà lointaine. Il m'a paru intéressant et utile d'essayer de ranimer l'être fossilisé dans les feuillets de cette autobiographie ².

1. Les comtes d'Essex et de Warwick.

2. J'ai naturellement suivi de très près cette autobiographie. Pour ne pas hérissier le texte de l'angle aigu des guillemets, et pour éviter de multiplier les notes, je n'ai pas cru devoir donner une référence toutes les fois que je faisais un emprunt à ces mémoires.

I

PREMIÈRES ANNÉES

Dès le début, nous nous trouvons en présence d'une de ces lacunes regrettables que je signalais tout à l'heure. Wilson ne nous a laissé sur son enfance qu'une seule anecdote. Or, c'est surtout pour les âmes compliquées qu'il est nécessaire d'en connaître les premières sensations. L'enfant est une esquisse de l'homme futur, quelque chose comme une carte muette que l'expérience n'a pas remplie; ses gestes sont encore exempts de cette réserve prudente que la vie lui inculquera. Aussi laisse-t-il voir dans toute leur acuité les traits essentiels de son caractère.

Nous avons donc perdu ici une occasion de dégager à coup sûr la qualité essentielle qui est à la base de toute âme. On peut toutefois, grâce aux maigres renseignements recueillis par ailleurs et en anticipant quelque peu sur ce que nous connaissons de l'homme fait, imaginer ce que furent les premières années de Wilson.

Il naquit à Yarmouth, en décembre 1595, de John et de Susan¹. Du père, nous savons seulement qu'il était « gentleman² » et qu'il possédait une certaine aisance³. Néanmoins, il ne figure pas sur la

1. Il fut baptisé le 14 décembre. (Yarmouth Parish Register. Extrait donné par Bliss dans son édition de l'*Inconstant Lady*. Append. II). Collier (*Hist. of Dram. Lit.* I. 463) semble prendre notre auteur pour le Mr. Wilson qui, en 1631, joua le rôle de Bottom du *Midsummer Night's Dream*, chez l'évêque Williams. C'est une erreur. Le Mr. Wilson en question était selon toute probabilité John Wilson, un acteur et musicien dont le nom figure dans certains documents de la Cité. (V. *Dict. of Nat. Biog.* LXII. p. 104 et *Notes and Queries*. 10 déc. 1859). Peut-être était-ce même le Jack Wilson qui jouait dans *Much Ado*.

2. A. Wood. *Athenae Oxonienses*.

3. V. p. xix. Le père de John Wilson était vraisemblablement armateur. On verra plus loin que Wilson rentra en Angleterre sur un vaisseau appartenant à son grand-père.

liste des notabilités de Yarmouth, soigneusement relevée dans les histoires du comté de Norfolk. A la lueur d'une allusion, nous entrevoyons en Susan une mère tendre et faible. Un semblable milieu, où la fortune et les gâteries adoucissent les aspérités de la vie et en diminuent l'antagonisme, est particulièrement propice au surdéveloppement des instincts de l'enfant. C'est la serre chaude qui active l'éclosion des germes que nous avons reçus de la race et de la famille.

Il n'est pas puéril de faire intervenir ici l'influence de la race. A une époque où l'unification de la nation était loin d'être accomplie, et où s'élevaient entre les divers comtés de véritables frontières de traditions et de préjugés, chaque province, chaque district conservait jalousement sa physionomie propre et le caractère des premiers colons du pays.

Les habitants de Yarmouth avaient gardé des Angles, leurs ancêtres, cet esprit audacieux et farouche qui semble avoir été le trait distinctif de la race saxonne. Pendant tout le ^{xiv}^e siècle, ils furent célèbres pour leur tempérament batailleur. Riches et puissants, ils abusaient de leur force en attaquant leurs voisins plus pacifiques de Lowestoft et des Cinq Ports. Il fallut une intervention énergique de l'autorité royale pour mettre un frein à leur insolence ¹.

Dans la famille de Wilson, le sang des vieux Saxons semble avoir coulé particulièrement pur et ardent. C'est ce qui ressort de la première anecdote rapportée dans l'autobiographie. Wilson se promenait un jour — il avait environ sept ans — avec deux de ses oncles. Une discussion s'éleva. Dans un accès de rage, l'un d'eux saisit un gros silex et le lança contre l'autre avec une telle violence que la pierre, ricochant, vint frapper le jeune Wilson à la tête. La vie de l'enfant fut sérieusement en danger.

1602

Il était bien difficile que Wilson échappât à cet enveloppement de la race quand l'effet en était doublé, ainsi qu'on vient de le voir, par des influences ataviques, et activé par la complicité des circonstances. Notre auteur devait fatalement développer un caractère violent et

1. Camden. *Britannia*. II. 95-6.

querelleur. Les faits certains de sa vie prouvent surabondamment cette hypothèse.

Dès lors, on peut affirmer, sans excès d'audace, que Wilson dut avoir une enfance turbulente. Nous savons aussi qu'il ne manifestait aucun goût pour l'étude¹. Le spectacle du port le retint sans doute bien souvent loin de la figure rébarbative du pédagogue de l'endroit. On le voit courant follement sur la grève plate² et s'abreuvant avec délices aux émotions fortes de la mer. Que de fois il dut se glisser parmi la foule hétéroclite, « amphibie, grossière et batailleuse », particulière aux ports marchands³ ! Avec quelle émotion impatiente il devait écouter les récits fabuleux des matelots au teint bronzé par un soleil qui « roule lentement sur la lisière du monde sans jamais disparaître ».

Et c'étaient des temps où les voyageurs contaient d'étranges contes. On se montrait des gens qui étaient allés à la recherche de la mystérieuse Manoa, cachée dans un continent où le sol était d'or. Ces explorateurs avaient reçu de la bouche des Indiens des descriptions somptueuses d'« El Dorado », comme ils disaient. Ces relations allumaient la fièvre des aventures dans les cœurs audacieux.

1609 Aussi Wilson, dès l'âge de quatorze ans⁴, ne rêvait-il que voyages.

1. V. plus loin.

2. La ville, au temps de Wilson, présentait à peu près le même aspect que celui qui étonna si fort le jeune Copperfield et lui fit supposer que Yarmouth devait être situé à l'un des pôles. Camden avait, lui aussi, remarqué ce mélange intime de la terre et de l'eau qui faisait dire à Copperfield que si « the town and the tide had not been quite so much mixed up, like toast and water, it would have been nicer ». Cf. Camden. *Britannia*, II. 95. — Wilson ne semble pas avoir été aussi fier que Peggotty de pouvoir se dire un « Yarmouth Bloater », car il n'a pas mentionné une seule fois dans son autobiographie le nom de sa ville natale.

3. Lorsque les velléités guerrières des habitants eurent été domptées par le pouvoir royal, et que leur richesse eut décliné, avec la même ardeur qui faisait autrefois saisir à leurs ancêtres indifféremment « l'épée ou la rame », ils s'adonnèrent au commerce et à la pêche des harengs. Cf. Camden.

4. Peck a dit « XIX years of age ». C'est évidemment une erreur de copie, puisque en marge il a inscrit 1609. Et d'ailleurs Wilson passe deux ans en France, six mois chez Davies, près de deux ans chez Spiller et il se trouve après cela avoir 18 ans. (Voir plus loin). Bliss a déjà relevé cette erreur dans son édition. (V. note à la page 109, l. 16).

Son père le trouvait mûr pour l'Université et le voulait envoyer à Cambridge. Sa mère était indulgente : elle partagea les désirs de son fils et plaida sa cause. Wilson obtint la permission de partir pour la France. Ce n'était pas le bout du monde, mais cela suffit à son contentement.

Il passa près de deux années dans notre pays. Il était bien jeune, et ouvert aux tentations. Au milieu d'un peuple léger et facilement sceptique, il devint libertin — dans le vieux sens du mot, car il eut toujours la débauche en horreur.

Vers l'automne de 1611, il quitta la France. Il s'embarqua à Bordeaux sur un vaisseau appartenant à son grand-père. Il avait à peine quitté le port qu'une violente tempête s'éleva, mettant en grand péril cargaison et passagers. Wilson arriva toutefois sain et sauf en Angleterre.

A la maison paternelle, une déception l'attendait. John Wilson avait compromis sa fortune et ne crut pas devoir entretenir son fils plus longtemps dans l'oisiveté. Il résolut de mettre Arthur en apprentissage chez un marchand de Londres. Le contrat était conclu en bonne forme, quand on découvrit que le trafiquant appartenait à la religion papiste. L'émoi fut grand. Il n'était pas prudent de confier un jeune homme d'opinions religieuses extrêmement vacillantes à un suppôt de l'enfer. En homme « discret », John Wilson rompit l'engagement.

A ce moment, une place se trouva vacante à la Cour de l'Echiquier. Mais le jeune Wilson ne connaissait pas l'écriture de chancellerie — art fort compliqué et indispensable. On lui donna pour maître Mr. John Davies ¹, de Fleet Street. C'était un calligraphe fameux. Il avait pour élèves les fils des plus grands personnages du royaume. Il avait eu l'honneur de former la main au prince Henry ! Et lorsque ce dernier mourut, en 1613, son ancien maître d'écriture fit pleurer les Muses « sur la perte de leur Espérance, l'Héroïque Henry, qu'on ne saurait

1. Né à Hereford vers 1565, mort à Londres le 6 juillet 1618.

trop louer ¹ ». Car Davies était en outre un poète aussi proluxe que prolifique ². C'est peut-être avec lui que Wilson prit le goût de la poésie.

Mais voici bien une autre affaire ! Le calligraphe, sa femme ³, toute la famille pratiquait, elle aussi, le culte abominable. Leur exemple et leurs discours enveloppèrent Wilson et ébranlèrent son indifférence. Il ressentit bientôt des impulsions secrètes qui le sollicitaient vers le catholicisme. Notre libertin éprouva en son âme de grands conflits.

1612 Cependant le semestre d'apprentissage s'écoula. Wilson était maintenant rompu aux écritures légales. Il fut admis comme clerc dans les bureaux de Sir Henrie Spiller, à la Cour de l'Echiquier. Il entra dans les attributions de ce noble fonctionnaire de poursuivre les papistes. En dehors de ses fonctions, il était excellent catholique. Et son premier soin fut de tenter la conversion de son nouvel employé. Il usait volontiers d'un grand argument sur l'ancienneté de l'Eglise romaine et la nouveauté de la protestante. Ces paroles, parce qu'elles émanaient d'un si grand personnage, n'en avaient que plus de force. Wilson était très ébranlé.

Pourtant il restait encore incertain. Et pour résoudre ses doutes, il avait accoutumé de discuter les croyances de son maître. Il faisait cela innocemment et parce que de la discussion jaillit la lumière. Mais Lady Spiller, qui brûlait de zèle, interprétait à faux cette louable curiosité. Elle soupçonnait en Wilson un farouche puritain ; en conséquence, elle le détestait.

Les choses en étaient là, quand Wilson, mauvaise tête, se prit de querelle avec une suivante de Lady Spiller. Deux ans passés dans la

1. *The Muses Teares for the Losse of their Hope, Heroick and Nere-too-much praised Henry, Prince of Wales.*

2. On trouvera la liste complète de ses œuvres dans l'article très bien fait de M. A. H. Bullen (*Dictionary of National Biography*. Vol. XIV). Le Dr. Grosart en a donné une édition en 1873, 2 vol. in-4°. Davies semble avoir été en relations avec tous les gens de lettres de la fin du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e. Il est à remarquer que Wilson ne dit pas un mot du talent poétique de son maître, ni des écrivains qu'il dut sûrement rencontrer chez lui.

3. Mary Croft, sa première femme (il se maria trois fois), qui mourut en janvier 1612-3.

poussière des documents juridiques n'avaient pas flétri en Wilson certain talent poétique. Pour se venger de son ennemie, il écrivit sur elle quelques vers assez piquants. Ils touchèrent au vif, d'autant plus qu'ils disaient, paraît-il, la vérité. La suivante insultée, avec des cris et des pleurs se va plaindre à sa maîtresse. La femme est remplie de malice : Lady Spiller saisit cette occasion de ruiner le puritain malgré lui. Elle fit semblant de prendre la véridique satire pour une calomnie. Sir Henrie Spiller, effrayé par cette coalition féminine, chassa Wilson.

Cet incident risible dissipa pour toujours les fumées de papisme qui avaient un moment troublé le cerveau de Wilson. Nous n'entendrons plus parler de sa vocation catholique. Dès que cessa d'agir l'influence de Sir Henrie Spiller, les ardeurs de Wilson s'enfuirent comme des esprits exorcisés. C'est qu'il était une de ces natures impressionnables qui subissent sans résistance les opinions de ceux qui les entourent. Cette faiblesse n'est pas en contradiction avec le caractère violent et querelleur qui, je l'ai dit plus haut, formait l'un des traits saillants de la nature de Wilson, et qui vient de se révéler dans cette dispute avec la suivante de Lady Spiller ; elle en est plutôt le complément attendu et naturel. Seuls les hommes qui ne perdent jamais l'empire sur leurs passions ont cet équilibre mental qui fait les résolus. Les violents ne sont forts que devant l'antagonisme tangible des êtres ou des choses. Dans la vie de la pensée ou du cœur, ils sont impuissants et désarmés. Wilson offre un exemple de ce contraste. Il pouvait bondir sous le coup de fouet d'une excitation et courir au-devant de la mort même. Mais il ne sut jamais résister à l'action tant soit peu prolongée de façons de penser ou d'agir extérieures à lui-même. Son catholicisme n'avait été qu'une défaite de son esprit fléchissable : Wilson, livré à lui-même, redevint libertin.

La vie s'annonçait mal. Wilson se trouvait, à dix-huit ans, sans 1613 situation. Quelques écus constituaient sa fortune. Et il était en butte dans la capitale aux sollicitations de la mauvaise compagnie. Sa jeunesse lui fit ignorer les soucis pécuniaires ; sa vertu native le garda

des blandices du monde ¹. Il loua une chambre dans Holborn et vécut en sage, s'adonnant à la lecture et à la poésie. Car il connaissait maintenant les charmes de l'étude.

Ce qu'il n'avait pas prévu arriva : il vit bientôt la fin de son argent. Force lui fut de se réfugier au nid paternel. Il y trouva peu de soulagement. Sa mère était morte. John Wilson avait une nombreuse famille et sa santé déclinait. Il ne put donner à son fils que de maigres secours.

Arthur les jugea insuffisants. Et, un jour que le cabinet de son père était ouvert, il prit dans une cassette dix ducats de Barbarie. C'est peut-être la seule action indélicate de sa vie. Elle lui coûta plus tard bien des remords. Pour l'instant, il ne mesura pas l'étendue de sa perversité : seule la peur d'être découvert mettait en lui quelque trouble. Cette crainte lui rendait insupportable le séjour à la maison paternelle. Il regrettait aussi la capitale. D'autre part, dans son oisiveté, surgissaient des visions de pays exotiques. La passion des voyages le reprenait. Il rêvait d'aller aux Indes, au bout du monde. Tant il est vrai que le « pécheur ne saurait s'assurer, ni vivre dans le contentement ! »

1614 Une diversion opportune mit fin à ces indécisions. Une cousine, Mrs. Nixon, qui lui voulut toujours du bien, le recommanda à Mr. Wingfield. C'était un homme grave et important : il était intendant du comte d'Essex ². Il invita Wilson à passer l'été à Chartley. Notre désœuvré accepta ; il signait, sans le savoir, un pacte avec la fortune ³.

1. Il semble que Wilson n'ait pas toujours résisté aux mauvais conseils de ses amis. Il a dit, parlant des vers qu'il composa à cette époque : « It had the good in it to keepe mee from worse actions; which, *sometimes, my companions would intice mee to* ». Mais il ajoute : « I found it a violent, not a natural, motion. And though I had no great store of religion; yett I had moral principles, which restrained me from vitious habitts ». Si l'on en croit Dekker et les autres dramatises qui ont peint le Londres du commencement du XVII^e siècle, Wilson avait un réel mérite à ne pas succomber plus souvent.

2. Robert Devereux, troisième comte d'Essex (1591-1646), fils du favori d'Elizabeth et de Frances Walsingham, femme en premières noces de Sir Philip Sidney.

3. Il entra chez le comte d'Essex en 1614 et non 1619 comme le dit M. C. H. Firth dans le *Dictionary of National Biography*.

II

L'HOMME D'ÉPÉE

Le manoir de Chartley ¹ appartenait anciennement aux Ferrers, comtes de Derby. Il était tombé en quenouille du temps d'Agnes Ferrers, qui l'avait apporté en mariage à Walter Devereux. Cette demeure seigneuriale était pittoresquement située à la lisière d'un parc immense ². A une portée de flèche se dressaient contre le ciel les ruines du castel bâti par Ranulph Blundeville, comte de Chester, à son retour de Terre Sainte ³. La maison d'habitation formait les côtés d'un carré. Elle était construite en bois curieusement sculpté et portait à profusion les armes des Devereux et les emblèmes des Ferrers ⁴. Cette demeure, où se révélait un pareil souci de l'élégance et des frivolités de cour, avait conservé de temps plus barbares un fossé profond. Ce fossé, autrefois destiné à arrêter les gens de guerre, ne servait plus que de lavoir. Ce petit détail, on le verra, a son importance.

C'est à Chartley que le descendant des orgueilleux Devereux cachait sa pauvre figure de mari ridicule et impuissant ⁵. Quelques amis, ayant trouvé grâce devant sa sauvagerie, l'aidaient à oublier dans les plaisirs le souvenir mortifiant de ses infortunes conjugales ⁶.

Perdu dans la foule des dépendants du comte, le protégé de Mr. Wingfield passa l'été : on peut imaginer dans quelle délicieuse

1. Ce manoir est célèbre pour avoir servi de prison pendant quelque temps à Marie Stuart.

2. Erdeswick-Harwood. *Survey of Staffordshire*, p. 59.

3. Leland. *Itinerary*, VII, 1st P^t, fol. 40.

4. Erdeswick-Harwood. *Survey of Staffordshire*, 56.

5. L'histoire scandaleuse des amours adultères de Frances Howard et de Robert Carr, vicomte Rochester et duc de Somerset, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la redire ici.

6. Devereux. *Lives of the Devereux*, II, 272.

paresse. L'automne arriva et il songeait — sans doute avec amertume — à reprendre la vie, lorsque le hasard, par un de ces écarts qui retournent parfois une existence, l'imposa à l'attention du comte d'Essex.

C'était vers la Saint-Michel. Un jour, une lavandière, en se penchant imprudemment sur le bord du fossé, tomba dans l'eau. Aux cris de ses compagnes, une foule accourut. On essaya de la sauver en lui tendant des perches, mais sans succès. Épuisée par ses efforts et alourdie par l'eau qui imprégnait ses vêtements, la malheureuse commençait à enfoncer. Wilson, attiré par le tumulte, arriva à l'instant précis où la lavandière disparaissait. Il note de l'œil l'endroit où la jeune fille a été submergée, prend son élan, plonge et sauve la noyée. Cet acte révélait un beau courage animal qui plut à Essex. Le comte attacha Wilson à sa personne. Il le fit vêtir luxueusement et lui confia sa bourse particulière.

Alors commença pour Wilson une vie toute nouvelle. La maison d'un grand seigneur formait une sorte de cour au petit pied. Et, si l'existence d'un « domestique » avait ses splendeurs, elle avait aussi ses misères. La plus grande, c'est qu'on était sans cesse en butte à toutes les jalousies et les intrigues. Le nouveau favori d'Essex fut envié. On se vengea de sa fortune en le traitant insolemment. En outre, la mode était aux duels. Malgré les édits royaux ¹, on se battait pour un oui et pour un non, parce qu'un homme vous avait regardé, ou qu'il vous avait frôlé de son manteau. C'était un milieu dangereux pour un jeune homme qui aimait naturellement la bataille et qui était fort peu endurant ². Il était aussi victime de cette « satanique illusion » sur le point d'honneur, dénoncée par la froide prudence de Bacon ³. Il eut des duels. Du premier, il se retira avec grand honneur, son homme ayant failli au rendez-vous. Il fut plus heureux dans un second, où il blessa son antagoniste. Il acquit bientôt une réputation

1. Proclamation. 11 James I.

2. Il a dit lui-même qu'il n'avait pas « a spirit to endure ».

3. Bacon. *The Charge of Sir Francis Bacon . . . touching Duels*. Works, XI, 399-408.

de bravoure et devint un adversaire fort recherché. Il sortit glorieusement de ces rencontres sans perdre ni membre ni crédit.

Ici peut trouver place une anecdote qui peint bien Wilson, avec son amour-propre ridicule, son caractère provocateur, son courage téméraire et son incorrigible violence. Un jour d'été, il y avait chasse à courre chez Sir Peter Lee, de Lime, dans le Cheshire. Un grand cerf prit l'eau. Le cerf, en ces moments-là, est particulièrement dangereux. Quelques gentilshommes, par attrait du péril, dégainèrent et attendirent l'animal pour l'attaquer de pied ferme. Wilson était parmi les plus ardents. Mais dans sa précipitation, il eut le malheur de glisser sur le sol détrempé. Cela fit dire à l'un des chasseurs, qui ne le *connaissait*¹ pas, qu'il était tombé de peur. Ce propos fut rapporté à Wilson. Sur-le-champ, il va trouver son offenseur. Mais ce dernier était d'un « tempérament calme » : il retira ses paroles et exprima son repentir.

Ces excuses ne suffirent pas à Wilson. Il se crut perdu d'honneur. Un coup d'audace pouvait seul rétablir sa réputation. Il se lance éperdument à la poursuite du cerf. Il arrive le premier sur la bête aux abois. Il met pied à terre, saute sur le dos de l'animal furieux et avec son épée lui taillade la gorge. Il achevait ce redoutable adversaire quand survint le reste de la chasse. On blâma fort, tout en l'enviant, cette folle témérité. Wilson était satisfait : il avait bravé la mort, l'honneur était sauf !

Cet homme, chez qui la vie physique et les passions animales triomphaient si magnifiquement, était aussi un rêveur. Après une journée de querelles, d'intrigues ou d'exercices violents, il aimait demander aux livres un tête à tête plein de calme et de sérénité. A vrai dire, les vanités du monde n'étaient pas entièrement exclues de ces méditations studieuses. Son désir de savoir n'était pas exempt du désir de paraître. Wilson l'a avoué, c'était un orgueil inné qui le poussait à approfondir tout sujet mentionné devant lui. Il n'en sentait pas moins vivement les

4. L'expression est de Wilson. C'est un mot de caractère.

charmes de l'étude. Il trouvait dans la philosophie et l'histoire une douceur non pareille : elles sont l'ornement du discours. La poésie surtout lui procurait des jouissances infinies. Elle était sa pourvoyeuse d'amour. Car la douce passion le tourmentait furieusement. Un joli visage le faisait rêver du paradis. Mais dans un entourage où les appétits sensuels se donnaient libre cours, Wilson restait chaste. Il aimait en imagination. Le papier était le confident docile de ses pensées. Toute beauté devenait le sujet de ses vers. Il se créait ainsi un monde de charmantes et imaginaires maîtresses. Il faisait sagement. Il goûtait de l'amour toutes les illusions, sans en éprouver les douloureuses réalités.

Et au sortir de ces visions frivoles, Wilson pouvait sans difficulté songer au salut de son âme. Car, devant l'exemple de son maître, la religion revenait, exorcisant le scepticisme. Le comte d'Essex professait le plus grand respect pour la liturgie anglicane ; et il exigeait que sa maisonnée assistât régulièrement aux prières communes. Son orthodoxie se colorait d'une teinte légère de puritanisme. Il était opposé aux privilèges des évêques. Cela donnait à ses croyances un air de grande sincérité sans les assombrir par une excessive rigueur. C'est pourquoi Wilson se sentit devenir un protestant ferme, mais sans exagération. Il ne pénétra pas encore les suavités de la religion.

Wilson passa plusieurs années dans un contentement parfait. Une occasion lui fut bientôt offerte d'éprouver de nouvelles émotions. En 1620, Jacques, cédant à l'opinion publique, se décida à soutenir son gendre, le Palatin. Un régiment anglais fut autorisé à se joindre aux princes de l'Union Evangélique. Le commandant en chef de l'expédition était Sir Horace Vere, plus tard baron de Tilbury ¹. Il avait sous

1. Général anglais, 4^e fils de Geoffrey Vere. Né en 1565, mort en 1635. En 1620, il fut choisi par le burgrave de Dohna — ambassadeur extraordinaire du Palatin en Angleterre — pour commander le corps des volontaires anglais, partant pour la défense du Palatinat. Après sa belle conduite au siège de Breda (1624), il fut créé Baron de Tilbury. Il passait pour un général incomparable. (T. Seccombe, *Dict. Nat. 'Biog.*).

ses ordres les comtes d'Oxford¹ et d'Essex. La noblesse anglaise s'enrôla avec enthousiasme, heureuse de secouer enfin l'inaction que lui avait imposée le règne pacifique de Jacques. Essex devait avoir deux cent cinquante hommes dans sa compagnie. Les volontaires désireux de servir sous ses ordres se présentèrent si nombreux qu'il fut obligé d'en équiper cinquante à ses frais. La plupart étaient des gentilshommes. Wilson accompagna son maître. Pendant les cinq 1620 années qui suivirent, il guerroya sur le continent. Il fit la campagne du Palatinat et celle de Hollande (1621-1623) ; il était au siège de Bréda (1624)². Ces expéditions furent peu glorieuses, mais elles étaient rudes. Le temps n'était pas encore à la « guerre en dentelles ». Il arrivait parfois au comte d'Essex et à ses gentilshommes de faire vingt milles à pied, pour donner l'exemple. Quand l'amour-propre était en jeu, Wilson n'était pas des derniers. Il marcha bravement.

Puis, dès que les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver, Essex et Wilson se hâtaient de retourner en Angleterre, soit à Draiton, demeure familiale de la grand'mère du comte³, soit dans l'une des

1. Henry de Vere, 18^e comte d'Oxford, fils unique du peu recommandable Edward de Vere, gendre de Burleigh. De son père il semble avoir reçu ce caractère débauché que Wilson lui a reproché dans son histoire : « He was of no reputation in his youth, being very debauched and riotous, and, having no means, maintained it by sordid and unworthy wayes ». Il était parent de Sir Horace Vere, le général en chef. Né en février 1592-3, il mourut de la fièvre à La Haye, en 1625.

2. J'ai beaucoup abrégé cette partie de l'autobiographie. Pour me servir des paroles mêmes de Wilson, «there is nothing in theise yeares of being abroad, under the protection of soe brave a Lord, which can reflect perticularlie to mee, I will passe them over and leave them to historie ». Il suffira d'ajouter qu'à la suite du comte d'Essex, Wilson parcourut la Hollande, la Prusse-Rhénane, la Lorraine, la Champagne et la Normandie. C'est ainsi qu'il put acquérir une teinture de la langue hollandaise et une connaissance approfondie du français qu'il parlait assez facilement. (A. Wood).

3. La fameuse Lettice Knowles, mariée en premières noces à Walter Devereux, et après la mort de ce dernier au comte de Leicester. On prétendit qu'elle avait empoisonné ses deux premiers maris. La chose est fort douteuse. On voit par l'autobiographie de Wilson que les petits-enfants de la comtesse de Leicester — elle continua à porter ce titre même après son troisième mariage avec Sir Christopher Blount — ne cessèrent pas de l'honorer. Elle mourut le 25 décembre 1634, à l'âge de 94 ans.

résidences du comte de Hertford¹. L'autobiographie nous offre ici un petit tableau de la vie d'un grand seigneur de l'époque, lorsqu'il était retiré dans ses terres. Le jour, c'étaient les exercices violents, la chasse à courre ou les longues promenades à cheval. Essex était excellent cavalier : il pouvait faire jusqu'à quatre-vingts et même cent milles en un jour. Wilson lui tenait tête. Le soir, devant l'immense cheminée flambante, on goûtait des récréations plus intellectuelles : le jeu d'échecs ou la partie de catastrophe. Parfois aussi, aux occasions solennelles, on représentait à grands frais des pièces ou des masques. La comtesse de Leicester était particulièrement friande de ces littéraires distractions². Alors Wilson était indispensable. On mettait à contribution son talent poétique. Il « imaginait les paroles et le sujet ». Ce fut l'apprentissage du futur auteur dramatique.

1625 Le 27 mars 1625, le roi Jacques mourut. Essex et Wilson étaient sur le continent. En juillet suivant, ils abordèrent à Margate. A Dartford, on apprend que la peste était à Londres. Il y avait du danger pour le comte à s'aventurer dans la capitale. Wilson fut expédié en avant. Il était chargé de voir par lui-même le degré de malignité du fléau. C'était une mission de confiance. L'amitié des grands se traduit souvent ainsi.

1. William Seymour (1588-1660), second fils d'Edward Seymour, lord Beauchamp. Après une jeunesse assez romanesque, il épousa en secondes noces Frances, fille aînée de Robert Devereux, second comte d'Essex. (Avril 1618). Il était donc beau-frère du maître de Wilson. En 1640, il fut créé Marquis de Hertford et après la Restauration, Duc de Somerset et Baron Seymour.

2. D'après l'auteur de l'*Anatomy of Melancholy*, les récréations familiales dans la vieille Angleterre étaient bien plus variées que le passage de Wilson ne le laisse croire : « The ordinary recreations which we have in winter, and in most solitary times busy our minds with, are cards, tables and dice, shovelboard, chess play, the philosopher's game, small trunks, shuttlecock, billiards, music, masks, singing, dancing, ulegames, frolics, jests, riddles, catches, purposes, questions and commands, merry tales of errant knights, queens, lovers, lords, ladies, giants, dwarfs, thieves, cheaters, witches, fairies, goblins, friars, &c. such as the old woman told Psyche in Apuleius, Boccace novels and the rest... » (Burton, *Anatomy of Melancholy*. P. 2. S. 2, p. 344).

A Londres, Wilson coudoie la mort à tous les coins de rue. L'air était corrompu par l'odeur des cadavres ¹. A Essex House, il trouve Mr. Wingfield et Sir Walter Devereux. A eux trois ils décident qu'il ne faut pas exposer une tête si chère. Ils vont chercher le comte d'Essex et le mènent à Oatlands ². C'est là que le roi Charles s'était retiré, fuyant peut-être moins la peste que son Parlement qui devenait turbulent. Essex suivit la cour à Oxford, où se devait continuer le 1^{er} août la session prorogée le 11 juillet. Comme le roi ne parvenait pas à dompter le Parlement, il s'aperçut que la peste se propageait dans la ville universitaire. La dissolution fut prononcée.

Essex et son secrétaire se rendirent alors à Tottenham Park, dans le Wiltshire, chez le comte de Hertford. Peu de temps après, Essex reçut l'ordre de joindre l'expédition contre Cadix. Le 3 octobre 1625, une flotte de cent vingt navires mit à la voile de Plymouth et cingla vers l'Espagne.

There was a fleet that went to Spain,
When it got there, it came back again,

dit une chanson de l'époque. Le coup de main fut en effet ridiculement désastreux. Le général ³ était un incapable et manquait d'autorité. Wilson n'aura qu'à faire appel à ses souvenirs personnels lorsqu'il tracera le caractère de Timentes ⁴.

Le 5 décembre, après une traversée mouvementée, la flotte était de

1. Cf. la description de cette peste dans Wither, *Britain's Remembrancer*. Cant. 4.

2. Le manoir de Oatlands, dans la paroisse de Weybridge, Surrey, était une vieille résidence royale acquise par Henry VIII. Anne de Danemark y résida quelque temps. Charles I donna ce manoir à Henriette, et leur plus jeune fils Henry y vit le jour; d'où le titre de Henry of Oatlands. (Brayley, *Hist. of Surrey*).

3. Sir Edward Cecil, petit-fils de Burleigh. Il était protégé par Buckingham. C'est à ce dernier qu'il dut d'être choisi comme chef de l'expédition et d'être, quelque peu hâtivement, élevé au titre de Viscount Wimbleton, au moment de son départ pour l'Espagne. Voir dans Gardiner, X. pp. 10, etc., le récit de ses bévues stratégiques.

Essex était vice-amiral. Il n'était guère plus expérimenté dans les choses maritimes que le généralissime. Mais sa bravoure lui tint lieu quelquefois de talent militaire. Il fit, avec son vaisseau le « Swiftsure », l'émerveillement des Espagnols.

4. Personnage du *Swisser*.

retour à Falmouth. Essex fit une apparition à Hampton Court. Mais c'était un milieu où il se sentait mal à l'aise : il quitta bientôt la cour.

1626 L'été suivant, toujours accompagné de Wilson, il reprit le chemin
1627 des Pays-Bas. La campagne ne fut pas longue ; en 1627, il était rentré en Angleterre.

Les deux années qui suivirent furent moins agitées. Wilson les passa à Chartley, à l'exception d'un hiver perdu dans la vanité et les plaisirs de Londres. Sur cette époque, l'autobiographie n'a gardé l'écho
1628 que d'un seul événement historique. Au mois d'août 1628, le bruit parvint jusqu'à Essex que le duc de Buckingham avait été assassiné. Le comte envoya Wilson aux nouvelles ; il fallait pour cette mission un homme vigoureux et énergique. Car la distance de Chartley à Portsmouth et retour est de près de trois cents milles. Wilson les accomplit en trois journées de cheval. Il semble avoir été très fier de ce tour de force.

Notre héros avait maintenant trente-quatre ans. C'est un âge où l'homme commence à apprécier davantage une existence calme et un peu moins l'enivrement des aventures et de l'agitation. Or, la paix semblait se poser enfin sur la vie de Wilson. Il adorait son maître et le servait fidèlement. Essex l'avait en amitié. Wilson était heureux.

La Fortune était jalouse. Elle résolut de le perdre et déchaîna contre lui une femme capricieuse.

III

L'HOMME DE LETTRES

1630 Lord Essex passa l'hiver de 1630 à Tottenham Park. Parmi les invités de la comtesse de Hertford resplendissait Miss Elisabeth Paulet, fille de Sir William Paulet, of Edington. Elle était pleine de charmes. Sa beauté remarquable se paraît d'un air d'innocence. Elle avait des manières fort discrètes et sa conversation était suave.

Une personne aussi accomplie était un ornement en une saison de fêtes. On la pria de rester tout le temps de Noël.

Essex avait gardé de sa première aventure matrimoniale un souvenir très cuisant. Et il avait voué au sexe entier une haine faite de mépris. Mais à peine eut-il jeté les yeux sur la belle Elisabeth Paulet qu'il sentit son cœur se retourner. Il découvrit soudain que toutes les femmes ne sont pas semblables. Il était un bon parti. Avec le carême prenant, Elisabeth Paulet devint comtesse d'Essex.

Le comte avait choisi pour confident de ses amours Mr. Langherne¹, un de ses gentilshommes. Wilson avait été tenu dans l'ignorance des sentiments de son maître. Il vit là un manque de confiance. Il fut profondément froissé. Il crut même découvrir de la froideur dans les manières du comte. Il bouda et porta en tous lieux un visage ténébreux et renfrogné. Il eut enfin une explication avec son maître. Essex consola Wilson. Il ne l'avait pas mis dans le secret parce qu'il le savait opposé au mariage. Mais il lui conservait toujours son affection, et si Wilson continuait d'être un serviteur aussi dévoué que par le passé, il trouverait en Essex un maître plein de mansuétude. Ces câlineries fondirent délicieusement dans le cœur de Wilson. Elles furent la caresse qui calme les chagrins d'un enfant.

Ce n'était en effet qu'un enfantillage, le geste pétulant d'un mignon 1631 gâté. Ce mouvement de jalousie puérile était dû à un accès d'affection. Essex l'avait bien pris ainsi. Mais la jeune comtesse ne pardonna pas à Wilson la mauvaise humeur qu'il avait laissé paraître. Elle mina sourdement son crédit. Elle essaya de le prendre en défaut dans ses comptes : Wilson était probe. De guerre lasse, elle eut recours à un moyen très féminin. « C'était une véritable boîte de Pandore ». Elle feignit d'être malade, s'enferma dans sa chambre et jura de n'en pas sortir aussi longtemps que Wilson resterait dans la maison. La lune de miel était dans son plein. Que pouvait faire l'amoureux Essex ? Il sacrifia son trop fidèle secrétaire. Et comme il était bon, il lui offrit

1. Mr. Langherne, pendant la Guerre Civile, fut « Major General » des forces parlementaires dans le South Wales (*Autobiographie*).

de l'envoyer diriger des domaines qu'il possédait en Irlande. Mais Wilson, nerveux, refusa. La « malice de la femme est illimitée ». Il entrevit des vengeances possibles, des tracasseries sans fin. La fuite seule put le rassurer (juillet 1631) ¹.

Telle est la version de Wilson ; elle rejette toute la faute sur Lady Essex. Il est prudent de se demander si Wilson eut bien ce rôle de victime innocente qu'il s'attribue. De semblables potins sont bien souvent dénaturés par des maquillages inconscients. Et Wilson est un de ces hommes dont le jugement en de semblables circonstances doit être particulièrement sujet à caution. Il n'a pas échappé à ce que l'on pourrait appeler les fatalités logiques d'un caractère. Il était violent et impulsif : il devait être partial et vindicatif. Et il le fut. Ces deux défauts — nous le verrons — ont entaché son *Histoire de la Grande-Bretagne*. Et en cette occasion, il laissa paraître une rancune invétérée. Près de douze ans après les événements que nous rapportons, alors que la grâce puritaine l'avait touché et lui avait appris que pardonner est une vertu chrétienne, sa haine était toujours aussi vivace. Il colporta certaine calomnie sur Lady Essex, malheureuse et poursuivie par la lâcheté du monde, en des termes qu'un tressaut de colère inapaisée par le temps peut seul expliquer ².

Un document curieux, conservé au British Museum ³, confirme ces doutes sur l'impartialité de Wilson, et nous permet en même temps de mettre au point toute cette histoire. Le manuscrit en question contient l'oraison funèbre que Sir Thomas Higgons ⁴, second mari de

1. Wilson dit 1630. C'est évidemment une erreur. Le mariage eut lieu en 1631. Cf. Gardiner (*Dict. Nat. Biog.*).

2. « Within two yeares after, this malicious peece of vanitie, unworthie of soe noble a husband (being found in another's adulterous armes) was separated from him, to her eternal reproach and infamie. » (*Autobiog.*).

3. Add. 5830, f. 122, A Funerall Oration spoaken over The Grave of the Lady Eliz : Countesse of Essex, by Hir Husband, Sir Tho. Higgons, att her Interment in the Cathedrall church of Winchester. Sept^r 16th 1656. Cette oraison fut publiée la même année ; mais, il n'en existe, je crois, aucun exemplaire.

4. Sir Thomas Higgons (1624-1691), fut chargé, après la Restauration, de plusieurs missions diplomatiques. Outre cette curieuse oraison funèbre, il avait composé certains

Lady Essex, prononça aux funérailles de sa femme. Cet époux inconsolable éprouva le besoin singulier de réfuter toutes les calomnies répandues contre l'ex-comtesse d'Essex. Devant le cercueil, dans la cathédrale de Winchester, peu habituée sans doute à de semblables homélies, il lava impitoyablement le linge sale de son foyer. Il dit le charme et la beauté de Mrs. Elisabeth Paulet ; comment elle conquit le comte d'Essex. Il s'étendit sur les qualités de ce premier mari, heureux dans sa vanité de gentillâtre de mêler son existence à celle d'une aussi noble famille. Puis il remua l'histoire de l'adultère de Lady Essex. Il dévoila comment une conspiration fut ourdie par Sir Walter Devereux et toute la maisonnée pour perdre la jeune comtesse ; comment un soir, pendant l'absence du comte, on surprit dans la chambre de Lady Essex Mr. Udall, venu pour affaires nullement sentimentales ; comment, enfin, on dénatura le motif de cette entrevue aux yeux du comte et le scandale et le divorce qui s'ensuivirent.

L'éloquence de Sir Thomas Higgons, si elle manque de tact et de délicatesse, est fort abondante. Il nous suffira d'extraire de ce flot de paroles le passage suivant, qui éclaire la querelle entre Lady Essex et Wilson. « Il est facile d'imaginer que les serviteurs de My Lord of Essex, qui gouvernaient depuis longtemps sa maison, furent très mécontents de ce mariage quand ils virent l'affection de leur maître entièrement accaparée par une personne sur qui ils n'avaient aucune influence. Mais parce que My Lord aimait tendrement la comtesse, force leur fut de cacher leur déplaisir, qu'ils exhalèrent pourtant en petites calomnies, disant que leur maître s'était mésallié. Cela était cru des ignorants qui ne connaissaient pas l'illustre famille des Pawlets et celle des Seymours dans laquelle un roi avait pris femme et une reine avait choisi son mari ¹... A peine Elisabeth Paulet fut-elle entrée

ouvrages : 1. *A Panegyrick to the King*, 1660. — 2. *The History of Isuf Bassa, captain-general of the Ottoman Army at the Invasion of Candia*, 1684. — 3. *A Prospective of the Naval Triumph of the Venetians over the Turk*, 1658 (traduction en vers de l'italien de Busenello).

1. Elisabeth Paulet était arrière-petite-fille de Sir Henry Seymour, frère du Lord Protecteur Somerset. Jane, la 3^e femme de Henry VIII était une Seymour. Catherine Parr, veuve du même roi, épousa Sir Thomas Seymour.

à Essex House qu'un changement visible apparut, ainsi que me l'ont rapporté des personnes dignes de foi et qui fréquentaient la maison à cette époque. Car elle introduisit l'ordre et l'économie d'une façon merveilleuse. Cela ne pouvait qu'augmenter le mécontentement des serviteurs, qui enrageaient de voir vérifier leurs comptes après avoir joui si longtemps de la liberté. »

Il y a correspondance parfaite entre les accusations portées par Sir Thomas contre les serviteurs du comte et les demi-aveux de Wilson. C'est évidemment le même air chanté par deux voix différentes. Ces deux interprétations se complètent et se corrigent. Les torts furent sans doute réciproques. Lady Essex dut mettre un acharnement tout féminin à se venger d'un ennemi avoué et qui avait grand empire sur le cœur de son mari. De son côté, Wilson fit preuve d'une jalousie ridicule et déplacée, bien faite pour exaspérer les susceptibilités de la jeune comtesse. Son caractère querelleur et emporté l'entraîna vraisemblablement à des intempérances de langage. Il est inutile de se demander s'il prit part aux conciliabules furieux de la maisonnée frémissante. Peut-être même fut-il mis dans le secret des machinations qui devaient perdre Elisabeth. Le scandale de l'adultère éclata deux ans après que Wilson eut quitté le service d'Essex. Mais nous savons que le secrétaire congédié resta en correspondance avec Sir Walter Devereux, le meneur des ennemis de la jeune femme ¹.

Mais hâtons-nous de quitter cette atmosphère d'intrigues. Ces propos de commères n'ont été rapportés que parce qu'ils révèlent chez notre héros tout un petit coin de mauvais instincts et de faiblesses bien humaines. Ils nous laissent aussi entrevoir quel nid de guêpes toujours surexcitées bourdonnait dans la maison d'un grand au xvii^e siècle.

Si certaines tirades misanthropiques du *Swisser*, joué la même année, ne sont pas de purs développements de rhétorique, la « malice » de Lady Essex dissipa l'illusion de bonheur dans laquelle Wilson avait jusqu'ici vécu sa vie. Il découvrit les charmes trompeurs du

1. V. p. xlij.

monde, « ses dehors adoucis et flatteurs qui nous entraînent au travers de ses calmes plaisirs ». L'existence lui apparut dans l'inutilité de ses agitations, l'homme dans la laideur de ses grimaces, « raillant, cajolant, chuchotant, trahissant », dans la scélératesse de sa nature, « l'accusateur et le juge aussi coupables que l'accusé ¹ ». Il ne rêva plus que retraite studieuse. Oxford lui parut être un séjour où il pourrait vivre ces rêves. Essex lui servait une pension ² ; elle suffisait à ses besoins. Il se retira à Trinity College ³.

Il se voua tout d'abord à une sorte d'ascétisme mitigé. Il fréquenta ¹⁶³¹ assidument la chapelle et le collège ⁴. Il se plia docilement à la discipline de l'Université. Et la passion des livres le tenait : ce sont de vrais amis et des miroirs fidèles. Ils « dépouillent l'âme » et « découvrent les humeurs diverses, les passions, les misères ⁵ » de notre faible humanité.

Il étudia d'abord les mathématiques, sciences fort précieuses. Mais Wilson s'aperçut bientôt qu'elles sont plus profitables dans la partie mécanique que dans la spéculative. Et il les négligea.

La théologie l'attira quelque temps. C'est la « reine des arts ». Des amis le sollicitaient aussi à en goûter les douceurs. Leur exemple était irrésistible. Mais sa timidité et sa modestie lui criaient qu'il était mieux fait pour recevoir que pour propager la sainte parole. Malgré

1. *Swisser*. I. ii. 10-24.

2. D'après le dire de Bathurst qui avait connu Wilson à Oxford. (Note biographique écrite par lui sur un exemplaire de *The History of Great Britain*, à la bibliothèque de Trinity College. A. Wood s'est contenté de délayer cette note dans ses *Atbenae Oxonienses*).

3. Wilson fut immatriculé sur les registres de Trinity College le 25 nov. 1631 (FOSTER, *Alumni Oxonienses*). Mais il se retira à Oxford avant cette date. Nous avons vu qu'il quitta le service d'Essex en juillet 1631 et il a dit « I went presently to Oxford to studie ». D'autre part, il quitta Oxford au mois de février 1632-3. Dans un autre passage de l'autobiographie, il dit qu'il passa à Oxford « almost two yeares ». En rapprochant ces diverses indications, on voit que Wilson dut arriver à Oxford très peu de temps après son départ de chez Essex.

4. Témoignage de Bathurst.

5. *Swisser*. I. ii. 5-10.

tout, le monde le tenait encore. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'il faudrait renoncer pour toujours à la liberté dont il avait joui jusqu'ici. Or, les mots de l'apôtre sont formels : « Paul fut séparé pour l'Evangile de Dieu ¹ ». Wilson acceptait ces paroles dans leur impitoyable tyrannie. Il faut dire aussi que le clergé, à l'époque, était fort méprisé. Wilson en a fait lui-même la remarque dans ses Mémoires. Quand on a fréquenté familièrement les plus grands personnages du royaume et croisé le fer avec des gentilshommes, il est dur de penser qu'on est méprisable. Wilson, après un long conflit — ce mot revient sans cesse sous sa plume — renonça à la théologie.

Il déserta vers les sciences physiques. Elles semblent l'avoir retenu. Pendant la plus grande partie de son séjour à Oxford, il en fit, nous dit-il, l'objet de ses efforts. Dans son testament ², il parle de certain « physic manuscript with the blewe stringes », qui pourrait bien avoir été écrit pendant cette période d'Oxford. Faut-il y voir un simple recueil de notes amassées au cours des lectures ? Ou bien Wilson avait-il consigné là des observations personnelles et originales ? C'est le seul manuscrit mentionné dans le testament : ce fait prouve que l'auteur y attachait de l'importance, et par suite donne à la dernière hypothèse quelque vraisemblance.

Toutefois, les sciences n'absorbaient pas tous ses loisirs. La littérature le séduisait aussi. Et tout d'abord la poésie. C'est une enchantresse que l'on n'oublie pas quand on l'a une fois courtisée. Les poèmes de Wilson ne nous sont pas parvenus ³. S'ils existent encore, ils dorment sans doute leur long sommeil dans quelque bibliothèque particulière. Mais ils avaient valu à leur auteur une certaine réputation. Wilson était de ceux dont on est fier d'imprimer les éloges en tête de ses propres œuvres. C'est ainsi que nous trouvons une longue pièce de vers préfaçant *Theophila, or Loves Sacrifice*, d'E(dward) B(enlowes),

1. *Epit. aux Romains*. I. i.

2. V. Appendice I. iii.

3. Exception faite pour les quelques pièces dont il est parlé plus bas. V. aussi Appendice II.

1652¹. Et parmi les poètes qui pleurèrent la mort de Donne, à côté de Ben Jonson, Thomas Carew, etc., figure Arth. Wilson. Son *Élégie sur Mr. J. Donne et ses Poèmes*² est intéressante parce qu'elle nous révèle quelles étaient ses admirations poétiques. Wilson loue également les pièces du début avec leurs hymnes à la Beauté et à la Femme, et les Poèmes Divins, « qu'un feu clair a débarrassés de scories ». De semblables effusions de commande se ressentent généralement de la hâte avec laquelle elles ont été composées. L'Élégie de Wilson essaie de s'envoler, mais elle a des pieds de plomb. L'auteur s'excite, s'encourage : ses forces trahissent son ardeur. Son embarras se révèle dans la gaucherie des métaphores, dans une sorte de dessèchement de l'imagination. La paralysie, les méridiens, les parallèles et autres allusions aux sciences dont Wilson faisait à ce moment l'étude, sont les termes de comparaison qu'il affectionne. Peut-être croyait-il imiter ainsi la forme métaphysique de Donne. Pourtant, il semble bien avoir senti quelques-unes des qualités de son modèle, et en particulier cette « gigantesque imagination »³ qui recréait à son image le monde matériel, ou, pour employer l'expression du poète et critique américain Lowell, le « pouvoir d'ouvrir des éclaircies à l'imagination par delà le mur clos des sens ». La sincérité et la force de la sensation lui ont ici fait trouver quelques vers dont la forme s'est subitement éclairée à l'étincelle de la pensée :

Thou sweetly doth contrive
To beauties elements, and hence derive
Unspotted Lillies white; which thou didst set
Hand in hand with the veine like Violet
Making them soft, and warme, and by thy power,
Couldst give both life and sense unto a flower.
The Cherries thou hast made to speak, will bee
Sweeter unto the taste, than from the tree,
And (spight of Winter storms) amidst the snow
Thou oft hast made the blushing Rose to grow.

1. Appendice II, ii

2. Appendice II, i.

3. Thomas Carew. *Élégie sur Donne*.

Il vaut mieux arrêter ici la citation. Mais si les vers perdus de Wilson étaient comme ceux-là, certes, il méritait l'éloge de « poète estimable » que lui a décerné Bathurst ¹.

Puis il fut séduit par le théâtre. Nous savons par Bathurst que Wilson « écrivit quelques comédies ; elles furent jouées à Blackfriars, à Londres, par les acteurs du Roi, et à Oxford au temps de l'Acte, en présence de l'auteur. Elles furent très applaudies ² ». Les Stationers' Registers nous ont transmis les titres de ces pièces. Le 4 septembre 1646, Mr. Robinson et Mr. Mosely déposèrent « plusieurs tragédies » — exactement quarante-huit — parmi lesquelles « *Switzer, The Corporall* by Mr. Wilson ». Dans une liste semblable de quarante-deux « Plays », déposée par le même Mosely, le 9 septembre 1653, figure « *The Inconstant Lady*, by Arth. Wilson » ³. *The Corporall* fut joué à Blackfriars vers janvier 1633 ⁴ ; le manuscrit publié aujourd'hui fixe la date de la représentation du *Swisser* à l'année 1631. *The Inconstant Lady* appartient vraisemblablement à la même époque. Mais il n'est pas possible d'en déterminer la date d'une façon précise. Le sujet — l'héroïne y est représentée dans toute l'inconstance et la

1. Je mets à part sa poésie dramatique. Le vers blanc dramatique obéit à des lois si particulières qu'on ne saurait juger le poète Wilson d'après ses comédies. Il y a cependant quelques passages, plus particulièrement lyriques (*Swisser*, III, ii, 1-40; *Inconstant Lady*, I, ii, 54-70) qui permettent d'imaginer ce que devaient être les poésies amoureuses de Wilson. L'imitation de Donne est flagrante.

2. Bathurst.

3. 4^o sept. 1646, Mr. Robinson and Mr. Mozely entered for their copies under the hands of Mr. Langley & Mr. Whitaker, wardens, these several Tragedies hereunder mentioned, viz.

.....
 Switzer }
 The Corporall } by Mr. Wilson.

Sept. 9th 1653, Mr. Mozely entered for his copies, the several Plays following.

.....
 The Inconstant Lady, by Arth. Wilson.

(Cité par P. Bliss : Advertisement to *Inconstant Lady*). Ces pièces, selon toute vraisemblance, ne furent jamais imprimées. Il est difficile de savoir pourquoi.

4. Fleay. *A Biographical Chronicle of the English Drama*, II, 278.

perfidie de la femme — semble avoir servi de dérivatif au ressentiment de Wilson contre Lady Essex. Dans ce cas, il est assez naturel de placer la composition de cette pièce à un moment où la bile de Wilson était encore échauffée. *The Inconstant Lady* parut peut-être sur la scène avant *The Swisser*.

Nous verrons plus tard¹ que ces pièces ont une apparence de drames historiques, mais qu'en réalité Wilson n'a pas la moindre prétention à l'exactitude. Rarement auteur dramatique manifesta moins de respect à l'égard de la vérité historique. Cette désinvolture est d'autant plus étrange qu'à ce moment même Wilson faisait œuvre d'historien. Bathurst a rapporté que Wilson « composa une partie de l'*Histoire de la Grande-Bretagne*² pendant son séjour à Trinity College ». Cela n'est pas tout à fait exact. L'auteur a dit dans le « Proème » du livre : « Ces faits, tels des simples, ont été cueillis à mesure qu'ils poussaient dans le jardin des événements... et pendant plus de trente ans avant que les ingrédients n'en aient été mélangés ». Kennett affirme d'autre part³ que le comte d'Essex donna à Wilson l'idée d'écrire cette Histoire et que l'ouvrage fut terminé aux alentours de 1652. Wilson entra au service d'Essex en 1614. Le premier événement historique auquel il se trouva directement mêlé est la campagne du Palatinat. On peut admettre cette date, 1620, comme marquant, approximativement, le moment où il commença à recueillir ses documents. Mais ces documents, il ne les aurait mis en œuvre que trente ans plus tard, c'est-à-dire en 1650. Pendant qu'il était à Oxford, Wilson n'aurait donc pas, à proprement parler, *composé* une partie de son histoire. Mais il est évident que Wilson — et avec ce correctif

1. P. lxiv, lxxv et sqq. L'action de l'*Inconstant Lady* se passe à la cour de Bourgogne.

2. *The History of Great Britain, Being The Life and Reign of King James the First, relating what passed from his first Access to the Crown, till his Death. By Arthur Wilson, esq. London, Printed for Richard Lownds, and are to be sold at the Signe of the White Lion near Saint Paul's little North-Door. 1653.*

3. *A Complete History of England*, II. (Note au début de la réimpression de l'*Histoire* de Wilson).

le témoignage de Bathurst garde sa valeur — dut mettre à profit ses loisirs studieux pour classer et augmenter ses matériaux.

La physique, la poésie, le théâtre, l'histoire, sans compter quelques incursions dans les mathématiques et la théologie, voilà de quoi absorber l'activité humaine la plus dévorante. Wilson trouvait encore le temps de goûter à certaines distractions qui n'avaient rien d'intellectuel. Car ses projets de vie calme et retirée ne résistèrent pas longtemps à l'enveloppement des mœurs d'Oxford. Cette ville n'était pas la cité sereine entrevue par Wilson dans ses rêves et habitée seulement par des sages, dont l'unique souci était de deviser philosophie. En fait, l'Université, au moment où Wilson lui demanda asile, était tombée aux derniers degrés de l'indiscipline et de la licence¹. Les pessimistes de l'époque criaient même à la perdition. En 1630, quand Laud fut élu chancelier, d'aucuns lui écrivirent que s'il n'apportait pas un remède énergique, il ne resterait pas trace de l'Université². Wilson se fit des amis. Il fréquentait beaucoup chez les étudiants de Saint John's College. Il y avait parmi eux de très grands savants. Ils étaient aussi fort civils : ils avaient pour Wilson des attentions qui le touchaient infiniment. Bientôt il ne les quitta plus et malgré lui, nuit et jour, il partagea leurs folies. De sa vie entière il ne fut « aussi souvent transporté par le boire que pendant son court séjour à Oxford — et cela en compagnie des plus graves bacheliers ès théologie ».

Wilson ne trouvait nul plaisir à ces buveries. Mais le sentiment que son cœur n'y prenait point de part ne suffisait pas à lui rendre son paradis perdu. D'autres désagréments venaient encore aviver la plaie de ses désillusions. Les partisans de Laud étaient très actifs à Oxford. Ils comptaient parmi eux toute la noblesse et la foule des rôturiers qui, en tous temps, plâtraient leur basse naissance sous le bon ton de leurs opinions. Les théories de Laud étant dirigées contre le presby-

1. « That which was the most burthenous to mee in this my retirement was the debaucherie of the Universitie ». (Wilson, *Autobiog.*). Cf. Wood, *Annals*, II, P^t 1, p. 369.

2. Wood. *Annals*, II, P^t 1, p. 369.

térianisme, adopté par la majorité du populaire, il était « comme il faut » de se dire « Cantorbérien ». Au nombre de ces Cantorbériens, et parmi les plus zélés, se distinguait Chillingworth. Il vivait dans le même collège que Wilson. Il était revenu tout récemment de Douai, et, par sa double abjuration, il avait acquis de la célébrité¹. Il ne manquait pas de talent. Il était aussi filleul de Laud. Bref, c'était une manière de grand homme à Trinity. Dans son regain de protestantisme, il avait composé ses croyances sur celles de son illustre parrain. Il était en conséquence grand partisan de la monarchie absolue. Chevalier de la controverse, il défendait ses opinions contre tout venant. Il trouvait en Wilson un adversaire toujours prêt à la discussion. Car notre auteur était encore sous l'influence des idées de son ancien maître. Le comte d'Essex « réclamait pour le sujet une liberté juste et naturelle ; et il ne pouvait se faire à cette nouvelle manière qu'avait le clergé de s'agrandir en exaltant le roi ». Toutefois, Essex était encore fidèle à la royauté. Wilson copiait exactement cette attitude. Il hésitait entre un état de demi-révolte contre la tyrannie des Stuarts et, malgré tout, le régime monarchique gardait à ses yeux quelque prestige. Dans le *Portrait de l'Auteur*, placé en tête de l'*Histoire de la Grande-Bretagne*², Wilson a fait sa profession de foi politique. « Je ne considère pas la couronne », a-t-il dit, « avec des yeux malveillants, et je n'ai pas cherché à abaisser la mitre. L'une et l'autre a du bon. Mais l'on dit que, lorsque la tête enfle, les autres membres dépérissent ». Wilson

1. Wilson a fait une erreur. Il a dit que Chillingworth peu après les discussions dont il est ici parlé, « fled to Douay and profest himself a Papist ». Or Chillingworth se convertit au catholicisme en 1630 et revint à Oxford en 1631. Wilson l'a donc connu après sa « reconversion » au protestantisme. Le mot de « reconversion » n'est pas tout à fait exact. Après son retour de Douai, Chillingworth hésita encore quelque temps entre les deux religions. Cependant il partageait les opinions des Cantorbériens. Le passage où Wilson parle de lui ne laisse aucun doute à ce sujet. Bien qu'il coure sur le compte de Chillingworth de vilaines histoires de délation, il semble qu'il ait été un homme d'une probité morale et intellectuelle indiscutable. Il a souffert de la plus noble des maladies : le besoin fiévreux et insatiable de vérité, de raison et de tolérance.

2. V. Appendice II.

n'était donc pas un adversaire irréconciliable de l'épiscopat et du pouvoir royal. Il se flattait surtout de n'apporter aucun parti-pris dans ses critiques¹. Il se déclarait l'esclave de la seule « Raison Souveraine » et l'admirateur de la Vérité. Il appartenait, en somme, au parti — encore très nombreux au moment dont nous parlons — qui accueillait les coups d'autorité de Charles avec des hochements de tête menaçants, mais qui reculait devant la guerre civile. Les gens comme Wilson eussent volontiers soutenu le roi s'il avait voulu reconnaître ses erreurs. Seul cet amour intangible de la liberté, qui est une des vertus les plus admirables du peuple anglais, entraîna plus tard ces modérés à la suite de la faction rebelle.

Mais revenons aux discussions avec Chillingworth. Dans la chaleur de l'argumentation, Wilson exagérait sans doute son libéralisme, car on l'accusa bientôt d'être puritain. Dans ce milieu cantorbérien, une pareille étiquette valait à un homme qui — tel Wilson — avait l'amour-propre chatouilleux, des piqûres fort cuisantes. Il s'était formé à Oxford une société de bons vivants qui avait pris le nom de « Collège des Vers Rongeurs ». Ils tenaient de joyeuses réunions, au cours desquelles les sociétaires faisaient des conférences contre les Puritains, en imitant leur ton glapissant, leurs roulements d'yeux et leurs gestes grotesques². Wilson n'avait pas encore ce détachement du monde qui protège si efficacement contre les moqueries et les critiques de nos semblables. Il dut ressentir vivement ces railleries.

Aussi était-il fatigué de la vie d'Oxford. Et il se demandait où trouver cette solitude tant désirée. A ce moment, Sir Walter Devereux l'informa que le comte de Warwick désirait le prendre à son service. Wilson accepta sans hésiter et il quitta, tout heureux, la trompeuse Thébaïde. Il était venu pour y vivre et mourir : il y passa à peine deux ans.

1. Nous verrons plus tard (pp. lxxix-lxxx et c) qu'il n'était pas aussi impartial qu'il le croyait.

2. Wood, *Annals*, II, P^t 1, p. 384 (à l'année 1632).

IV

L'HOMME DE DIEU

Par une neigeuse matinée de février (1632-3), Wilson tourna le 1632 dos à Oxford et se dirigea vers Leighs, résidence de son nouveau maître. Le voyageur arriva à Shotover-Hill et, comme la neige rendait le sol glissant, il jugea prudent de descendre de cheval. Il avançait donc à pied, lentement et menant sa bête par la bride, lorsqu'il vit arriver vers lui un être dépenaillé, portant un vêtement long et noir. Une grande et forte barbe encadrait son visage et trahissait une origine étrangère qu'accentuait encore un chapeau de forme orientale. Wilson prit cet homme pour un Grec et il se mit aussitôt à méditer sur les malheurs de ce peuple tyrannisé par les Turcs. Une grande pitié l'envahit en voyant cet exilé exposé à toutes les rigueurs de l'hiver. Il voulut sur-le-champ soulager cette infortune. L'étranger lui adressa la parole en une langue bizarre. Wilson lui répondit en latin, en français, en italien. Mais l'homme persista à se servir d'un charabia qui ne tenait d'aucune langue mortelle. Wilson ne pouvait plus douter qu'il avait affaire à un imposteur, et, furieux de s'être laissé prendre au piège, il apostropha le faux étranger, cette fois en bon et vigoureux anglais. Le truand, se voyant découvert, lâcha trois ou quatre jurons bien sonores et s'agrippant à Wilson qui était remonté en selle, il le jeta à terre. Wilson était petit de taille, mais ne redoutait pas les plus forts lutteurs du royaume ¹. Il eut tôt fait de se dégager et administra

1. Wilson a conté comment il terrassa un jour, en présence de son maître, un Irlandais qui l'avait provoqué : « In this heat and strength of youth, though a little man, I durst grapple in wrastling with the greatest. Some gentlemen discoursing with my Lord of Essex about wrastling, one Welsh an Irishman being then in company, challeng'd any man to wrastle with him. And, with my Lord's leave, I undertooke him, and threw him. » Ce fut bien entendu l'occasion d'un nouveau duel. L'affaire se passa peu de temps après l'arrivée de Wilson à Chartley.

à son agresseur une magistrale volée. Puis, jugeant la leçon suffisante, il reprit sa route. Le mendiant, exaspéré par sa défaite, courut après lui. Wilson se mit en garde, et craignant que dans sa colère il ne fût tenté de se servir de son épée, il la jeta loin de lui. Ce geste généreux faillit lui coûter la vie. Car, alourdi par ses bottes, il chancela sous l'attaque du forcené, dont la colère décuplait les forces, et roula à terre. Il parvint à grand peine à reprendre le dessus. A ce moment survinrent trois bergers qui l'aidèrent à maintenir la brute. Wilson apprit de ces derniers que le truand avait passé la nuit dans une auberge sur le flanc de la colline.

Cette anecdote, qui peint d'une façon si frappante les dangers des grandes routes au xvii^e siècle ¹, nous révèle aussi un coin bien aimable du caractère de Wilson. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de noter cette bonté impulsive, cet attendrissement irrésistible devant la misère des déshérités de ce monde. C'est une qualité rare, et elle mérite qu'on la relève avec respect.

Après cette aventure, Wilson arriva sans encombre au château de Leighs. C'était la demeure familiale des Rich depuis le temps où le roi Henry VIII avait donné le site du Prieuré de Leighs à son bien-aimé Sir Richard Rich, Chancelier de la Cour d'Augmentation ². Quelques ruines imposantes rappellent seules aujourd'hui la splendeur du manoir que Sir Richard fit élever sur un des sites les plus enchanteurs de l'Angleterre, dans la fertile vallée arrosée par les sinuosités

1. On dirait une page extraite de Fielding. Et pourtant cent dix ans s'écouleront avant que paraisse *Joseph Andrews*.

2. Court of the Augmentations of the Revenues of the Crown. Cette cour, créée par Henry VIII, était chargée d'administrer les revenus provenant des monastères dissous; le président avait le titre de Chancelier. En 1547 [38 Hen. VIII] cette cour fut transformée et sous le nom de « New Court of the Augmentations » s'adjoignit la « Court of the General Surveyors of the King's Lands », dont les attributions étaient analogues. Sous Mary, cette nouvelle cour se confondit avec la cour de l'Échiquier. (S. R. Scargill-Bird, *Guide to the Public Record office*, 215).

de la rivière Ter¹. Trois parcs immenses entouraient la maison², offrant d'inépuisables réserves de chasse, et aussi des retraites délicieuses pour la méditation. L'un de ces endroits porte encore le nom de « La Solitude »³. Il fut souvent hanté par la douce et pieuse Mary Rich, qui aimait aller y faire ses dévotions à la face du ciel.

Le possesseur de ce domaine, à l'époque où nous sommes arrivés, 1633 était le fils de Robert Lord Rich et de Penelope Devereux, la poétique et célèbre Stella. Il s'appelait lui-même Robert Rich, comte de Warwick, deuxième du nom. De sa mère il avait hérité un extérieur beau et séduisant. Au début du règne de Jacques, la cour ne possédait pas de cavalier plus brillant. Ses traits nous ont été conservés dans un superbe portrait de Van Dyck⁴. Le front est élevé et large, terminant noblement un visage allongé et fin. Les cheveux retombent des deux côtés de la tête et sur le front, en un désordre qui pourrait être voulu ; car la moustache, soigneusement relevée aux coins, et la barbe à la royale, taillée d'une façon impeccable, dénotent une certaine recherche. Les sourcils bien dessinés viennent rejoindre, par une courbe prononcée, un nez aquilin, impérieux et aristocratique. Le regard est voilé par un air de lassitude alanguie sous lequel perce pourtant une flamme vive et sensuelle. Mais la bouche est surtout frappante : sous l'ébouriffement de la moustache les lèvres sont tordues en un sourire sur le point de s'épanouir. On ne saurait dire ce qu'il y a de joyeuseté débordante, d'ironie fine dans ce mouvement de la bouche que l'on sent prête à dire une malice ou une gaillardise. Tous les contemporains

1. Le chapelain du château, Ant. Walker, donne, dans une oraison funèbre, une étymologie fantaisiste du mot Leighs (« les Eaux »). Miss Smith (*Mary Rich et her Friends*, p. 104) fait remarquer que le nom est très saxon et fréquent dans l'Essex.

2. « There came afterwards to be Three very considerable Parks here. One round the House, of about 413 acres, called Pond Park, on account of the Fish-ponds that were in it. Another on the back of that, containing upwards of 400 acres. Another about 4 miles in circumference, called Little or Littley Park. Within this, there was a Chapel, built of Timber ». (Morant, *Essex*, II, 100).

3. « The Wilderness ».

4. Ce portrait se trouve à Holkham.

de Warwick ont relevé le côté jovial et spirituel de son caractère, et, si nous en croyons son ennemi Clarendon, sa vie n'était pas entièrement pure de libertinage. « C'était, a dit l'auteur de l'*Histoire de la Rebellion*, un homme fort sociable ; sa conversation était aimable et spirituelle, allant volontiers jusqu'à la jovialité. La licence, dans les actes comme dans les paroles, ne lui déplaisait pas » ¹.

Warwick était l'idole des puritains. Il jouait auprès d'eux le rôle d'un Sir Timothy Treat-All. Sa maison servait de rendez-vous à tous les dissidents en rupture de prêche. Il les hébergeait avec libéralité, les encourageait à la résistance et partageait leurs dévotions ². Il passait auprès d'eux pour un saint homme. Aussi le château retentissait-il de l'éloquence nasillarde des puritains. La prédication est le « vrai miroir de l'âme ». Wilson eut à peine subi quelques sermons qu'il découvrit aussitôt la laideur de la sienne. Il s'aperçut en même temps que ces « hommes de bien », s'ils étaient éclipsés par les évêques, n'en brillaient qu'avec plus d'éclat en leur particulier. Leur « puissant ministère » fit ruisseler en lui une lumière plus claire. Il brûla d'imiter leur exemple. Il sentit s'éveiller en son âme un zèle plus ardent pour la vertu : en conséquence, il renonça aux jurons qui jusque-là avaient formé l'ornement choisi de son discours. Il était prêt pour la conversion.

1634 Mais il lui restait encore un grand pas à faire : se détacher du monde qui le ressaisissait. Car, dans ce milieu aristocratique, Wilson retrouvait son caractère querelleur. Un certain Mr. King ³ l'insulta un jour dans les écuries de Warwick House. Wilson n'avait pas d'épée : il saisit son adversaire à bras-le-corps et le jeta violemment à terre. Il lui cassa une jambe. Sa colère tomba aussitôt. Il aida les assistants à transporter le blessé dans sa chambre. Son ennemi fut obligé de garder le lit pendant deux mois. Wilson le visita souvent ; il regrettait sincèrement son accès de brutalité. Quand Mr. King fut rétabli, Wilson

1. *Hist. of the Rebellion*, II, p. 544.

2. Clarendon, *Hist. of the Rebellion*, II, 544.

3. Ce Mr. King était au service de Robert, Lord Rich, fils aîné du comte de Warwick, et qui devint à la mort de son père, 3^e comte de Warwick.

attendit un cartel. Mais l'autre lui envoya un homme de loi : Wilson fut très étonné.

Cela se passait en février 1634-5. Quelques mois auparavant, le 13 novembre 1634, « Arthur Wilson, Gent., de St. Andrew's, Holborn, célibataire », avait épousé « Susan Spitty, de Bromfield, Essex, veuve de Richard Spitty »¹. La fiancée n'évoque pas une de ces idéales visions que notre poète se plaisait à courtiser dans ses vers d'adolescent. Elle avouait dans l'acte de mariage quarante-cinq ans. Elle en était à sa troisième expérience matrimoniale, étant une première fois veuve de Anthony Webb, de qui elle avait eu au moins deux enfants, encore vivants en 1652². C'était évidemment un mariage de raison, les deux époux n'étant pas d'un âge où la passion parle toute pure. Ils pouvaient être heureux avec sérénité. Et ils le furent. Sur son lit de mort, Wilson a rendu hommage à sa « chère et aimante femme avec qui il avait mené une vie paisible et pleine de satisfactions »³. Il fut aussi un bon père pour ses enfants d'adoption³. Ce n'est pas une des moins belles actions de cet honnête homme.

Ce mariage ne marqua pas encore l'avènement de Wilson au calme 1637 et au repos. Le temps des aventures n'était pas fini. Le 28 juin 1637, Wilson accompagna le comte de Warwick dans les Pays-Bas. Ils arrivèrent à La Haye comme le prince d'Orange se mettait aux champs pour reconquérir sa baronnie de Breda.

1. Chester. *Marriage Licences issued by the Bishop of London*, col. 1482.

2. Le testament de Wilson fait mention d'un « fils » et d'une « fille » Webb. D'autre part, je trouve qu'une Susan Garrett, of Orsett, comté d'Essex, épousa, le 15 octobre 1604, Anthony Webb, of St Olave, Hart Street, London, drapier. (Chester, *Marriage Licences*, I, 29). C'est évidemment la même personne que la femme de notre Wilson.

Outre les enfants qu'elle eut d'Anthony Webb, Susan avait au moins un fils de son second mariage. Wilson, dans le testament, parle de sa « petite-fille » Elizabeth Spitty : c'était vraisemblablement une enfant de « Richard Spitty, gent, of St Andrew's, Holborn », qui épousa, le 18 décembre 1639, Elizabeth Gregory. Richard avait alors 28 ans. (Chester, *Marriage Licences*, II, 247).

3. V. Appendice I, iij.

Il est peu probable qu'ils se soient joints à Frédéric-Henry, ainsi que le dit le *Dictionary of National Biography*. Le siège commença le 23 juillet et la ville ne se rendit que le 7 octobre suivant. Or, le comte et son intendant reprirent le chemin de l'Angleterre vers le milieu du mois d'août et, le 23 de ce mois, ils s'embarquèrent à la Brille. Ils étaient à peine sortis du port qu'un vent furieux se leva. Malgré leurs efforts pour regagner La Brille, ils furent entraînés en pleine mer. Le vaisseau qui les transportait était une petite pinace de vingt-cinq tonnes seulement, mal construite et mal grée. Pendant trois jours et trois nuits, ils furent ballotés dans cette coquille de noix, s'attendant à la voir couler à chaque instant. Les nuits surtout étaient terribles. Car, dans l'obscurité, le danger devenant imprécis, n'en paraissait que plus redoutable aux passagers épouvantés. Wilson les entendait qui, à chaque mouvement du bateau, recommandaient leur âme à Dieu. Pour lui, il était dans un état de prostration qui diminuait grandement ses souffrances morales. Wilson et la mer ne purent jamais s'accorder. En cette occasion, il était incapable du moindre mouvement. Il ne put que se coucher et se préparer à la dissolution. Mais « pendant que son corps s'attendait à être logé dans les chambres de la mort, son âme travaillait à gagner la vie ».

Enfin le quatrième jour (26 août), ils purent aborder à l'île Texel, et de là regagner La Haye. Comme les vents étaient toujours contraires, Warwick résolut d'attendre le beau temps, mais il dépêcha Wilson en Angleterre par la route des Flandres. Il lui confia des lettres pour quelques grands personnages de la cour. Wilson était muni d'un sauf-conduit de Sir William Boswell¹, résident de Charles à La Haye, et d'une recommandation pour le gouverneur de Bruges². Mais dans cette dernière ville, on l'arrêta ; on saisit ses dépêches que l'on envoya

1. Sir William Boswell succéda à Sir Dudley Carleton comme ambassadeur à La Haye. C'était aussi un savant aux connaissances étendues.

2. Paul-Bernard, comte de Fontaines. Il fut tué à Rocroy. Cf. Lettre de Wilson au comte de Warwick. (Appendice I, i).

au Cardinal-Infant ¹, sous prétexte que le gouverneur avait défendu de laisser passer tout voyageur venant du pays rebelle. Puis on le fit garder à vue par deux soldats. Grâce à un de ses compatriotes ², établi dans la ville, Wilson put se débarrasser de ces gênants gardes du corps, tout en restant prisonnier sur parole. En attendant les ordres du Cardinal et l'intervention de M. Gerbier ³, Wilson se logea à l'enseigne du Cerf-Blanc ⁴. Pour se distraire, il se rendait journellement au couvent des nonnes anglaises. Il y avait retrouvé une fille de Mr. Chetwin, de Riggellie ⁵, dans le Staffordshire, avec qui il était lié depuis longtemps. Son puritanisme naissant lui faisait considérer avec curiosité les pratiques de la religion catholique. Il accueillait avec satisfaction les scandales qui couraient sur le compte des nonnes ; et sa malice trouvait à s'exercer aux dépens de l'aumônier du couvent ⁶. La ville était pleine également de jésuites anglais et écossais. Wilson les fréquentait volontiers. Il les faisait bavarder sur leur religion. On daubait ensemble sur le « petit archevêque de Canterbury ». Il y avait parmi eux un vieillard avec qui Wilson était au mieux. Le

1. Ferdinand d'Espagne, troisième fils du roi Philippe III, cardinal, nommé, en 1633, gouverneur des Pays-Bas.

2. Un certain Mr. Robinson.

3. Sir Balthazar Gerbier (1591-1667), homme aux capacités multiples : peintre, architecte, écrivain, diplomate, etc. En 1631, il fut nommé « Agent du roi » à Bruxelles. Il eut à un certain moment la confiance de Charles, mais ses indécidesses et ses trahisons le rendirent suspect à la cour anglaise. C'est une figure curieuse de l'époque. Il était né à Middelbourg (Zélande), de réfugiés protestants français ; il se disait volontiers de nationalité anglaise. Gardiner a dit de lui : « a man at home in every nation and specially attached to none ».

4. V. Appendice I, i.

5. Probablement le William Chetwynd of Ridgeley dont parle John Chetwynd dans sa dédicace de « *Anthologia Historica, containing 14 Centuries of Memorable Passages and Remarkable Occurents, collected out of the English, Spanish, Imperial and Jewish Histories* ». (1674).

6. « By their vowe, they [the nuns] pretend never to speake with a man alone, but their ghostly father. And he was no tempting peece. For, in their election of him, they had not observed the Jewish rule. For he was crockt-backt, and ill-visag'd ; shapt to avoid scandall : a peece of deformitie dedicated ». Le mot est joli.

Dr. Weston¹ — c'était son nom — avait tout d'abord pris notre auteur pour un pasteur protestant déguisé ; mais, quand il sut que Wilson appartenait au comte de Warwick, il le traita fort civilement. Notre puritain lui posait des questions sur les arcanes de la religion catholique. Le bon jésuite répondait ingénument. On parlait aussi de l'état de l'Angleterre. Weston avouait qu'il détestait le règne d'Elizabeth ; celui de Charles lui plaisait davantage. Quelquefois, il consentait à révéler les secrets de la politique jésuite. Il connaissait dans tous ses détails la Conspiration des Poudres et savait mieux que personne que les puritains n'y avaient eu nulle part : tous les bruits tendant à faire croire le contraire étaient des inventions de leurs ennemis. Wilson a religieusement consigné cet aveu dans son *Histoire*². Enfin, avec l'aide de M. Gerbier, Wilson fut relevé de sa parole et rentra en Angleterre, où son maître l'avait précédé (octobre 1637).

Cependant, la vie chez le comte de Warwick commençait à se ressentir de l'agitation grandissante qui troublait l'Angleterre. Cette même année (1637), le comté d'Essex, pour lequel Warwick était lieutenant du roi, paya de très mauvaise grâce l'impôt du « ship money »³. Charles accusa le comte d'encourager les récalcitrants. Warwick répondit en des termes dont le roi n'oublia pas l'audace.

1640 Après la dissolution du « Short Parliament », en mai 1640, Warwick fut arrêté en même temps que Lord Jay, Lord Brook, Sir Walter Earle, Mr. Pym et Mr. Hampden, tous parlementaires. On perquisitionna dans leurs maisons et tous leurs papiers furent saisis⁴. Quelques

1. Ce ne peut être que l'Edward Weston, né à Londres, en 1566, et qui, pendant dix ans, professa la théologie au Collège anglais de Douai. Il fut nommé ensuite chanoine de Sainte-Marie à Bruges. Les faits rapportés par Wilson prouvent que Weston ne mourut pas en 1635, ainsi que l'a affirmé Duthilleul (*Bibliothèque Douaisienne*). Cf. *Dict. Nat. Biogr.*, LX, p. 358.

2. *Hist. of Great Britain*, p. 32.

3. Gardiner. *Hist. of Eng.*, VIII, 202.

4. Record Office, State Papers, Dom. Charles I. Vol. CCCCLIII, n° 24. Le comte de Warwick, au moment de son arrestation, portait sur lui une relation du procès de l'évêque Mannering et quelques notes sur les séances du Parlement.

mois plus tard, le comte de Warwick accentua son opposition au gouvernement de Charles : il signa la pétition des Douze Pairs (août 1640) ¹. Il passait de plus en plus pour le soutien des non-conformistes. Ses ennemis l'appelaient par dérision le « chef temporel des puritains » ². Néanmoins, le roi le ménageait. Le 27 avril 1641, il le nomma membre du Conseil privé, et le 9 août suivant, il le choisit pour faire partie du Conseil de régence, pendant le voyage d'Ecosse. Enfin l'heure arriva où aux discussions des pamphlétaires succédèrent les luttes armées. Le 12 août 1642, le roi lança une proclamation appelant à son « aide et assistance tous ses sujets au nord de la Trent pour la répression des rebelles ». Parmi ces rebelles était le comte de Warwick, amiral de la flotte parlementaire. 1641
1642

L'autobiographie ne nous a transmis aucun renseignement sur les cinq années qui précédèrent la guerre civile. Mais on ne saurait douter que Wilson ait suivi son maître dans son évolution politique. Nous avons une preuve que, pendant cette période d'intrigues, Warwick lui garda la confiance la plus entière. Un document conservé au Record Office ³ nous montre qu'en juillet 1641, Wilson fut chargé de recevoir pour son maître la somme, énorme pour l'époque, de 120.000 £. A cette occasion, Warwick écrivit au Lord Mayor, le priant de considérer la signature de son intendant comme la sienne propre. Il est difficile de croire qu'en un temps où les partis s'observaient le comte ait laissé dans une fonction aussi délicate un homme dont les opinions politiques n'étaient pas conformes aux siennes.

En tout cas, après l'adhésion formelle de Warwick au parti non-conformiste, le puritanisme de Wilson éclata triomphalement. La conversion dont Wilson avait ressenti les premières ardeurs dès son arrivée

1. Rymer, *Fœdera*, XX. 435.

2. Lettre d'Edward, Viscount Conway à Laud. (Record Office, Dom. Charles I. Vol. CCCCLVI, n° 43).

3. A Letter of the Earl of Warwick to the Lord Mayor and the rest of the Commissioners for Poll Money. (State Papers, Dom. Charles I. Vol. DXXXIX, n° 66). Le document porte la signature et un reçu de Wilson pour la somme de 10.000 £, daté du 30 juillet 1641.

à Leighs s'accomplit. Le protestant franchit la dernière étape qui le menait parmi les élus. Il éprouva désormais les délices de la grâce abondante.

Il atteint même les hauteurs vertigineuses de la mysticité. Car Wilson nous offre un exemple de ces cas d'exaltation religieuse si fréquents dans les pays protestants. L'un des symptômes les plus caractéristiques de cet état, c'est la tyrannie que finissent par exercer les mots bibliques sur un esprit qui en est saturé. Pour ceux qui en font leur lecture exclusive, la Bible devient quelque chose d'effrayant et de terrible. La somptuosité des images, la grandeur mystérieuse des paraboles enthousiasment et affolent. Dans ce bouleversement de l'âme, les moindres phrases chantent avec des mélodies d'incantation. Des sens inattendus surgissent. Les mots flamboient de menaces ou de promesses. Ils répercutent la voix terrible de Dieu. Les blessures que le texte sacré peut ainsi faire saignent encore dans ce livre étrange et tragique qui a pour titre : *Grace Abounding to the Chief of Sinners. Or a Brief and Faithful Relation of the Exceeding Mercy of God in Christ to his poor Servant, John Bunyan*¹. Wilson a connu cet asservissement à la lettre du Livre Saint. Il a été subjugué et trompé par le charme des mots bibliques et par leur mystère. Nous avons vu² par quelle interprétation fantaisiste d'un passage fort simple, il avait trouvé dans un verset l'ordre d'écrire l'histoire de sa vie. C'est par le même genre de raisonnement — ou plutôt de déraisonnement — que l'humble chaudronnier d'Elstow découvrait dans la Bible des applications directes à sa propre vie.

L'homme accoutumé à torturer ainsi le sens des Ecritures finit par développer une certaine manie discutante qui peut devenir très dangereuse. Elle tient la raison sur un qui-vive incessant qui la fatigue et l'ébranle. Dans cet état de veille mentale la sensibilité des nerfs s'exaspère. Des troubles physiologiques en résultent qui à leur tour

1. Cf. le titre de l'Autobiographie de Wilson.

2. P. xiv.

réagissent sur la raison et l'achèvent. L'organisme vigoureux de Bunyan ne résista pas à ces secousses morales et physiques. Il eut des hallucinations terribles. Il sentait la griffe du démon pénétrer dans ses chairs ; il voyait les pierres de la chaussée et les tuiles des maisons se soulever et se liguier contre lui pour le chasser. De ces visions affolantes il sortait le corps brisé. Il entendait craquer les os de sa poitrine. Un tremblement finit par secouer tous ses membres. Il crut que, semblable à Judas, il allait éclater.

Wilson eut lui aussi des hallucinations — des manifestations de 1645 Satan. En juillet 1645, il assista au procès de dix-huit sorcières, que son très noble maître condamna à être brûlées vives, selon la coutume barbare de l'époque. Son bon sens et ses connaissances scientifiques lui faisaient considérer les malheureuses comme de pauvres créatures mélancoliques, envieuses et atrabilaires, victimes d'une sorte d'auto-suggestion. Cette réflexion avait de quoi satisfaire un homme habitué à placer les constatations de la science au-dessus des superstitions séculaires. Mais le besoin de tout examiner à la lumière divine était trop fort. Wilson se prit à comparer les textes sacrés qui avaient trait aux sorcières ¹. Et aussitôt un grand conflit s'éleva dans son âme. Il se disait : « Dieu est admirablement juste et miséricordieux ; miséricordieux en ce qu'il réprime Satan et le tient dans les chaînes ; juste en ce qu'il le déchaîne pour l'exécution de ses décrets ». Ici la raison intervenait et objectait : « Il n'est pas compatible avec la bonté infinie du Tout-Puisant de lâcher Satan sur de pauvres créatures à l'esprit sombre et chagrin, alors qu'il l'empêche de déchirer certains athées, profanes et méchants, que leur tempérament porte à regimber sans cesse contre le ciel ». Cela ébranlait sa compréhension, et il avait besoin, pour s'assurer, de se répéter la parole de Paul : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles

1. Dans son autobiographie, il dit son intention de traiter la question plus longuement par ailleurs, vraisemblablement dans un opuscule, qui a disparu, s'il a jamais été écrit : « This will bee better asserted in another place ; and those texts of Scripture genuinellie interpreted : which will bee too large for this place ».

et ses voies impénétrables ¹ » ! Mais avec l'intervention de Dieu dans ce cas purement pathologique, s'était introduit un élément de trouble et de vertige. Wilson avait perdu pied sur le terrain solide de la science pour se débattre dans l'immensité insondable des volontés de la Divinité. Aucun raisonnement ne pouvait plus le satisfaire. Il avait soif d'une confirmation surnaturelle, quoique nette et tangible, de son opinion sur les sorcières. Le conflit s'aviva. Wilson maintenant « se débattait et luttait contre le ciel ». Enfin, avec des larmes et des prières, il supplia Dieu de lui donner une certitude. Il lui demanda, soit de détruire son opinion si elle était erronée, soit de la confirmer de manière ou d'autre. Cette requête était présentée en toute humilité d'âme. Wilson, en déposant ses désirs aux pieds de Dieu, se sentait transporté d'un zèle qui lui paraissait devoir mettre en déroute le Méchant et sa malice. Enhardi par cette pensée, il osa enfin poser à Dieu la question qui lui brûlait les lèvres : « S'il est vrai que Satan produise de pareils effets, puissé-je avoir une vision qui me l'assure. Sinon, puissé-je ne rien voir ! » Et il attendit. Mais il avait formulé un désir impie. Il avait tenté le Tout-Puissant ! A peine avait-il prononcé ces paroles que sa pauvre chair fut saisie d'épouvante et qu'un tremblement secoua violemment tout son corps. Il ne vit ni n'entendit rien que son effroi.

Si les manifestations extérieures de ce singulier état d'esprit sont les mêmes chez Wilson et chez Bunyan, il n'en subsiste pas moins une différence essentielle entre leurs cas. Pour le dernier, il s'agissait de résoudre dans ces colloques avec Dieu le mystère effrayant de la vie future. Des visions de perdition ou de salut éternels jetaient tour à tour leur ombre ou leur clarté au milieu de ses tortures. Comme son pèlerin, Bunyan traversa péniblement la « Vallée de l'Ombre de la Mort ». Il entendit les cris de blasphème des démons qui la peuplaient. Il broncha à tous les pièges qui hérissaient la route. Et ce martyr d'imagination fut assez puissant pour inspirer à cet homme presque illettré

1. *Romans*, XI, 33

le *Pilgrim's Progress*. Wilson, lui, contourna le « Marais du Désespoir » et arriva sans encombre aux « Montagnes Délectables ». Il ne douta jamais de son élection. Dieu ne lui apparut jamais effrayant et inexorable, mais souriant avec indulgence à son enfant gâté. Son *Autobiographie* n'est pas l'histoire d'une conversion avec ses phases de désespérance et ses lueurs d'espoir : c'est l'hymne d'allégresse de l'homme qui, à chaque feuillet de sa vie, retrouve la marque directrice et bienveillante d'une Providence inépuisablement bonne. Est-il besoin d'ajouter que cette *Autobiographie* n'a rien d'un chef-d'œuvre ?

V

EN VUE DE LA CITÉ CÉLESTE

Cependant que Wilson poursuivait ainsi le salut de son âme sous les ombrages séculaires de Pond Park ¹, au dehors la guerre civile faisait rage. Pourquoi cet amoureux de la bataille resta-t-il paisiblement à Leighs pendant que ses corréligionnaires suivaient celui qui entraînait les hommes au chant de ses cantiques ? Wilson a négligé de nous le dire. Vraisemblablement sa présence était nécessaire pour protéger les immenses propriétés du comte de Warwick.

La tâche était d'ailleurs relativement facile. Le comté d'Essex était parlementaire. Le château n'avait rien à craindre des Têtes-Rondes et les Cavaliers s'aventuraient rarement dans ce pays hostile. Toutefois Wilson ne pouvait rester étranger aux événements tumultueux de cette époque troublée. Parfois l'*Autobiographie* s'anime soudain de quelque incident violent. Tantôt c'est un coup de main des Royalistes venus pour piller la salle d'armes du comte de Warwick ² ; tantôt c'est la brutalité de la populace en émeute.

1. V. p. xlv, n. 2. Wilson habitait une maison située dans Pond Park.

2. En juin 1648.

L'un de ces incidents vaut la peine d'être rapporté. Il forme un tableau pittoresque et animé de ces temps de désordre. Et, en même temps, il nous permet de prendre notre héros — pour ainsi dire sur le fait — dans un de ses actes de courage.

Le 22 août 1642, le roi se sépara du Parlement, lâchant ainsi la bride à la populace turbulente. Plusieurs milliers de personnes, comme un essaim, se portèrent contre Long Milford House¹, une superbe résidence appartenant à Lady Rivers². Ils en voulaient aussi à la personne de la comtesse. Elle était catholique : ce fut là leur prétexte, mais ils ne cherchaient que pillage et rapine. Cette furie ne possédait pas seulement la canaille ; des hommes de naissance se comportèrent comme s'il y avait eu dissolution de tout gouvernement. Personne ne se sentait chez soi en sécurité et on ne pouvait sortir sans danger.

Un gentilhomme vint en toute hâte de la part de la comtesse implorer la protection de mon maître. My Lord comte de Warwick, Grand Amiral pour le Parlement, était alors en mer. My Lord Rich³ était à Oxford avec le roi⁴. Mr. Charles Rich⁵ chassait le cerf à Rochford⁶. Je reçus l'ordre de prendre quelques hommes et un carrosse à six chevaux pour amener Lady Rivers à Leeze. Il ne me vint pas un seul instant à l'idée que je pouvais courir quelque danger pendant la route ; j'avais seulement prévu du péril à l'arrivée.

1. Long Melford est un village du Suffolk. Il est à jamais célèbre en littérature pour avoir abrité l'enfance d'Isopel Berners, l'« Amazonnienne héroïne » de George Borrow. (L'expression est de M. Th. Seccombe, l'enthousiaste et fin admirateur de ce curieux écrivain).

2. Elisabeth Darcy, fille de Thomas, Earl Rivers, dame d'honneur d'Henriette. Elle avait épousé Thomas Savage, qui obtint le titre de Viscount Savage. En 1641, elle fut créée Countess Rivers.

3. V. p. xlv, n. 3.

4. Robert Rich se rangea en effet du côté du roi. Le Parlement lui infligea même une amende qui lui fut remise, à la demande de son père.

5. C'était le second fils du comte de Warwick. Il épousa Mary Boyle, plus connue sous le nom de Mary Rich et à laquelle il a été fait allusion à la page xlv. Après la mort de son frère, il devint quatrième comte de Warwick (Mai 1659).

6. Au sud du comté d'Essex, où le comte de Warwick possédait un autre domaine, (C. F. Smith, *Mary Rich*, etc., p. 111).

Je traversai avec difficulté les petits villages de l'Essex. Les insurgés avec leurs listes de suspects et leurs grossiers interrogatoires nous retardèrent maintes fois. Mon but et mon prétexte étaient d'aller à Bury ; mais je comptais m'arrêter en quelque endroit, près de Long Milford, pour apprendre où se trouvait Lady Rivers.

En arrivant à Sudbury, dans le Suffolk, tout d'abord je ne vis pas une âme. Mais dès que j'eus dépassé les chaînes, les habitants coururent aux armes, et je n'avais pas atteint la place du marché que les rues fourmillèrent de monde.

On saisit mes chevaux par la bride ; je descendis aussitôt du carrosse et demandai à parler au maire ou à l'un des magistrats, pour savoir la cause de ce tumulte. « Car », ajoutai-je, « nous n'avions offensé personne ». L'orateur de la foule clama : « Ce carrosse appartient à Lady Rivers et ils vont la retrouver ». (Il est vrai de dire que le gentilhomme qui m'accompagnait était connu de certaines gens de la ville.) Quelques-uns d'entre eux, qui se croyaient plus sages et plus malins, dirent que j'étais Lord Rivers. Là-dessus une cohue m'entoure et d'aucuns eurent même l'amabilité de porter la main sur moi. Mais je restai calme et suppliai la multitude qui m'encerclait de m'écouter — ce qu'elle n'avait pas eu la patience de faire, tant étaient grandes la confusion et les clameurs.

Je dis que j'étais l'intendant du comte de Warwick, lequel aimait son pays et servait le Parlement ; que j'allais à Bury pour ses affaires ; que j'avais dans ma poche des lettres ; si on les voulait montrer à l'un des magistrats, on verrait bien que j'étais un ami et un honnête homme. A ces mots l'orateur s'écria : « Des lettres ! Des lettres ! » Le sommet des arbres et toutes les fenêtres étaient noirs de curieux qui répétèrent ces derniers mots.

Enfin le maire, suivi de ses officiers, se fraya un chemin jusqu'à moi. Je lui montrai mes lettres. (Je les avais reçues de My Lord quelques jours auparavant et, redoutant des difficultés, je les avais prises sur moi, persuadé qu'elles faciliteraient mon passage.) Le maire, plein de sagesse, dit qu'il ne connaissait pas l'écriture de mon maître. « Ça pouvait être vrai et ça pouvait être faux ». Et le voilà parti, ne sachant que faire de moi ; je ne savais moi-même que dire. Je m'aperçus que la populace avait grande envie des chevaux du

carrosse (la ville devant fournir des chevaux pour le service du Parlement) ; et par suite, elle était disposée à ne rien croire. Enfin Mr. Man, le greffier (dont le père avait été serviteur de My Lord) vint s'assurer de la vérité, m'ayant vu une fois, disait-il, à Leeze. Il annonça au maire et à la foule que j'étais bien l'intendant du comte de Warwick et son affirmation obtint créance auprès d'eux. Ainsi se dissipa ce gros nuage.

Mais il était impossible d'aller plus loin. Car j'appris de tous côtés qu'il régnait à Milford le plus grand désordre : quiconque avait l'apparence d'un gentilhomme devenait la proie de ces bandes voraces. En conséquence, Mr. Man et moi (laissant le carrosse à Sudburie), nous montâmes à cheval et nous nous rendîmes par un chemin de traverse chez Sir Robert Cranes, en nous rapprochant de Milford, pour avoir des nouvelles de la comtesse.

Sir Robert nous apprit qu'elle avait échappé jusqu'à Bury et que de là elle avait gagné Londres. Il était obligé de garder chez lui une troupe de réguliers (bien qu'il fût du parti parlementaire) pour se protéger contre la fureur de la populace. On le menaçait parce qu'il avait aidé à l'évasion de Lady Rivers. Tant il est vrai que la bête est monstrueuse lorsqu'elle tient la bride entre ses dents.

Ma mission était terminée. Le gentilhomme de My Lady poursuivit jusqu'à Londres, et moi je repris mon carrosse et retournai au château.

Au souvenir du danger qu'il avait couru, Wilson ajoute : « J'étais entouré, provoqué, malmené, sur le point d'être sacrifié à la rage d'une multitude aveuglée, et pourtant leur démente n'alla pas jusqu'au crime. Mes craintes ne furent pas assez grandes pour trahir mon innocence. C'est un bien grand effet de la bonté divine ». Nous verrons plus simplement dans l'attitude de Wilson devant la foule menaçante une nouvelle preuve de ce courage que nous lui connaissons. L'âge a seulement tempéré cette qualité d'une prudence qui la rend d'autant plus forte.

Toutefois les années n'avaient pas épuisé cette exubérance de vie animale qui, si souvent, agita sa jeunesse. Jusque dans ses derniers jours Wilson resta un casse-cou. Vers la fin l'*Autobiographie* enregistre

accident sur accident, tous causés par sa fougue ou son imprudence. Le 18 juillet 1644, en franchissant un large fossé, il fit une chute de 1644 cheval et faillit se tuer. En novembre de l'année 1647, il tomba si malheureusement sur une palissade qu'on le releva évanoui et l'épine 1647 dorsale sérieusement lésée. En 1649, il chassait le cerf dans le parc. Il allait bride abattue. La bête fit un écart et le jeta contre une grosse 1649 branche de chêne : par bonheur, la branche était pourrie. Encore ne connaissons-nous pas tous les accidents dont ce violent fut la victime. Il a dit : « Il serait fastidieux d'énumérer tous les fossés et toutes les tranchées d'où il a fallu tirer mes chevaux avec des cordes ; et toutes les chutes dangereuses que j'ai failli faire dans la violence de la chasse ». Jamais homme ne fut plus souvent frôlé par la mort.

Elle se lassa pourtant de jouer et posa enfin sur lui sa griffe. Le 1651 1^{er} jour d'août 1651, Wilson sentit la nécessité de faire son testament. Le document est curieux¹. Il débute par quelques considérations philosophiques : « L'homme est comme la fleur des champs, comme une vapeur, comme la poussière, comme l'ombre qui passe ». C'est le privilège suprême des poètes que de pouvoir approcher ainsi de l'outre-tombe en répandant une dernière brassée d'images. Puis apparaît le Puritain dans un rêve de félicité céleste « que la langue ni la plume ne sauraient exprimer ». Pour la guenille qui a si « longtemps entravé son âme, l'enchaînant à la vanité et l'empêchant de monter lumineuse avec les ailes de l'amour vers l'Amour divin qui la créa », Wilson n'éprouve que mépris. Il désire qu'on enterre son corps sans ostentation. Car saint Paul a dit dans l'Épître aux Corinthiens : « Le corps est semé dans la corruption et il ressuscitera incorruptible » ; et dans l'Épître aux Philippiens : « Jésus-Christ changera notre corps misérable en le rendant conforme à son corps glorieux ». En homme précis, Wilson a noté en marge le chapitre et le verset.

S'arrachant enfin à cette extase ineffable, Wilson met ordre à ses affaires temporelles. Le nombre et l'importance de ses legs prouvent

1. V. Appendice I, iij.

qu'il n'avait pas trop mal dirigé la barque de sa fortune. Il avait des terres au soleil, avec maisons, de l'argent en portefeuille et pas de dettes. Il trafiquait sans doute et selon la coutume des nobles de l'époque ; car il possédait une part d'un seizième dans un navire, part qui valait bien trente livres. Sa bibliothèque semble avoir été riche. Elle comprenait, entre autres livres, Camden's *Britannia* et plusieurs chroniques en anglais. Il possédait aussi — luxe rare — des instruments de physique.

Bathurst a dit que « ses manières étaient courtoises et obligeantes, et telles qu'il sied à un gentilhomme de bonne éducation ». Le testament en est la preuve. Wilson y fait ses adieux en homme du monde, qui a une politesse pour chacun. Le document fera la joie des généalogistes. Wilson n'a oublié personne, ni les sœurs Judith et Marie, ni la fille de l'autre, la morte, Catherine. Les cousins Robert Nixon et Richard et John, sa bonne amie Mrs. Sidney Humphries¹, sa petite fille Elisabeth Spitty² : tous ont leur souvenir. Il a des intentions pleines de délicatesse. A son beau-fils Webb² il donne seulement dix livres et ses codes³, à sa belle-fille² dix autres livres pour acheter une bague. Mais comme l'insignifiance de ce legs pourrait être mal interprétée, il ajoute : « La raison pourquoi je ne donne pas davantage à mon fils et à ma fille Webb, c'est que la fortune de ma femme sera en grande partie à eux et leurs enfants ». De sa femme il prend congé avec une révérence reconnaissante qui a fort grand air. Il lui fait le compliment qui peut-être touche le plus une noble femme, celui d'avoir su rendre son mari heureux. Il lui lègue, ainsi qu'il est correct, le reste de sa fortune, les meubles et l'argenterie. Enfin, en homme conscient de son importance dans la paroisse, il laisse aux pauvres le revenu de sa « petite propriété à Felsted, appelée Drinkalls », pour être distribué

1. Sidney Humphreys, de Caernarvon, épousa plus tard Thomas Boteler, un cousin des Rich.

2. V. p. xlvii n. 2.

3. « He was well seen in ...and something in the common law of the nation. » (A. Wood, *Athen. Oxon.*).

en pain, chaque dimanche matin. On ne saurait quitter la vie plus calmement, plus pieusement, plus respectablement.

Les tout derniers jours de Wilson furent assombris par la perte de 1652 personnes aimées. La petite Elisabeth Spitty ne porta jamais le « plus beau diamant » que lui laissait son grand-père adoptif. Morte aussi, la femme bien-aimée. Le décès de l'exécutrice de ses dernières volontés obligea Wilson à ajouter un codicille à son testament. Il en profita pour témoigner sa reconnaissance à la noble famille qui l'avait comblé de faveurs. Il prie humblement la comtesse de Warwick¹ d'accepter cinquante livres en or et de vouloir bien acheter une pièce d'orfèvrerie pour sa maison.

Ce codicille est daté du 28 septembre 1652. Il fut enregistré le 16 octobre suivant.

Wilson fut enterré dans le chancel de l'église de Felsted. Une pierre tombale rappelait autrefois ses vertus. Au commencement du XIX^e siècle, elle avait déjà disparu sous les bancs placés dans le chœur « pour la commodité des paroissiens »². L'homme est comme la fleur des champs, comme une vapeur, comme l'ombre qui passe.

Et maintenant que cette existence si agitée et si bien remplie est close, veut-on savoir le jugement que Wilson a lui-même porté sur elle? Voici la réflexion que lui suggéra l'examen de sa vie : « Pendant ces quarante-huit années de mon voyage dans le monde, je n'ai jamais été arrêté, et je n'ai arrêté personne. Je n'ai pas intenté de procès et personne ne m'a actionné (Mr. King excepté). Je n'ai jamais comparu

1. Warwick s'était marié trois fois, sa première femme était Frances, fille de Sir William Hatton. Elle mourut en décembre 1623. La seconde était Susan Rowe, veuve de William Halliday, riche alderman de la Cité. N'étant pas « de qualité », on la méprisait un tantinet dans la famille, Wilson a gardé sur elle un silence absolu. Elle mourut en 1645, et en mars 1646, Warwick épousa Eleanor Wortley, fille de Sir Richard Wortley, du Yorkshire. Elle en était elle-même à son troisième mariage. On l'avait surnommée la « femme des vieillards » (old men's wife). Elle joua un rôle actif dans la politique, pendant le Protectorat. (C. F. Smith, *Mary Rich*, etc., p. 109-10). C'est de cette dernière comtesse de Warwick qu'il s'agit dans le testament de Wilson.

2. P. Bliss, édit. de *l'Inconst. Lady*. Advertisement.

devant un magistrat ; je n'ai jamais prêté d'autre serment que celui d'allégeance. Je n'ai jamais témoigné, je n'ai même jamais été cité comme témoin. De sorte que, vivant dans le monde, je n'ai jamais été ballotté par ses tempêtes ».

Ainsi, avoir exposé sa vie dans dix duels et autant de batailles ; avoir coudoyé la mort dans d'innombrables accidents ; avoir essuyé quatre tempêtes et, ce qui est pire, avoir vécu dans une atmosphère d'intrigues et de jalousies : tout cela était sans importance pour l'honnête Wilson. Le comble de l'infortune tenait pour lui dans une assignation ! Le spectre de la Mort était plaisant à côté de la figure terrible de la Loi ! Ce n'est pas le trait le moins déconcertant de cette âme déconcertante.



DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE WILSON

On vient de voir que l'œuvre littéraire de Wilson fut considérable. Il a été un touche-à-tout intellectuel. Poète, dramaturge, historien, il a effleuré tous les genres, le vers et la prose. Cette œuvre ne nous est parvenue que fort tronquée. Les poésies, je l'ai déjà dit, sont perdues, sauf deux ou trois pièces. Jusqu'à la présente édition, on ne connaissait du théâtre de Wilson qu'une seule comédie : *The Inconstant Lady*. *The Swisser* revoit enfin le jour. Mais que sont devenus *The Corporall*, et les pièces et les masques écrits pour la comtesse de Leicester ? Peut-être cette publication, en attirant l'attention sur cet auteur oublié, contribuera-t-elle à la découverte de quelque autre manuscrit de Wilson.

En attendant, toute étude sera forcément provisoire. Mais le moment est peut-être venu d'analyser ces quelques ruines. D'aucuns trouveront sans doute qu'à en juger par elles le monument ne fut jamais bien somptueux. Mais je n'écris pas pour ceux qui pourraient faire cette objection. S'il est des gens persuadés qu'un écrivain, si minime soit-il, peut donner lieu à des constatations intéressantes sur son siècle ; que l'on ne peut arriver à une compréhension complète et vraie d'une époque qu'en tenant compte des petits auteurs comme des grands — quelquefois davantage des premiers que des derniers ; — ces gens retireront peut-être quelque fruit des pages suivantes.

I

LES COMÉDIES

Un hasard ¹ ayant sauvé les noms des personnages du *Corporall*, il est possible, au travers de cette nomenclature, d'entrevoir vaguement le dessin de l'intrigue. Comme dans *The Swisser*, quelques scènes guerrières formaient un fond tumultueux : « Théodore, commandant des forces » était flanqué d' « un capitaine, Enrick », et d'un « caporal, Isgalon », — le héros de la pièce. Un jeune homme,

1. J'extrais de l'édition Bliss la note suivante (Appendix, n° 1) : « The following Title is written on the last page of « The Inconstant Ladie », in the same hand as the whole of that play. Some former possessor has attempted to conceal it, by pasting a piece of white paper entirely over the writing, probably with a view to give the MS. more completely the appearance of a perfect work. It is, however, easily discernable when held to the light.

THE CORPORALL

Acted at the Blackfriars

The Scæne Lorraine

Persons presented

THEODORE, a Comander in the wares.

ENRICK, a Captaine.

ISGALON, a Corporall.

RODERICK, }
CLODIAN, } two Gentlemen, relating to Theodore.

ERFORD, Friend to Theodore.

HALLADIN, a young Man, in loue with Callida.

POPIET, gent. vsher to Callida.

CALLIDA, an old painted Ladie.

FELICIA, Neece to Callida, a great heire.

CLADIA, Daughter to Callida, a louer of Halladin.

THAMIRA, Wife to Erford.

Nurse.

Seruants.

Halladin, s'était épris de Callida « une vieille femme fardée », cependant que Cladia, fille de cette même Callida, se mourait d'amour pour Halladin. Si l'auteur a mis une intention symbolique dans le nom de Callida, on peut supposer que les minauderies et les artifices de la vieille coquette avaient provoqué l'infatuation du naïf jeune homme. Une nièce de Callida, « riche héritière », et qui répondait au nom confortable de Felicia, jouait vraisemblablement un rôle dans ce chassé-croisé amoureux. Il est impossible d'imaginer la part que prenaient à l'action Roderick et Clodian, « deux gentilshommes de la suite de Theodore » ; Erford, « ami de Theodore », et Thamira, « femme d'Erford ». Une nourrice était peut-être la confidente de la dédaignée Cladia, en souvenir de *Romeo and Juliet*. La scène se passait en Lorraine.



Avec *The Swisser*, représenté à Blackfriars en 1631, l'auteur nous transporte en Lombardie. La plupart des personnages portent des noms historiques : Cleph, Authari, Arioaldus, Aripertus et Ansprandus figurent sur la liste des rois lombards dressée par Paulus Warnefridus¹. Est-il besoin de dire que ces monarques, dont les règnes furent répartis sur une période de cent trente-sept ans, n'ont pas conservé dans la pièce de Wilson leur véritable caractère historique ? En

1. *Pauli Warnefridi Diaconi De Gestis Langobardorum Libri VI*. C'est là, et là seulement, que Wilson pouvait trouver les renseignements les plus complets sur l'histoire des Lombards. Mais il a pu avoir aussi sous les yeux *The Historye of Italye*, par William Thomas. Dans le chapitre qui a pour titre : *An Abbridgement of the state of Italye, from the beginninge untill the Romaine Empire was utterly devided*, les noms des rois lombards apparaissent avec la même orthographe que dans Wilson : Arioldus, Antharis, Asprandus (au lieu de Arioaldus, Authari et Ansprandus, dans Paulus Warnefridus.) Peut-être s'est-il servi aussi d'un ouvrage contemporain et très répandu à l'époque : *Microcosmos. A Little Description of the Great World*, par Peter Heylyn. La première édition est de 1621 et une quatrième édition avait paru à Oxford deux ans avant la production du *Swisser*. Mais ces deux derniers ouvrages sont très concis et ne pouvaient en aucune manière tenir lieu du premier que Wilson a certainement consulté.

les rapprochant, l'auteur les a dépouillés de leur couronne et en a fait de simples courtisans d'un sixième roi des Lombards. Il espérait sans doute donner, grâce à des noms authentiques, une impression de couleur locale. C'est un moyen peu banal de créer une atmosphère historique en faussant l'histoire.

Toute différente est la manière dont Wilson a traité le protagoniste de la pièce. Celui que la liste des « *Dramatis Personæ* » appelle vaguement le « Roi des Lombards » a perdu son nom ; mais par contre, sous cet anonymat, transparaît clairement le personnage historique sur lequel il a été modelé. Un incident de la pièce permet l'identification. Le roi, dans *The Swisser*, épouse une captive qui se trouve être la fille d'Aribert, l'un des cinq rois détrônés par Wilson. Or, Grimoaldus ou Grimwald, selon Paulus Warnefridus, eut d'une captive « de noble naissance »¹ un fils et deux filles ; et dans la suite, il épousa la fille de son prédécesseur Aripert². Le roi du *Swisser* et Grimwald sont évidemment le même personnage. Wilson a seulement, par un procédé de compression familier aux auteurs dramatiques, confondu en une même figure les deux femmes de Grimwald.

Il n'est pas étonnant que Wilson ait été frappé par le caractère de Grimwald comme D'Avenant l'avait été quelques années auparavant par celui d'un autre roi lombard de moindre envergure, Albovine³. Grimwald est peut-être le seul des chefs lombards dont l'image n'ait

1. *Liber Quartus. Cap. XLVII.* « Grimoaldus de captiva puella, sed tamen nobili, cujus nomen Itta fuit, Romualdum filium et duas filias genuit. »

2. *Liber Quintus. Cap. I.*

3. *The Tragedy of Albovine, King of the Lombards*, by Wm. D'Avenant, fut imprimée en 1629. Il y a quelques ressemblances assez frappantes entre le *Swisser* et la pièce de D'Avenant. Cette dernière s'ouvre comme celle de Wilson par une scène de guerre. Grimold « a rough old Captain » rappelle par son franc parler le caractère d'Aribert. Dans *Albovine*, il est fait mention des Suisses qui composent la garde de la reine. « Where were the broad-chin'd Zwitzers of your guard ? » (Act IV, p. 64, ed. Maidment-Logan.) C'est peut-être là que Wilson a pris l'idée de déguiser Aribert en Suisse, d'où le titre. Enfin Albovine, comme le roi des Lombards du *Swisser*, offre à un de ses sujets de se battre en duel avec lui. (Act. V., p. 97-8.). Mais là s'arrêtent les points de ressemblance, la pièce de D'Avenant étant une « tragédie à horreurs ».

pas été trop effritée par le temps. Quelques aventures de jeunesse, et dans lesquelles il est assez difficile aujourd'hui de démêler la vérité d'avec la légende, semblent avoir enthousiasmé ses contemporains. Ils firent de lui une sorte de héros. Paulus Warnefridus s'est départi en sa faveur de la sécheresse qui lui est habituelle. Il lui a consacré plusieurs chapitres dans le *De Gestis Langobardorum*. Le fils de Gisulph y apparaît tour à tour en héros de « saga »¹, en barbare perfide et en prince généreux et clément.

Le chroniqueur a conté avec forces détails certaine anecdote qu'il n'est pas inutile de résumer ici. Il nous dit² comment Bertaride, fils d'Aripert, chassé de son pays par l'usurpateur Grimwald, s'était réfugié chez le roi des Avars. Mais ce dernier, redoutant la colère et la puissance du nouveau roi des Lombards, s'empessa de renvoyer son hôte. Le malheureux Bertaride résolut alors de s'en remettre à la clémence de son ennemi, dont il avait entendu vanter la vertu. Et en effet, Grimwald accueillit le fugitif avec bonté, le baisa sur la bouche et jura solennellement « par celui qui l'avait fait naître » de ne point faire de mal à Bertaride. Il lui fit don d'une demeure spacieuse et promit de subvenir à ses besoins jusqu'à la fin de ses jours. Mais des flatteurs vinrent trouver Grimwald et essayèrent de discréditer le nouveau favori. Ils insinuèrent que la ville entière acclamait le retour du fils de l'ancien roi ; et que si Grimwald voulait conserver son trône, il devait faire périr Bertaride. Le roi était faible et crédule ; il oublia son grand serment et consentit au crime. Il résolut d'enivrer son soi-disant rival et de le faire assassiner pendant le lourd sommeil qui suivrait l'orgie. Mais un ancien serviteur d'Aripert révéla le complot à Bertaride. Ce dernier, pendant le festin, devant les conjurés qui l'épiaient, fit semblant de boire avec avidité ; en réalité, il ne toucha qu'à une coupe d'argent qui contenait de l'eau. Trompés par cette

1. L'expression est de Th. Hodgkin. *Italy and her Invaders*, VI, 240.

2. Liber V. Cap. II-IV. Cette histoire est aussi rapportée par Lodge dans *The life and Death of William Longbeard* (1593). Elle forme une des « jolies histoires » annoncées dans le titre.

comédie, ses ennemis s'en vont conter au roi que Bertaride se gorgeait de boisson. Grimwald se réjouit et dit : « Qu'il boive, cet ivrogne ; demain il vomira ce vin mélangé avec son sang ! » Quand Bertaride se fut retiré dans sa chambre, il tint conseil avec Hunulfe, un de ses familiers. Hunulfe eut vite trouvé un plan pour dépister les soldats qui déjà cernaient la maison. Il jette sur le dos de Bertaride un matelas et une peau d'ours, puis il le pousse devant lui, l'injuriant et le frappant à tour de bras. Les soldats demandèrent la cause de ce tumulte. « Est-ce que, répondit Hunulfe, ce maudit esclave n'est pas allé faire mon lit dans la chambre de ce souldard de Bertaride, lequel est si plein de vin qu'il est ivre-mort ! Je vais coucher chez moi ! » Les satellites du roi prirent Bertaride pour un rustre qu'Hunulfe corrigait avec raison et, tout en riant de l'aventure, laissèrent passer les deux hommes. Bertaride sauta par-dessus le mur de la ville, s'empara d'un cheval qui paissait dans un champ voisin et gagna le royaume des Francs.

Quand les assassins virent que leur plan était déjoué, ils voulurent se venger du fidèle Hunulfe. Ils demandèrent sa tête au roi. Mais Grimwald retrouva sa noblesse de caractère. Il jura, toujours « par celui qui l'avait fait naître », qu'un pareil acte de dévouement méritait les plus grandes faveurs. Il chercha à s'attacher Hunulfe. Il lui fit de grands présents. Mais Hunulfe songeait toujours à son cher Bertaride, et il avoua un jour au roi qu'il « aimait mieux mourir avec Bertaride que de vivre dans les plus grandes délices loin de lui ». Grimwald admira beaucoup cette constance et fournit à Hunulfe les moyens de rejoindre son ami.

Il y a dans ce récit, que j'ai fort abrégé, une petite tragédie en puissance. Le caractère du roi se dégage avec assez de netteté et même de complexité. C'est un prince bon et pieux, mais faible ; il possède aussi un fonds de mauvais instincts qui troublent l'eau claire de sa conscience et que les flatteurs ne se font pas faute d'agiter. Mais surtout le texte latin est suffisamment coloré pour échauffer l'imagination d'un dramaturge. Il contient des incidents pittoresques et même le

tracé de quelques scènes à effet. On imagine très bien Wilson s'enthousiasmant à la lecture du chroniqueur et concevant l'idée d'un nouveau *Damon et Pithias*¹. Le titre était facile à trouver : Bertaride ou la clémence de Grimwald².

Wilson n'a pourtant retenu aucun des faits de l'histoire de Bertaride. Mais en revanche il a copié fidèlement le portrait moral de Grimwald. Le roi, dit un personnage du *Swisser*, « est une noble nature ». « Oui », réplique un autre, « mais il est jeune et dissipé ». Des favoris flattent ses passions, l'« empoisonnent de leurs lèvres pernicieuses, ne cessent de lécher, jusqu'à ce que, tels des rats de l'Inde, ils aient dévoré les entrailles de son honneur ». Cette façon de traiter les sources historiques ne manque pas d'originalité. Elle va à l'encontre du procédé habituel aux auteurs dramatiques, qui empruntent les incidents et se fient à leur invention pour créer les caractères. Il est improbable que Wilson n'ait pas senti ce qu'il y avait de possibilités scéniques dans les chapitres analysés plus haut. Cette anomalie doit avoir une raison. En effet, il y a là plus qu'un fait curieux. Rapproché des idées politiques, qui nous le savons préoccupaient Wilson au moment même où il écrivait la pièce, ce petit détail devient très significatif. Il déchire le voile de mystère qui presque toujours enveloppe la genèse d'une œuvre dramatique, et du même coup il nous permet de dégager l'idée essentielle du *Swisser*.

On sait que Wilson s'était ouvertement déclaré l'adversaire de l'absolutisme royal, mais que ces accents de révolte étaient mitigés par un loyalisme encore intact. Wilson était de bonne foi quand il croyait ses convictions inspirées par un sentiment de justice et de raison. Au fond, à ces questions de principe il se mêlait des ressentiments quasi personnels. Essex, depuis le jour où le beau Robert Carr l'avait emporté sur lui dans son propre foyer et à la cour, avait étendu à tous les favoris une haine fort excusable. De là venait son attitude hautaine,

1. La fin de l'histoire de Bertaride rappelle quelque peu le dénouement de la tragédie d'Edwards.

2. A ce moment-là, les sous-titres étaient à la mode.

et plus tard agressive, vis à vis d'un régime qui avait rendu possible le triomphe des coupables et l'humiliation de la victime. Wilson avait ajusté ses opinions politiques sur celles de son ancien maître, au point d'endosser ces griefs particuliers contre les flatteurs et les mauvais conseillers. Emu par la reconnaissance, et avec cette ardeur qu'il apportait en toutes choses, il avait fait siennes les injures reçues par le comte d'Essex. Nous verrons, en étudiant *The History of Great Britain*, que cet état d'esprit a sérieusement compromis l'impartialité de l'historien.

Pour cette raison même que les préoccupations politiques de Wilson étaient à base de sentiments personnels, elles n'en étaient que plus obsédantes. Et l'on comprend dès lors ce qui se passa dans l'esprit de notre auteur à la lecture de l'histoire de Bertaride, pourquoi il fut hypnotisé par la seule figure de Grimwald. Ce roi barbare du VII^e siècle, par ses défauts, ressemblait étrangement au faible et perfide Charles. Il avait aussi cette vertu native que les Anglais optimistes de l'époque s'obstinaient à rechercher sous les fautes du despote. Sa conduite était une preuve qu'un souverain peut descendre jusqu'au crime quand il est un jouet entre les mains des flatteurs. L'occasion était belle de tourner, sous le couvert d'une apparente fidélité à l'histoire du passé, l'ordonnance qui défendait aux dramatises de « représenter sur la scène tout roi chrétien des temps modernes »¹. C'était un moyen de déjouer la vigilance de Sir H. Herbert, d'autant plus active depuis que le ciel politique de l'Angleterre se brouillait de jour en jour². Le rapprochement entre un souverain qui avait vécu à une

1. On suppose que cette ordonnance fut rendue par Jacques. En 1624, Middleton, qui dans sa comédie de *A Game at Chess* avait osé mettre sur la scène Jacques, le roi d'Espagne, Gondomar et autres personnages politiques, vit les représentations de sa pièce interdites par ordre du Privy Council. C'est une des raisons pourquoi les dramatises de l'époque étaient d'un loyalisme exemplaire.

2. L'année même où fut joué *The Swisser*, Sir H. Herbert, le « Master of the Revels », ne voulut pas autoriser la représentation de *Believe as You List*, de Massinger, parce que cette pièce traitait de « questions dangereuses », telles que la « déposition de Sébastien, roi de Portugal ». (Ward. *Eng. Dram. Lit.* III, 234, n. 2).

époque de barbarie et le monarque très chrétien de l'Angleterre moderne était en soi-même une critique. Mais pour que la ressemblance s'imposât aux spectateurs, il fallait enlever au roi lombard tout ce qui pouvait lui donner une individualité trop précise. Il était nécessaire de perdre cette figure dans une brume de vague et de généralité. Pour ce faire, Wilson a supprimé le nom du personnage. En ne conservant que son titre de roi, Grimwald est devenu une sorte de personnification du despote à demi-excusable et en qui tout espoir de vertu n'est pas perdu.

L'intention de l'auteur apparaît donc très nette. Quoique le titre attribue le rôle principal à Aribert, le Suisse, le roi des Lombards est bien la figure dominante de la pièce. Son caractère, ses théories et ses actes fournissent à l'intrigue principale et sa substance et sa morale. Il est, pour employer une pittoresque expression anglaise, « la patère » à laquelle Wilson a accroché sa thèse sur le pouvoir absolu. Cette thèse concentre en elle-même l'intérêt de la comédie. Les histoires d'amour n'en sont que le revêtement enjolivé, nécessaire pour allécher le spectateur et pour déguiser l'audace de la pensée.

Le roi des Lombards a écouté « les basses et serviles flatteries » « de parasites et de coquins ». Sur leurs conseils intéressés, il a banni « la fleur de sa noblesse », entre autres Arioldus, son meilleur général, et Aribert, un fidèle serviteur. Il a ainsi « détruit la force et la sécurité » de son royaume. Le résultat ne se fait pas attendre. Les armées lombardes, commandées par Timentes, un favori « qui ne sait se battre qu'en paroles », ont été honteusement défaites par l'ennemi séculaire. Le roi est enfin tiré de son aveuglement par les éloquentes reproches de Clephis, un courtisan honnête et courageux. Il est en outre obligé de céder à la volonté des soldats qui s'insurgent et réclament leur ancien général : il rappelle Arioldus et la victoire reparaît. Ce bon mouvement ne dure pas. Car le roi est imbu de théories qui engourdissent sa vertu et encouragent ses mauvais instincts : « Tout homme est le maître dans sa famille, et là il commande et il

est obéi. Les princes sont-ils liés par des règles plus étroites?...¹ Ce qui fait les rois, c'est le pouvoir ; veut-on enchaîner cela?... Ils ne sont comptables de leurs actes qu'envers le ciel² ». En vertu de ces principes, il viole Eurinia, une captive qui lui résistait. Cet acte de passion bestiale fait éclater le conflit voulu par Wilson entre le despote et l'un de ses sujets. Arioldus avait pris Eurinia sous sa protection ; il avait juré de la défendre ; pour tenir sa parole de gentilhomme et de soldat, il doit la venger. Mais le coupable est le roi. Un sujet a-t-il le droit d'attenter à la vie de son souverain ? Tel était le problème angoissant que certains des compatriotes de Wilson commençaient déjà à se poser.

L'auteur ne prêche pas la révolte. Car il professe avec les partisans de l'absolutisme, l'inviolabilité et le caractère divin de la personne royale : « Tuer un roi ! Un roi ! Cela ferait pâlir le cœur le plus intrépide... Le sang des rois est sacré ; il est précieux comme les larmes des saints expirants ; nous devons le préserver et remettre notre vengeance aux dieux ». Ces paroles sont prononcées par le père d'Eurinia et n'en prennent que plus d'importance dans sa bouche.

Mais Wilson ne va pas jusqu'à annihiler le sujet devant le souverain. Il reconnaît que le premier peut être délié du devoir d'obéissance lorsque le prince démerite. « J'ai été honnête aussi longtemps que vous avez été vertueux ; c'est vous qui avez fait ce changement. Quand les rois quittent leur bonté, tout esclave devient leur maître », dit Andrucho. Et ailleurs :

1. C'est la théorie de Jean Bodin. Son livre de la *République* eut beaucoup de succès en Angleterre, à la fin du XVI^e siècle et naturellement, du temps des Stuarts, plus que jamais. Hobbes s'en est visiblement inspiré.

2. James en 1609, dans son discours au Parlement disait : « He knew, said he, the Power of Kings, resembling it to the Power Divine : For as God can create and destroy, make and unmake at his pleasure, so Kings can give life and death, judge all, and be judged of none.... Yet as it is Blasphemy to dispute what God may do, so it is Sedition in Subjects to dispute what a King may do in the height of his power » (Cité par Wilson. *Hist. of Great Britain*, p. 48).

Andru. Je dois te tuer, Roi.

Le Roi. Tu n'oseras pas, esclave.

Andru. Je n'oserais pas si tu étais noble. Mais puisque tu as perdu ta noblesse, j'ai perdu ma loyauté. Prépare-toi à mourir !

Le dénouement prouve que les rois sont responsables envers les hommes du mal qu'ils font ; ils sont tenus de réparer leurs fautes : le roi des Lombards épouse celle qu'il a déshonorée. Enfin, Wilson semble avoir voulu dégager lui-même l'intention de sa pièce. Il a mis dans la bouche d'un personnage des paroles qui ont l'accent d'un avertissement à Charles : « Mais je veux vous dire ceci : les princes peuvent faire le mal, mais ils ne sont pas à l'abri du danger. Voici un homme qui a tenté de vous assassiner et il aura le châtiment qu'il mérite. Mais croyez-vous qu'il n'en existe pas d'autres de son espèce ? Les grands vivent dans la crainte, lorsqu'ils offensent... Aribert a voulu démontrer par cette tentative combien sont accessibles à la vengeance les puissants qui ont commis une injustice ». Ces conseils prennent une signification singulièrement dramatique quand on songe que dix-sept ans plus tard une moitié de l'Angleterre affolée ne les entendra plus.

Autour de cette intrigue principale, lourde d'actualité, Wilson a enroulé une histoire d'amour romanesque. Il serait possible, grâce à des raisonnements subtils, de trouver un lien entre les deux actions. Il semble bien que l'auteur n'ait pas pris la peine de les souder fortement : elles courent parallèles et indépendantes. On ne trouve pas dans le *Swisser* cet art supérieur qui sait assouplir aux exigences de l'unité de conception la prodigieuse multiplicité d'intrigues de *King Lear*¹. Il faut dire que Wilson avait pour excuse l'exemple de la plupart de ses contemporains. Heywood, Beaumont et Fletcher — pour ne citer que les plus grands — se sont trop souvent contentés de poser action sur action, comme on appliquait une passementerie sur un pourpoint.

L'histoire d'Alcidonus et de Selina offre néanmoins un intérêt consi-

1. V. à ce sujet l'étude extrêmement profonde de Moulton dans *Shakespeare as a Dramatic Artist* (Ch. X.)

dérable, car elle est copiée sur l'histoire de *Romeo and Juliet*. L'imitation de Shakespeare n'est pas douteuse ; les ressemblances sont trop nombreuses pour n'être qu'accidentelles. Le sujet est le même : l'amour entre deux jeunes gens que divisent des haines de famille. Cette situation est développée avec la plupart des incidents de la tragédie shakespearienne : entrevues nocturnes, mariage secret, scène du balcon, y compris les interruptions dramatiques — non pas d'une nourrice, — mais du père de Selina ; la potion somnifère qui donne l'apparence trompeuse de la mort. Wilson a même conservé au père de la nouvelle Juliet cette équitable partialité pour l'amant de sa fille que le vieux Capulet éprouvait pour Romeo.

L'influence de Shakespeare sur tous ses successeurs n'a pas besoin d'être prouvée. Sa figure gigantesque a dominé tout le théâtre des Stuarts. Il n'est pas un auteur dramatique de l'époque qui ne se soit paré de quelqu'une de ses paillettes d'or. Et pour nous limiter à la pièce de *Romeo and Juliet*, nombreux sont les échos que l'on peut percevoir de sa musique enivrante dans bien des duos d'amour. *The Poetaster*¹, *The Maid in the Mill*², *The Humorous Lieutenant*³, *Wily Beguiled*⁴, et surtout *The Heir*⁵ sont peut-être les pièces où l'ombre des amants de Vérone se projette avec le plus de netteté. Mais dans aucune d'elles l'imitation n'est aussi complète ni aussi docile que dans *The Swisser*. Je n'en fais, bien entendu, aucun mérite à Wilson ;

1. Par Ben Jonson. A la scène vi de l'acte IV, il y a une « scène du balcon » entre Ovide et Julia.

2. Par Fletcher et Rowley.

3. Par Fletcher.

4. Par un auteur inconnu. Le rapprochement peut, tout d'abord, paraître étrange. Mais l'imitation de Shakespeare est évidente dans le personnage de la nourrice (V. en particulier, pp. 231-2, 284-7 et 296, Dodsley-Hazlitt, vol. IX). La colère de Gripe, lorsque Lelia refuse le mari qu'il a choisi pour elle, rappelle aussi celle du vieux Capulet à la scène V, dans l'acte III de *Romeo and Juliet*.

5. Par May. Ici encore nous avons deux pères ennemis, dont les enfants s'aiment. Le nouveau Roméo a nom Philocles et il est fils de Lord Euphues, le héros fameux de Lyly.

je note seulement cette marque de l'influence de Shakespeare sur notre auteur et son époque ¹.

Toutefois Wilson a apporté des modifications importantes au thème shakespearien. Il a, devançant James Howard ², de sensible mémoire, changé le dénouement : Alcidonus et Selina reviennent à la vie et obtiennent enfin la récompense de leur constance.

Mais peut-être la différence la plus intéressante est-elle dans la peinture de l'amour. On sent bien que toute une génération sépare Alcidonus de Romeo. Dans une société nouvelle, le cœur ne fonctionne plus de même. A l'époque de Charles nous ne retrouvons pas cette fièvre qui dévorait les Anglais de la Renaissance. « Donnez-moi un banquet pour les sens, pareil à celui d'Ovide : une belle forme pour retenir mes yeux ; une voix pour caresser mon oreille ; des aromates purs pour mon odorat ; une main délicate, lisse et douce à toucher ; et des baisers d'ambroisie pour fondre sur mon palais », s'écrie en 1629 ³ un représentant attardé des amoureux qui avaient senti ardre leur sang à la lecture de *Venus and Adonis*. Mais cette violente passion détonne dans le milieu métaphysique où régne et disserte le mélancolique Lovel. Lovel est l'amant à la dernière mode. Voici sa définition de l'amour : « C'est une flamme et une ardeur de l'esprit, l'accouplement spirituel de deux âmes... Il est d'autant plus excellent qu'il s'attache moins au corps ; il est circulaire et éternel... Il s'élève au-dessus des basses pensées et des appétits frivoles, dissolus ou malséants ; il est fixe, constant, pur, immuable... Son but est d'unir deux êtres dans une même volonté et dans une même affection afin que soient inoculés les esprits mais non pas les corps ³ ». C'est l'amour

1. Wilson semble également s'être ressouvenu de certaines scènes de *King Lear* dans la peinture de la folie d'Antharis (Act. V, Sc. 2, 83 sq.)

2. James Howard, auteur dramatique de la Restauration. Il a fait représenter : *The English Monsieur* (joué 1666 ; imp. 1674) ; et « *All Mistaken or the Mad Couple* » (imp. 1672). L'adaptation de *Romeo and Juliet*, dans laquelle « the lovers were kept alive » n'a pas été imprimée. Ce n'est pas sans éprouver le besoin de s'excuser que notre bon Ducis a conservé à sa traduction le dénouement shakespearien (V. Avertissement à *Romeo et Juliette*. Œuvres de Ducis. I. 159).

3. Lovel dans *The New Inn*, III. 2, par Ben Jonson.

platonique que Lovel préconise avec tant d'éloquence — bien que Platon, ainsi que le fait remarquer un personnage dans une autre comédie¹, n'ait jamais traité d'un pareil amour. C'est une vieille connaissance. Il domina sous un autre nom pendant tout le Moyen-Age. Dans l'Angleterre de la Renaissance, on peut assister à son retour avec les importations poétiques des « Courtly Makers » et à sa vulgarisation avec la traduction d'*Il Cortegiano* de Castiglione. Depuis, il n'avait pas cessé de rôder autour des bergers de pastorale. Toutefois, en triomphant à la cour de Charles, il eut toutes les apparences de la nouveauté. Il en eut aussi tout l'attrait : il fit fureur. James Howel écrivait à son ami Philip Warwick : « Peu de nouvelles pour l'instant, excepté qu'un certain amour, appelé platonique, domine à la cour, depuis quelque temps. Cet amour est dépouillé de toute sensation corporelle ou grossière et d'appétits sensuels ; il consiste en contemplations et fait travailler tous les beaux esprits de la capitale² ». La lettre est datée du 3 juin 1634. Quelques mois après³, D'Avenant écrivit *The Temple of Love*, qui consacre le triomphe de l'« Amour chaste ». A peu près vers la même époque⁴, le même auteur en faisait la satire dans *The Platonick Lovers*. Dans cette pièce, D'Avenant pouvait encore dire que l'épithète de « platonique » était une nouveauté de cour dont le sens n'était pas très bien compris⁵.

Si le nom était de création récente, la maladie, on l'a vu par

1. D'Avenant. *The Platonick Lovers*. (Vol. II p. 39, ed. Maidment-Logan) :

But did not Plato write of love ?

Buon. Divinely, sir, But not such kind of love

As ladies would have now : they mistake him.

2. Cité par Maidment et Logan dans la préface des *Platonick Lovers* (Dram. Works of d'Avenant, vol. II, p. 3).

3. *The Temple of Love*, « a Masque », fut représenté à Whitehall « on Shrove Tuesday », 1634.

4. La tragi-comédie des *Platonick Lovers* fut imprimée en 1636.

5. The first are lovers of a pure
Cœlestial kind, such as some style Platonical ;
A new court epithet scarce understood.

(D'Avenant. Ed. Maidment-Logan, II, p. 17).

l'exemple de Lovel, était connue dès 1629 ; et la passion d'Alcidonus et de Selina en offre tous les symptômes. Les amants du *Swisser* font le départ entre les sens et l'âme ; ils placent celle-ci avec exaltation au-dessus des impuretés de la vie. « Les troubles qui causent une trépidation dans nos amours sublimes et élémentaires, nos sens les éprouvent seuls ; mais cet esprit plus pur (et en dehors d'eux) s'élève avec des ailes de colombe, au-dessus de la malice de nos parents. Dans ces douceurs dérobées nous amasserons un trésor qui paiera la rançon de nos misères passées. Nous ne devons pas rougir quand nos lèvres se rencontrent : c'est une marque de culpabilité... nos âmes libres sont innocentes et dépourvues de crainte ». Nous sommes loin des amants de Vérone et de leur passion fiévreuse. Avec Selina et Alcidonus, l'amour est monté à la tête et s'y est refroidi en des subtilités philosophiques.

Mais nous sommes peut-être encore plus loin de la santé de l'amour shakespearien. Cette conception de l'amour métaphysique a une conséquence inattendue qui montre combien, sous son apparente idéalité, cette théorie contenait de dépravations possibles ¹. Elle aboutit dans Wilson à l'apologie de l'inceste. Alcidonus apprend qu'il est le frère

1. D'Avenant a montré comment sous la protection de cet amour s'abritaient es liaisons illicites :

Cas. My sister, signior, is inquisitive,
Guilty of my offence, she asked me ere
You came, why you endeavour'd thus to have
The lady married to another, whom you meant to love?

Fred. That's the platonic way ; for so
The balls, the banquets, chariot, canopy,
And quilted couch, which are the places where
This new wise sect do meditate, are kept,
Not at the lover's but the husband's charge.
And it is fit ; for marriage makes him none,
Though she be still of the society.

Amad. And may, besides her husband, have
A sad platonical servant to help her meditate.

Fred. All modern best court authors do allow't.

(*Platonick Lovers*, p. 52)

de Selina. D'où une scène entre le frère et la sœur dans laquelle le jeune homme soutient la possibilité de leur amour malgré leur parenté : « Dans ces ombres bénies où réside le pur amour, l'âme ravie éprouve des délices au-dessus de l'atteinte des sens. Sur ces rives plaisantes nous pourrons renouveler nos amours, d'une façon inconnue : le nom de frère ne sera plus un obstacle à ces joies. Nous irons unis en une même contexture, délivrés des lois de la chair ; point de chuchotements pour qualifier nos rendez-vous d'incestueux ; aucune honte n'obscurcira l'essence de nos amours... Ce que nous avons fait ne sera pas compté parmi nos fautes, Selina ; mais, revêtus des blanches robes du pur amour, nous nous redresserons innocents, sans honte et sans crainte ». De quel front le puritain Wilson dut-il relire plus tard de semblables paroles ? Il n'a pourtant pas égalé l'horrible mais géniale inconscience de Ford ¹. Antharis avait menti : Alcidonius n'était pas le frère de Selina. Il n'y a pas eu inceste, en réalité. Mais la théorie de la légitimité de l'amour incestueux n'en subsiste pas moins. Elle est caractéristique de l'époque. Un pareil affaissement moral est d'autant plus grave qu'on le constate chez un écrivain dont les intentions et les mœurs étaient pures. Il nous révèle la crise de dépravation dont souffrait l'Angleterre. Le siècle de Charles a été plus que frivole et artificiel. Sous la grâce — en apparence innocente — des manières, se développait un véritable cancer. Et c'est cette plaie qui a rendu la Révolution possible et peut-être nécessaire.



On pourra faire sur la valeur du *Swisser* bien des réserves. Mais il est certain que cette comédie présente un intérêt documentaire considérable. A y regarder de près, cet intérêt peut même être une source d'émotion. Pour qui sait revivre par l'imagination les angoisses qui

1. *'Tis Pity She's a Whore* fut publiée en 1633. Mais la pièce avait été jouée bien avant.

ébranlèrent l'âme du peuple anglais, aux environs de 1649, cette pièce dépasse la portée d'un simple document sur l'histoire du théâtre pour prendre une signification véritablement humaine : elle nous laisse entrevoir le drame qui se joua dans une conscience d'alors. Autre chose encore. Si l'on songe à l'influence occulte, indéfinissable et toute-puissante qu'exerce la pensée — écrite ou parlée — dans les esprits où elle est semée, la pièce de Wilson n'a-t-elle pas été pour quelque chose dans la propagation du mécontentement dont elle se faisait l'écho ? L'influence du *Swisser* s'exerça il est vrai dans un cercle restreint et elle fut sans doute infinitésimale. Mais les causes minimes, en se multipliant, finissent par créer les grands courants d'idées. Qui saura jamais quelle multitude de pensées — atomes de pensée, pourrait-on dire — concourent à la formation d'un mouvement de l'opinion publique ?

Si de pareilles observations sont justes, *The Swisser* a une importance autrement grande que *The Inconstant Lady*. Avec cette dernière pièce nous retombons dans le genre banal des comédies d'amour. Sans doute nous trouvons encore ici la trace des idées politiques de l'auteur. Comme dans le *Swisser*, nous avons la peinture d'un prince foncièrement bon, mais victime de ses passions et surtout de ses flatteurs et de ses favoris. A ces derniers, Wilson crie : « Anathème ! » de toute la force de sa haine. « Il convient au prince qui veut être juste de fouiller les coins de sa cour corrompue, qui souvent cachent des foyers purulents. Les rayons du soleil engendrent parfois des serpents, des vers et des monstres ; et pourtant ce n'est pas la faute du soleil, mais celle du sol vicié qui reçoit ses rayons. Car, dans tout autre cas, sa lumière réchauffe et ranime. C'est ainsi que la faveur des princes peut être détournée de son but et devenir nuisible ». De semblables tirades ne sont pas rares. Mais elles fusent çà et là au long de la pièce, au hasard de l'indignation de l'auteur. Elles ne semblent pas répondre à un plan préconçu. Leur ensemble ne forme pas le corps d'une thèse.

Le sujet de l'*Inconstant Lady* est double. Ainsi que le titre l'indique, Wilson a voulu d'abord peindre l'inconstance d'une femme. Je ne

dis pas *la* femme, car l'auteur a pris soin d'opposer à cette héroïne du vice une femme douce et aimante qui oblige même un misogyne de la pièce à « reconnaître qu'il a médité du sexe ». Et c'est l'histoire des amours de cette jeune fille vertueuse qui fournit à l'intérêt de la seconde intrigue.

Il existe de l'*Inconstant Lady* une seule édition ¹, celle que P. Bliss fit paraître en 1814. Cette publication est aujourd'hui fort rare. Dans ces conditions, il n'est pas inutile de donner une analyse détaillée de la pièce.

Je ne serais pas étonné si bien des gens, après avoir lu les premières pages de cette comédie, fermaient le livre pour ne plus le rouvrir. Le début en est extrêmement gauche et banal. On y voit l'héroïne, Emilia, se détacher brusquement de son fiancé, Aramant, parce qu'il n'hérite plus de la fortune qu'elle convoite ; jeter, non moins brusquement, son dévolu sur Millecert, frère d'Aramant ; faire tourner la tête au jeune homme, en quelques œillades ; puis, sûre de sa nouvelle conquête, congédier Aramant en lui annonçant brutalement qu'elle n'épouse pas un pauvre diable. Tout cela s'est passé en une scène ². Le spectateur le plus patient et le plus crédule ne saurait accepter sans sourciller pareille avalanche d'impossibilités.

Dans cet acte ³ passe pourtant une silhouette intéressante : celle d'un petit-maître de l'époque. L'élégant gesticule de façon fort plai-

1. L'*Inconstant Lady* par William (sic) Wilson figure sur la fameuse liste des manuscrits détruits par la servante de Warburton. On croyait donc la pièce irrémédiablement perdue, lorsqu'en 1755 Richard Rawlinson légua à la « Bodleian Library », un exemplaire manuscrit de cette comédie. Ce don passa inaperçu jusqu'en 1814, année où parut à Oxford une édition par P. Bliss. Vingt-deux ans plus tard, Halliwell signala l'existence, dans un volume manuscrit des œuvres de Beaumont et Fletcher, de certaines pièces « jusqu'alors inconnues », parmi lesquelles *The Inconstant Lady, or Better Late than Never*. (Halliwell, *Illustrations of Shakespeare, Marriage of wit and wisdom*, p. 85). Pour qu'elle ait échappé à la connaissance de ce fouilleur omniscient, il faut que la publication de la pièce ait fait bien peu de bruit. L'édition P. Bliss fut tirée à un nombre limité d'exemplaires.

2. Acte I, sc. 2.

3. Scène 1.

sante. Sa tête creuse dodeline, légère et stupide, dans le collier énorme de sa fraise espagnole. Son langage a l'ampleur empesée de cet ornement. « S'il évoque un compliment », dit Antonio ¹, « nous ne pourrions l'exorciser qu'en faisant appel, de notre côté, à l'esprit d'*Amadis de Gaule*, de *Palmerin d'Angleterre*, ou semblables auteurs ; car c'est là qu'il glane ses discours de toute espèce et qualité, puis les vomit, en pur idiot ». Il se fournit d'esprit dans l'*Académie des Compliments* ². Ce précieux manuel contient des « discours tout façonnés, à la dernière mode, pour tous les sexes, toutes les tailles et tous les âges ». Pantarbo — tel est le nom de ce congénère de Trissotin — fait de ce livre « son unique étude ». Écoutons parler ce contemporain anglais de l'Hôtel de Rambouillet. Deux satellites du petit-maître viennent de s'essayer à l'art de tourner des phrases. Pantarbo trouve leur éloquence pitoyable, « grossière comme la terre qui la mit au jour ». Il leur donne une leçon.

Plus que très belle, quelle puissance de charmes magiques dardent vos doux yeux resplendissants ! Votre main incomparable... est la baguette enchantée dont le toucher fait danser dans toutes mes veines une fièvre folâtre ; elle a une vertu magnétique sympathisant avec l'humaine conception. (*Hésitant*) Il y a une magnétique vertu dans votre toucher... qui crée une sympathie... qui outrepassa de beaucoup toute humaine conception. Votre beauté, ô belle, je l'admire à ce point que semblable au satyre je pourrais baiser ma flamme (bien qu'elle me dévore avec des douleurs atroces) si je devais avoir un doux baiser pour récompense. Si je n'obtiens cette félicité j'expire.

Ce document sur une des variétés de la sottise humaine au xvii^e siècle est évidemment authentique. On retrouve à la base du

1. Antonio est un ami d'Aramant. C'est le porte-parole de l'auteur et il est chargé de déclamer contre les courtisans. Il a pour inséparable un certain Trebutio.

2. *The Academy of Complements, wherein Ladies, Gentlewomen, Schollers, and Strangers, may accommodate their Courtly practice with gentile Ceremonies, Complementall amorous big expressions, and Formes of speaking or writing of Letters most in fashion, etc.* Le titre continue ainsi pendant une bonne demi-page, énumérant les qualités du livre. C'est, en somme, un *Parfait Secrétaire des Amants* de l'époque.

langage de Pantarbo ce même amour de l'hyperbole qui caractérise l'école poétique dite « métaphysicienne ». Prenez du Donne, faites évaporer ce dosage subtil de spiritualité dans la sensualité qui fait de lui le poète le plus « chatouilleur » de l'Angleterre ; effacez surtout le clair-obscur de certains de ses vers, qui luisent avec le mystère d'un filet d'eau au fond d'une caverne,

So meshed with half-remembrance hard to free ¹,

et le résidu sera, à peu de chose près, le style de Pantarbo. Tel devait être aussi le jargon d'un bel esprit à la cour de Charles.

Avec le deuxième acte, le spectateur a le temps de rasseoir ses esprits : l'auteur ne brûle plus les étapes psychologiques et les personnages retrouvent quelque naturel. Emilia et Millecert se sont mariés dare-dare. Aramant, sous la douleur de cette double trahison, est tombé en démente ². Mais ses infortunes ont éveillé la pitié et l'amour dans le cœur de Cloris. C'est la sœur d'Emilia. Elle est d'une grande beauté, si belle que sa sœur, par jalousie, l'a séquestrée d'avec le monde. Cloris est aussi vertueuse et aussi sensible qu'Emilia est inhumaine et perverse. Elle n'a plus qu'un désir : rendre la raison à Aramant. Elle possède — fort à propos — un baume d'une vertu singulière. En un instant, il « charme les pensées et calme les esprits ». Munie de ce précieux spécifique, et grâce à la complicité de Lavia, suivante de sa sœur, elle échappe de sa prison et se met à la recherche du pauvre détraqué ³.

Elle retrouve Aramant dans un bois où il erre à l'aventure. Pour suivi par le souvenir de ses malheurs, il cherche où fuir ses pensées. La scène n'est pas loin d'être charmante ; elle nous ramène au temps où les forêts embaumées étaient les complices des amants shakespeariens.

1. Ce vers de Rossetti (*House of Life*) revient obstinément à la mémoire quand on songe à Donne.

2. Acte II, scène 1.

3. Acte II, scène 2.

Aramant. Ici, point de frères trompeurs, ni de femmes trompeuses. Ces bois n'engendrent pas de semblables monstres... Je veux habiter en ces lieux... Les brutes inoffensives seront mes compagnes... Maintenant je pourrais dormir en sécurité, si je n'entendais un bruit cruel chuchoter : « Aramant, on t'a ruiné pour toujours ! » Où es-tu, esprit ? Je t'en conjure, chasse, chasse vite ces fantômes qui se pressent en mon cerveau... Où reposerais-je ? Je ne trouverai point de repos ici ! (*Aperçant Cloris.*) Qui vient là pour me tourmenter ? Encore d'autres monstres !

CLORIS s'avance.

Cloris. Hélas, il délire !

Ara. Qu'es-tu ? Es-tu une fille de l'air subtil ou de la terre ? Un enfant du jour ou de la nuit ?

Clo. Je suis une femme.

Ara. Alors tu n'es ni l'une, ni l'autre, et cependant tu es un composé de tout cela, une illusion à l'esprit ténébreux, belle et matérielle... Mais vous semblez pleurer ! Oh ! vous avez des larmes, de tristes larmes meurtrières ! Pleurez encore, je vous en prie... Et des serments, n'en avez-vous point de flétrisseurs ?... Arrière !... Quel pouvoir nous fait affectionner le plus ce qui nous est le plus funeste ? Je ne veux pas vous regarder... j'ai des raisons maintenant... Où donc est ton âme ?

Clo. Partout.

Ara. Non, elle n'est pas sur ton visage : il n'est pas difforme !... Ah ! mais tirez ce rideau peint et vous trouverez une figure horrible, capable d'effrayer un homme dans sa pleine raison... Mais tu me plais... Dis franchement ce que tu es.

Clo. Je suis un esprit, le génie de cet amour qui habitait autrefois en toi ; il avait une noble demeure, mais un cruel traitement l'a forcé à fuir ton cœur. Et alors je l'ai suivi pour le ramener. Et je te l'apporte.

Ara. Oh ! où est-il ?

Clo. Enveloppé dans mon cœur.

Ara. Comment l'obtenir ?

Clo. Je vous l'inspirerai par quelque charme heureux, si vous quittez cette fureur.

Ara. Je t'en prie, fais alors.

Clo. Ah ! n'approchez pas de moi, jusqu'à ce que je vous en aie fait don, de peur qu'il ne s'envole une seconde fois, car les esprits sont aériens, on ne les doit point toucher : cet amour est tel, jusqu'à ce que je l'aie appliqué.

Ara. Allons, montre ton art, joli esprit, car il nous faut céder à ces puissances qui disposent de nous.

Aramant s'étend sur la mousse, déjà calmé par la douceur de Cloris. Elle frotte ses tempes et il s'endort.

Elle s'apprête à veiller sur le sommeil de celui qu'elle aime, quand survient le duc de Bourgogne. (C'est à Besançon, et à une date indéterminée, que se passe l'action.) Le duc s'est égaré pendant une chasse et il est maintenant à la recherche de sa suite. Il aperçoit Cloris et la trouve à son goût. Il le lui dit avec le ton autoritaire qui sied à un roi. Et malgré les supplications de la jeune fille, il l'entraîne dans son palais ¹.

Ici commence, eût dit Ben Jonson dans son langage pédantesque, l'« épitase » de la pièce. Avec l'apparition du duc, l'intrigue prend naissance. Jusqu'ici, l'auteur a seulement exposé les antécédents qui, dans la vie des personnages, ont préparé le conflit entre leurs passions. L'amour subit du duc de Bourgogne est l'incident initial qui va heurter les uns contre les autres ces personnages encore dans l'expectative. Cet amour sera l'obstacle opposé à la passion des nouveaux amants — passion qui forme le dessin central de l'intrigue. Il servira en même temps à éveiller l'envie chez Emilia et permettra ainsi de développer le caractère de l'héroïne nominale de la pièce.

Les effets de la jalousie d'Emilia se font sentir dès le début du troisième acte. Elle enrage du triomphe de sa sœur à la cour. Pour l'instant, elle dissimule sa haine sous des apparences de douceur innocente. Et, en attendant le jour où elle pourra se venger, elle va, avec

1. Acte II, sc. 3.

de la tendresse épanouie sur les lèvres, faire sa cour à la sœur détestée, qui l'a fait mander ¹.

Cloris — est-il besoin de le dire? — a résisté aux importunités de son admirateur princier. Elle puise dans son amour pour Aramant une force merveilleuse. Toutefois, elle éprouve pour le duc un sentiment mystérieux qui emplit son cœur de révérence : elle « pourrait s'agenouiller devant lui comme devant un père » ; elle ressent pour lui de la tendresse et ce n'est pas de l'amour. Le duc ne comprend pas ces subtilités de sentiment. Il offre à Cloris de la faire duchesse. Voyant qu'elle demeure intraitable, il la soumet aux soins corrompteurs de Busiro ².

Busiro est le père de Pantarbo. Ministre à tout faire, il est craint des courtisans et détesté des honnêtes gens. C'est le bouc émissaire sur lequel Wilson décharge sa colère contre les favoris. Il a déjà traversé la scène au deuxième acte ³, et pendant cette courte apparition le spectateur a eu le temps d'apprendre certains bruits qui circulent sur ce triste personnage. Busiro a commis un crime et des remords empoisonnent son existence. Ce motif conducteur du remords se fait de nouveau entendre à la fin de l'acte III. C'est une habileté de l'auteur que d'avoir ainsi ménagé tout au long de la pièce les allusions au passé troublant de Busiro. Car, on le verra, ce personnage porte en lui le secret qui servira à dénouer l'intrigue.

Busiro a accoutumé de dissiper dans la honteuse débauche d'un lupanar les terribles apparitions qui le hantent. Et, aujourd'hui que ses souvenirs se font plus torturants, il retourne à sa retraite de prédilection. Or, le hasard a voulu que Pantarbo, blessé dans une querelle avec Millecert, ait été recueilli par Romilia, la complaisante matrone du lieu. Le petit-maître, dans la monotonie de sa sottise, a profité de l'occasion pour placer un de ses plus vieux compliments. La mégère prend Pantarbo au sérieux. Au milieu de cette burlesque déclaration

1. Acte III, sc. 1.

2. Acte III, sc. 2.

3. Acte II, sc. 1.

d'amour survient Busiro. On s'empresse de cacher le fils. Puis commence une scène qu'il est impossible de décrire avec exactitude sans braver l'honnêteté. Busiro, la coupe en main, des filles sur les genoux, soupire un vœu plutôt gaillard. Au plus fort de l'orgie apparaît à l'étage supérieur la tête grimaçante de Pantarbo. La vue de son père éveille sans doute en lui des instincts ataviques : le fat devient canaille. Du balcon d'où il domine — le même, peut-être, sur lequel Juliet exhalait son âme passionnée — Pantarbo assiste à la scène de débauche, insultant son père à voix basse en des réflexions obscènes. L'auteur comptait évidemment sur cette situation pour provoquer le rire. Il faut convenir que la scène, malgré que l'idée en soit répugnante, est pleine d'entrain. C'est, en tous cas, un curieux document sur la « mentalité morale » de l'époque ¹.

Avec le quatrième acte l'intrigue se précise. Aramant est guéri ; mais une folie plus douce a remplacé l'ancienne. Il songe à la compatissante créature qui l'a sauvé. Pour le trouble de son âme, il l'a retrouvée ² à la cour ; et il a appris la passion du duc pour Cloris. Le problème est maintenant posé : lequel des deux rivaux l'emportera-t-il ? L'un est aimé de retour, mais l'autre est tout-puissant. On retrouve ici, mais avec un caractère moins aigu, — et pour ainsi dire affadi dans cette atmosphère amoureuse — le conflit entre souverain et sujet qui forme l'intrigue principale du *Swisser*.

A ce moment, du groupe des personnages secondaires, se détache Millecert. Jusqu'ici, il n'a guère joué qu'un rôle de mannequin ; il va se révéler homme d'action et prendre sur ses épaules de faible en révolte presque tout le poids de l'intrigue. A peine son mariage était-il consommé qu'il regrettait sa trahison. Pour alléger sa conscience, il a d'abord restitué à son frère la fortune paternelle. Mais il fera mieux : il connaît l'amour réciproque de Cloris et d'Aramant ; il sera le protecteur invisible et vigilant qui veillera sur les deux amants et les

1. Acte III, sc. 4.

2. Acte III, sc. 2.

rapprochera. Il se déguise, prend le nom de Gratus et gagne la confiance d'Emilia qui ne reconnaît pas son mari¹. Puis, grâce à la recommandation de sa femme elle-même, il entre au service de Busiro. Il acquiert bientôt auprès de son maître une réputation d'éloquence irrésistible. Le duc, entendant parler de ce talent merveilleux, lui confie la garde de Cloris, espérant que, par sa faconde, il amollira les résistances de la jeune fille. C'est ce que désirait le faux Gratus. Son premier soin est de ménager une entrevue aux deux amants². En même temps ce poste de confiance dans la maison du duc lui vaut de plus en plus les bonnes grâces d'Emilia. Le moment est venu pour l'auteur de développer le caractère de l'Inconstante. Déjà, au début de l'acte III, il l'a montrée lascive, faisant les yeux doux au peu séduisant Pantarbo³. Par un parallélisme sans doute voulu, au commencement de l'acte IV, Emilia nous est apparue effrontée, se glorifiant de sa perversité⁴. Wilson va la rendre ambitieuse et criminelle. Dans un accès de jalousie bavarde, elle révèle à Gratus que Cloris fut trouvée un jour dans un bois où on l'avait exposée à la fureur des bêtes sauvages. C'est sans doute une fille sans naissance. Laissera-t-on le duc se mésallier? Et enfin, Emilia découvre le fond de sa pensée. Elle rêve d'être duchesse. Millecert, qui est évidemment devenu un artiste ès machiavélisme, voit là un moyen raffiné de sauver Cloris par les intrigues mêmes de son ennemie. Il feint d'entrer dans les desseins de sa femme. Il annoncera au duc que Cloris lui accorde enfin un rendez-vous nocturne. Emilia prendra la place de sa prétendue sœur: le reste la regarde.

1. Acte IV, sc. 1.

2. Acte IV, sc. 2.

3. Acte III, sc. 1.

4. Acte IV, sc. 1. La scène est curieuse et bien significative de l'intention de l'auteur. Emilia rencontre Aramant et ses deux amis, Antonio et Trebutio. Elle fait semblant de se repentir et de rougir de sa conduite passée. Puis, quand les trois hommes, trompés par son ton larmoyant, et émus de pitié, lui ont pardonné, elle éclate de rire et les insulte.

A ce moment réapparaît Busiro. Il est maintenant dans cette période d'affolement où les coupables n'éprouvent de soulagement que dans les confidences. Il trouve en Millecert un auditeur complaisant et lui avoue son crime. Mais le spectateur intrigué ne connaît pas encore le secret, car il est chuchoté derrière la tapisserie ¹.

Le nombre des incidents accumulés dans ces quatre premiers actes est fort respectable. Il suffirait pour assurer l'intérêt de la pièce. Mais l'auteur n'estime pas « que l'invention consiste à faire quelque chose de rien ». Il a réservé pour le dernier acte une « multiplicité d'incidents » qui eût certainement excité le dédain de l'auteur de *Bérénice*. Vers la fin de l'*Inconstant Lady*, les péripéties se pressent, se poussent dans leur course vertigineuse vers le dénouement, laissant l'esprit du spectateur essoufflé, mais conquis.

Emilia a fait empoisonner sa sœur. Gratus vient lui annoncer qu'il a jeté le cadavre dans un précipice. Mais à peine Emilia a-t-elle quitté la scène pour aller au rendez-vous, où elle espère gagner son titre de duchesse, que sa victime sort d'une cachette. Millecert a sauvé Cloris en substituant au breuvage mortel une potion inoffensive. Aramant rejoint bientôt celle qu'il aime. Les deux amants sont enfin réunis. Avant de fuir, ils remercient leur ami inconnu. Millecert ne peut résister au plaisir de recevoir le pardon de son frère. Il se découvre. Grave imprudence ! Touchés par cette grandeur d'âme, Aramant et Cloris ne veulent pas se séparer de lui. Or, il reste à Millecert un dernier acte délicat et dangereux à accomplir : prévenir l'adultère de sa propre femme. Après une lutte de générosité, il décide les amants à fuir, à une condition : si dans une heure il ne les a pas rejoints, ils reviendront partager son sort. C'est un trait d'habileté de l'auteur ; il fallait réunir tous les acteurs dans la scène finale. Les fugitifs auront maintenant un motif plausible et naturel pour leur retour ².

Cependant Emilia, un voile sur le visage, attend dans son lit la visite du duc. Il arrive tout ardent au rendez-vous où il croit trouver

1. Acte IV, sc. 3.

2. Acte V, sc. 2.

Cloris. L'entretien ne dure guère. Millecert entre brusquement et dénonce au duc la supercherie et le crime d'Emilia. En apprenant la mort de Cloris, le duc est au désespoir. Sa douleur se change en fureur quand Millecert lui révèle le crime dont s'est rendu coupable Busiro : une sorcière ayant prédit au favori que Bellaura, la princesse héritière de Bourgogne, serait la cause de sa ruine, il avait payé un misérable pour faire disparaître l'enfant, et avait fait croire au duc que sa fille était morte pendant un voyage.

Pour calmer un peu la colère qu'il vient d'allumer, Millecert se décide à annoncer qu'il a sauvé Cloris. Cependant le délai d'une heure s'est écoulé. Aramant et Cloris arrivent, selon leur promesse, à la recherche de leur généreux protecteur. Le duc, au comble de la joie, jure que rien maintenant ne l'empêchera d'épouser Cloris. On n'approche toujours pas du dénouement. Le spectateur sensible, qui s'intéresse à Aramant et voudrait voir ce digne personnage récompensé de sa vertu, s'impatiente et désespère. Un coup de théâtre relance l'action. Millecert annonce que Cloris n'est autre que Bellaura. Il a rapproché l'histoire de Busiro et celle d'Emilia, comparé les dates : elles concordent. Des preuves confirment cette sensationnelle hypothèse. Le duc reconnaît certaine écharpe trouvée avec l'enfant et, signe plus convaincant, une marque sur le bras de Cloris. Ainsi s'expliquent ces élans mystérieux du cœur de la jeune fille. C'était la voix du sang ! Il n'y a pas si longtemps que le procédé est démodé. Le duc ne pouvant plus épouser Cloris, Aramant va-t-il donc voir la fin de ses vicissitudes ? Pas encore ; l'auteur n'a pas épuisé toutes ses ressources : Cloris est de sang royal ; jamais son père ne lui laissera épouser un simple gentilhomme.

Il faut pourtant que la comédie finisse. C'est le défaut des pièces où la curiosité du spectateur est taquinée à l'excès que le dénouement en semble plat. Il produit l'effet d'une dépression morale après une longue excitation nerveuse. Dans *l'Inconstant Lady*, le déclanchement est produit par la faiblesse du duc. Le prince est, au fond, un brave homme. Il se laisse attendrir par sa fille et consent au mariage. Une

fois entré dans la voie de la bonté, il n'arrête plus. Il se contente d'exiler Busiro et de confisquer ses biens. Il félicite Millecert et lui donne l'équivalent de la fortune qu'il a si généreusement abandonnée. Millecert, après ses coups d'audace, est retombé dans l'imbécillité : il a retrouvé tout son amour pour Emilia ; il n'hésite pas à recommencer son expérience conjugale. Tant de bonté est contagieuse. C'est le signal d'une débauche de sentiment. Aramant se pâme en songeant à la fidélité de ses deux amis, Antonio et Trebutio ¹. Cloris se rappelle avec émotion le dévouement de l'honnête Lavia ; elle se jette dans les bras d'Emilia en s'écriant : « Nous sommes toujours sœurs ! » Emilia se comporte d'une façon très édifiante. Un seul trait piquant empêche toutes ces douceurs d'être par trop écœurantes : Romilia traîne devant le duc son amoureux, qui ne veut plus épouser. Après avoir entendu la cause, le prince condamne Pantarbo à tenir sa promesse de mariage ².

L'intention première de la pièce — intention dont le titre a gardé l'écho — était bien de peindre la carrière d'Emilia dans le vice. On peut en effet suivre tout au long de la pièce le développement net et progressif du caractère de l'Inconstante. Après avoir débuté par la légèreté et la cupidité, elle prend de l'envergure et devient un type de l'ambitieuse criminelle, une sorte de Lady Macbeth. Et le germe même de cette intention, il faut sans doute aller le chercher dans la querelle de l'auteur avec Lady Essex ³.

Toutefois, ce n'est pas en ce personnage important qu'a été concentré l'intérêt de la pièce. L'intrigue de l'*Inconstant Lady* est fournie par l'histoire d'Aramant et de Cloris. Ces deux amants forment bien le pivot de l'action. C'est autour de leur amour que se heurtent les sentiments et les passions de tous les personnages. Vers leur groupe craintif et passif convergent le désir du duc, le dévouement de Millecert, l'amitié d'Antonio et de Trebutio, la pitié de Lavia et jusqu'aux

1. V. p. lxxxix, n. 1.

2. Acte V, sc. 3 et dernière.

3. V. Première partie, ch. III.

remords de Busiro. Leur bonheur est la solution vers laquelle a tendu le problème de l'intrigue. Il faut ajouter que c'est le succès de Cloris qui éveille tout à la fois la haine et la jalousie d'Emilia, et que, par là, ce caractère de l'Inconstante renonce à son isolement et finit par rentrer tout naturellement dans le cadre de cette histoire d'amour. La perversité de l'héroïne nominale devient ainsi un simple épisode dans l'enchaînement des obstacles à l'union d'Aramant et de Cloris.

C'est pourquoi, bien que le sujet de la pièce soit double, l'intérêt ne s'éparpille pas. Wilson a, cette fois, atteint à l'unité d'action. Il a été obligé, il est vrai, pour montrer le caractère d'Emilia sous toutes ses faces, d'intercaler quelques tableaux qui échappent à la domination de l'intrigue¹. Néanmoins, l'impression qui se dégage de la comédie est celle de netteté et de solidité. Cette qualité est d'autant plus louable qu'elle était rare à l'époque. Mais ce n'est peut-être pas celle que Wilson poursuivait avec le plus de diligence. La désinvolture avec laquelle il a simplement accolé les deux intrigues du *Swisser* prouve que cette unité ne lui paraissait nullement essentielle. D'autre part, *l'Inconstant Lady* présente un caractère plus saillant qui dénote chez l'auteur des tendances d'un autre genre.

Ce caractère, c'est le nombre et la complication des incidents. Ils se suivent et se poursuivent avec une rapidité vertigineuse. L'action ne marche pas, elle court. Elle engloutit les événements comme une batteuse mécanique dévore les gerbes de blé. Quelquefois, c'est aux dépens de la vraisemblance. J'ai signalé l'accumulation des faits dans le premier acte, et le sentiment de révolte qu'elle soulève. Cet effet de « trop plein » disparaît dans la suite, mais la complication est restée. Pas un acte qui n'apporte sa brassée de péripéties, même le deuxième et le quatrième, pendant lesquels l'intrigue, généralement, se tasse ou se repose. Quant au cinquième, j'ai montré comment le dénouement

1. Une scène où Antonio, pour venger son ami, vient insulter Emilia, ce qui est une occasion pour l'auteur de dire la perversité d'Emilia (II, 2); la scène avec Pantarbo (III, 1); la scène avec Aramant, Antonio et Trebutio (IV, 1).

rebondit de coups de théâtre en coups de théâtre, fouettés, inattendus, rapides comme les sauts périlleux d'un acrobate.

Quand une fois le spectateur s'était laissé prendre dans le tourbillon des situations, il lui devait être impossible d'échapper. Mais l'auteur a un autre procédé pour capter l'attention du public. Il aime piquer la curiosité par des allusions à des histoires mystérieuses, dont le *leit-motiv* revient obsédant tout au long de la pièce. On devine que le secret de Busiro contient la clé du dénouement ; l'auteur le présente sans cesse comme un appât, retiré aussitôt que tendu ; mais il ne le révèle qu'à la dernière extrémité. Et pourtant, il nous avait mis sur la trace. Dès le deuxième acte, nous avons appris vaguement qu'on accusait Busiro d'avoir fait disparaître Bellaura. Le spectateur dresse un moment l'oreille ; mais, dans l'amoncellement des péripéties, il oublie l'histoire, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il a tenu et laissé échapper le mot de l'énigme¹. Il en résulte un effet de surprise d'autant plus vif que le spectateur est conscient d'avoir laissé mettre sa perspicacité en déroute. Et, en même temps, la vraisemblance est sauvée par ce fait que la surprise a été préparée.

On ne saurait donc refuser à Wilson une grande habileté dans la construction de l'intrigue. *The Inconstant Lady* a toute l'ingéniosité d'une charade de longue haleine, dans laquelle l'auteur s'est amusé à compliquer les données afin de rendre la solution plus difficile. Ces procédés appartiennent à l'art inférieur du vaudevilliste. Mais cet avilissement de l'idéal dramatique n'est point particulier à Wilson. On le retrouve comme une nielle dans toutes les productions de la scène

1. De même à la scène 1 de l'acte III, Emilia nous a laissé entendre que Cloris n'était pas sa sœur :

For can it

Be naturall to see my younger sister,
(And onely in opinion toe, not blood,)
Triumphing in her pride, by the duke's fauor?

Mais l'allusion est si peu claire, qu'elle est incompréhensible à la première lecture ; à plus forte raison devait-elle être presque insaisissable à la représentation. Elle est toutefois suffisante pour jeter dans l'esprit un certain trouble dont on se souvient à la fin.

anglaise, pendant la période qui précéda la Révolution ¹. Dans l'alan-guissement où se mourait alors le théâtre, les contemporains de Wilson étaient réduits à émoustiller le spectateur en tenant son esprit sur un perpétuel qui-vive. Chez les meilleurs d'entre eux, comme Shirley, la multiplicité des incidents est la sauce piquante destinée à relever une psychologie qui faiblit. Chez les inférieurs, May, Davenant, Sir John Suckling, etc., elle est le vêtement indispensable pour cacher la nudité de l'observation. On peut placer Wilson parmi ces derniers.

*
* *
*

En s'appuyant sur l'étude qui précède, il serait possible d'établir les règles de l' « art dramatique » de Wilson. Mais il y a quelque chose d'anti-scientifique à déduire des lois de deux expériences seulement. Une autre cause d'incertitude et d'erreur, c'est que les pièces appartiennent à des genres différents : *l'Inconstant Lady* est une comédie de ce genre particulier que l'on appelle en Angleterre « romantic » ; le *Swisser* est une véritable pièce à thèse. Il faut donc se garder des généralisations trop absolues ; et je me bornerai à quelques considérations qui n'ont pas la prétention de porter sur l'auteur un jugement complet ni définitif.

Il est un défaut qui persiste dans les deux pièces, et qui dès lors pourrait bien être la caractéristique principale du théâtre de Wilson, je veux dire la faiblesse des caractères. Les personnages wilsonniens déconcertent par leur instabilité et leur inconséquence. Leurs âmes font sans cesse de brusques demi-tours. Dans la course essoufflante des événements, ils tournent, virent, pirouettent comme figures de baudruche. Et lorsqu'à la fin s'abat la tourmente qui les entraîne, ils

1. On peut même se demander si la guerre des Puritains contre le théâtre fut aussi funeste qu'on l'a dit. Ils lui imposèrent un repos qui facilita son nouvel élan sous la Restauration. Cette renaissance, sous l'influence française, fut peut-être mauvaise dans ses résultats immédiats ; mais elle ouvrit de nouveaux horizons et cela est toujours salutaire.

retombent, qui sur les pieds, qui sur la tête. Shakespeare nous a, lui aussi, habitué aux écarts de l'âme humaine. « Un personnage shakespearien », on l'a fort bien dit, « n'est complet qu'à la fin du drame. Il est souvent en voie de formation, indécis et inachevé au début. Il peut tourner... Shakespeare fait une aussi large part à l'inattendu que dans la vie ¹ ».

Mais c'est un inattendu logique. On peut toujours retrouver dans la vie du personnage, dissimulé dans un mot ou dans un geste, le rien imperceptible qui fait prévoir et rend presque inévitable les revirements postérieurs. Ces dissonances ne font que renforcer une harmonie merveilleuse, préétablie entre les caractères et le hasard. Dans *Wilson*, j'en ai peur, les contradictions ne sont pas explicables. Elles n'ont d'autre raison d'être que le bon plaisir de l'auteur. Pourquoi *Emilia*, après une belle carrière dans la perversité, devient-elle en quelques minutes un modèle de contrition? L'auteur l'a voulu ainsi. Pourquoi *Millecert*, après s'être montré d'une faiblesse imbécile jusqu'au troisième acte, est-il homme d'action, audacieux et sagace au quatrième? L'auteur l'a voulu ainsi. L'exemple le plus frappant de ces caractères-girouettes est peut-être celui d'*Arioldus*. Il apparaît d'abord en philosophe, désillusionné sur la vie. Banni par le roi, il a trouvé dans l'étude la consolation dernière. Il s'est affranchi de toute ambition. Il est bien résolu à vivre dans un calme contentement. Survient le roi : aux premiers mots, *Arioldus* se sent attendri. La gratitude semble fondre son cœur. Puis, subitement, ce contemplatif est pris d'une rage guerrière. « L'ennemi vient pour sa ruine », s'écrie-t-il en brandissant son épée, « Il éprouvera aujourd'hui quelle force la faveur d'un prince peut communiquer au cœur d'un loyal sujet ! » Ce qui n'empêche pas le loyal sujet de vouloir, à l'acte suivant, tuer son roi.

1. E. Legouis. *Pages choisies de Shakespeare*, Introduction, xxxviii. L'étude de M. Legouis est un modèle d'introduction. Ces quelques pages font comprendre et connaître le théâtre de Shakespeare beaucoup mieux que des volumes entiers sur le sujet.

Cela ne veut pas dire que les personnages de Wilson manquent de vie. Ils sont, au contraire, pleins d'activité, de mouvement et d'agitation. Ils ne restent pas un instant en repos. Ils vont, ils viennent, se démènent ; agissent ou déclament ; rient ou pleurent ; aiment ou détestent ; en un mot, ils font tous les gestes de notre pauvre humanité ; ils éprouvent toutes les passions des hommes ordinaires ; on trouverait même parmi eux des penseurs. Mais cette vie est factice. Ils semblent agir extérieurement à eux-mêmes ¹.

Ce divorce entre leur personnalité et leurs actes est dû, en grande partie, au genre des pièces. Dans le *Swisser*, comme dans l'*Inconstant Lady*, l'auteur a été resserré entre les brancards d'une idée préconçue. Dans le premier cas, il était lié par la théorie qu'il exposait et à la démonstration de laquelle il a dû plier les personnages. C'est ainsi qu'Aribert fait preuve d'une singulière patience en apprenant que sa fille a été déshonorée. Il empêche Arioldus de tuer le ravisseur. Car ce ravisseur est le roi, et Aribert est chargé d'exprimer les opinions de l'auteur sur l'inviolabilité de la personne royale : le politique a tué le père. C'est ainsi que la tendre Eurinia, qui s'est déguisée en page pour suivre et servir celui qu'elle aime, se résigne bien facilement à épouser le roi et surtout — geste encore moins féminin — n'éprouve pas la moindre douleur apparente en entendant ce même Arioldus révéler son amour pour une autre femme. Il fallait, pour l'exemple, que le roi réparât son crime, et le caractère de la douce Eurinia s'est trouvé écrasé dans l'étau de cette nécessité de la théorie. Dans l'*Inconstant Lady*, Wilson subissait une tyrannie encore plus absolue. Une intrigue compliquée, et forcément conçue à l'avance dans tous ses détails, est un lit de Procuste, aux dimensions duquel le dramatisse se voit obligé

1. Il est cependant un caractère qui fait exception : celui d'Antharis, dans le *Swisser*. Pour une fois Wilson a dessiné une figure nette, vigoureuse et, me semble-t-il, originale. Ce type — assez banal au début — du courtisan insolent avec ses égaux et souple avec les puissants, atteint à une véritable grandeur dans la scélératesse, lorsqu'il essaie de briser l'amour de son fils par un mensonge odieux. Il y a dans la scène 3 de l'acte IV des mots que l'on admirerait sous la plume de Shakespeare.

d'adapter ses personnages. Ils y perdent tous quelque membre. Sur-tout, la libre réaction des caractères sur les événements, qui chez les grands dramaturges contribue à l'illusion de vie, n'est plus possible lorsque le jeu des incidents est prévu et réglé. Chez Wilson, les acteurs finissent par devenir de simples pions sur un échiquier. Ils marchent disciplinés vers le but qui leur est tracé. Et, lorsque par hasard leur caractère est en conflit avec les circonstances, ils se soumettent sans résistance. De là ces volte-faces que nous avons constatées.

D'ailleurs, il est douteux que, mieux favorisé par le genre de ses pièces, Wilson eût réussi à créer des caractères bien profonds. Car il semble avoir été privé d'une qualité essentielle au dramatis-te : le don d'observation. L'autobiographie en offre une preuve curieuse. Pas une fois il n'a eu l'idée de crayonner les nombreux personnages qui ont joué un rôle dans son existence. Ses amis ou ses ennemis passent dans le récit ; il les nomme, mais il ne nous les présente jamais. L'absence de cette manie qu'ont tous les hommes à tempérament dramatique — ou plus généralement psychologique — de noter les échantillons d'âmes rencontrés dans la vie, et qui révèle ce tempérament aussi infailliblement que la démarche trahit le marin, est très significative. Cette remarque est confirmée par ce que nous connaissons du caractère de Wilson. Il accepta la vie, jusqu'à la fin, avec cette docilité, cet émerveillement devant les êtres et les choses qui sont le propre des enfants. Une sorte de fatalisme, entretenu par l'image d'une divinité partiale et toute active dans les affaires humaines, le faisait se plier aveuglément, sans désir de comprendre, à toutes les sautes des circonstances. Le fait de n'avoir pas même deviné ce que son existence avait eu d'agité et de divers, prouve aussi qu'il n'avait retiré aucun enseignement des coups de poing de l'expérience. Or, les grands connaisseurs de la vie ne se contentent pas de la subir ; ils la dominent. Ils ne sont pas soumis à l'influence des autres hommes parce qu'ils plongent dans les âmes de leurs semblables et en voient toutes les petites-tes. Enfin, s'ils comprennent si bien les autres, c'est qu'ils se comprennent eux-mêmes.

Les pièces de Wilson ont été jouées à Blackfriars — c'est-à-dire au théâtre qui, avec le Globe, passait pour avoir le meilleur répertoire¹. La chose n'est pas inexplicable. *L'Inconstant Lady* et le *Swisser* devaient intéresser le public, l'une par le mérite alerte de l'intrigue, l'autre par le piquant des allusions politiques. Cet intérêt n'a même pas complètement disparu aujourd'hui. Encore perdons-nous beaucoup à la lecture. Les pièces de Wilson rentrent dans la catégorie de celles dont Marston disait qu'elles sont faites pour être jouées et non pour être lues. C'est ainsi que devait être sensiblement atténué à la représentation un défaut qui apparaît aujourd'hui éclatant : la pauvreté du revêtement de la pensée. On ne trouve pas dans Wilson ces passages embaumés de poésie qui éclatent à chaque page des dramatisés élizabéthains. Mais cette poésie — bien qu'elle contribue à l'atmosphère de beauté de la pièce — n'est pas indispensable pour émouvoir ; et elle s'évapore en grande partie dans la rapidité des jeux de scène. Certains défauts deviennent au contraire des qualités dans la bouche d'un acteur. L'un d'eux, assez fréquent chez Wilson, c'est la tendance à la tirade déclamatoire. Il est malheureusement trop vrai qu'au théâtre, « le panache » arrache les applaudissements du public aussi infailliblement qu'une marche militaire fait sauter le cœur d'une foule. Les gens de goût sont la minorité.

Les mêmes acteurs qui faisaient vibrer le vers de Shakespeare déclamaient aussi le vers pâlot de Wilson ; les mêmes spectateurs qui applaudissaient *Romeo and Juliet* faisaient bon accueil au *Swisser*². Peut-être faut-il tenir compte de ce jugement des contemporains avant

1. Shakespeare n'a écrit que pour ces deux théâtres. Sur les mêmes scènes on représenta les meilleures pièces de Beaumont et Fletcher, de Chapman, de Massinger, de Ford, de Middleton, etc. Ben Jonson était un des fournisseurs les plus actifs de Blackfriars.

2. Dans l'*Induction to The Magnetic Lady*, jouée à Blackfriars en 1632, Ben Jonson fait allusion aux « mauvaises pièces » qui étaient représentées depuis quelque temps sur ce théâtre. Wilson doit évidemment prendre sa part de cette satire. Il est vrai que le vieux Ben avait essuyé sur cette même scène, en 1629, un échec retentissant (avec *The New Inn*). En outre, il ne fut jamais un modèle d'impartialité.

de condamner Wilson. C'est, en tous cas, une preuve que le théâtre de Wilson répondait aux exigences du public. Et cette habileté d'adaptation aux goûts d'une époque est, après tout, une manière de talent.

II

THE HISTORY OF GREAT BRITAIN

*The History of Great Britain*¹ n'est en réalité qu'une histoire du règne de Jacques. Elle fut publiée en 1653, un an après la mort de Wilson. On a vu qu'il avait mis plus de trente ans à rassembler ses matériaux. D'après Kennett², le comte d'Essex aurait communiqué à l'auteur de nombreux papiers de famille ou ayant appartenu au comte de Southampton. Si cela est exact, et c'est très vraisemblable, le livre a une valeur documentaire considérable.

Le comte de Warwick raconta un jour à Fuller qu'après avoir lu le manuscrit de Wilson, il en avait effacé plus d'une centaine de passages injurieux. A quoi Fuller répondit : « My Lord, vous avez bien fait ; mais vous eussiez fait encore mieux si vous en aviez effacé cent de plus³ ». Cette critique du chapelain de Charles I^{er} est peut-être entachée de ce parti-pris qu'elle dénonce chez Wilson. Mais on la retrouve chez d'autres contemporains. En 1655, parut *The reign and Death of King James of Great Britain, France, and Ireland*, etc., par William Sanderson. Le livre est une réfutation passionnée de celui de Wilson. Dans le *Proem* Sanderson ne fait pas mystère de ses intentions. « J'essaierai de rétablir la vérité sur cette époque, de peur que des langues calomniatrices ne s'affolent à force de railler... et

1. Pour le titre, v. p. xxxix, n. 2.

2. *A Complete History of England*, II. (Note au début de la réimpression de l'*Histoire* de Wilson).

3. Fuller. *The Appeal of Injured Innocence*, etc., p. 18-9.

afin que la Majesté mourante ne puisse être travestie. Un écrivain, en particulier, a péroré, il y a quelques années, sur l'histoire de la Grande-Bretagne, mais il ne dit pas un mot de l'Ecosse ni de l'Irlande... Vous y trouverez la vérité et le mensonge subtilement entremêlés... Il [Wilson] avait préparé une épître à un honorable patron qui dédaigna de l'accepter¹. » Heylin, dans l'*Examen Historicum* (1659) reproche également à Wilson sa partialité². Son livre et autres du même genre « ont autant besoin d'un commentateur pour en exposer la vérité que les passages obscurs d'Aristote ». C'est un « libelle », la « pasquinade la plus infâme qui ait été écrite sur le règne de Jacques, et dans laquelle il est difficile de dire ce qui est le plus reprehensible de la fausseté de la matière ou des défauts du style ». Ant. Wood, selon sa méthode moutonnaire, emboîte le pas à ces détracteurs³ : « Dans cette *Histoire*, vous verrez que l'auteur favorise Robert Devereux, dernier comte d'Essex, et ses amis ; et qu'il rabaisse ceux qui étaient en faveur auprès du roi. La raison en est que l'auteur appartenait depuis sa jeunesse à la chambre du comte... On peut discerner dans cette histoire une humeur partielle et presbytérienne qui pénètre tout l'ouvrage. Et parce que c'est dans les dispositions de ces gens-là de fouiller plus qu'ils ne devraient dans les Cours et dans la conduite des princes, ils saisissent l'occasion de les dénigrer et de les écla-bousser. »

1. Sanderson laisse entendre que le livre pourrait bien ne pas être de Wilson. « But to give this Man [Wilson] his due, we may find truth and falsehood, finely put together (if it be his own) for it is my hap to meet with Post-nati; both these Books [il englobe dans une même critique l'*Histoire* de Wilson et *The Court of King James* de Sir Anthony Weldon], born from the dead, and were Abortives; but like Bearwhelps, licked over by laborious Penmen This other [Wilson] designed an Epistle for honourable patronage, who disdained the owning. And so comes out bare Collections of Old. I knew of them, and their Parent Presbyter, put together by the Poet; And shaped out by the Doctor, and Wilson's Name, set to the Sale. (*Reign and Death of King James*, etc., p. 3).

2. Dans la préface.

3. *Athenae Oxonienses*.

Il est vrai que Wilson ne garde pas toujours cette impassibilité devant les faits qui est le propre des historiens clairvoyants. Son caractère le préparait mal à sa tâche. Nous avons vu comment il poursuivit Lady Essex de sa rancune. Il garda la même haine tenace à ses ennemis politiques. Le souvenir des injustices, réelles ou imaginaires, supportées par le comte d'Essex — et qu'il avait faites siennes ¹ — l'enflamment d'indignation et l'exaspèrent. En ces soulèvements de son cœur reconnaissant, il malmène Jacques et ses favoris : Somerset, on s'en doute, est fort maltraité.

Son excuse, c'est qu'il était de bonne foi et qu'il croyait puiser son indignation dans un sentiment d'indépendance et de libre critique : « Je ne vois pas de raison pourquoi les princes (dominant de la hauteur de leur puissance) se croiraient si loin au-dessus des simples mortels et pourquoi leurs actions devraient rester incompréhensibles ». Et il ajoutait : « Puisqu'ils vivent dans une sphère supérieure, si leurs âmes sont en accord avec cette élévation, s'ils visent plus à la piété qu'à la politique ; si la religion est exaltée en leurs cœurs plus pour son humilité que pour ses pompes, plus pour sa beauté que pour ses magnificences ; si la pitié et la justice sont les supports du trône et les emblèmes de la royauté ; si la vérité dans ses simples atours (la plus adorable ambition de l'âme) n'est pas chassée de la salle du trône et que son ennemie fardée ne perche pas sous le dais d'apparat ; si la vertu et la bonté sont vénérées pour leur principe essentiel et non pour leurs dehors agréables ; qui n'admirera pas et ne révèrera pas semblable majesté?... Ils devraient toujours resplendir de gloire : une âme noble, pleine d'aversion pour les vilenies, est leur véritable magnificence. Mais lorsqu'ils rampent par désir des friperies et du clinquant, et qu'ils échangent le superbe capital d'amour emmagasiné dans le cœur de leur peuple pour quelque fausse monnaie, frappée par la passion, l'affection instable ou la raison fourvoyée, certes ils s'avilissent. Et alors la seule différence entre un roi et un homme

1. Cf. P. lxx-lxx.

méprisable, c'est que l'un dupe quelques hommes, l'autre en dupe un grand nombre et lui-même par dessus tous ¹ ». Wilson se faisait aussi de son rôle d'historien une idée scrupuleuse et élevée : « L'histoire ne doit pas cautériser ou balafrer à plaisir ces nobles parties dont la découverte a pour fin d'améliorer l'humanité... Il faut passer aux grands quelques onces d'humaine faiblesse, pour ce qu'ils sont plus sujets aux tentations. Par conséquent, celui qui est inconsideré dans ses critiques, ravissant avec avidité tous les bruits sur les lèvres de la Renommée et leur donnant cours comme vérités, cet homme fouille dans les entrailles d'un autre homme et se blesse... Je puis dire hautement que j'ai eu pour but le vrai ; et bien qu'il m'arrive de viser haut et de dévier, je suis sûr de ne pas porter loin du but... Ceux qui se proposent la vérité doivent écrire sans les passions d'amour ou de haine. Et je suis persuadé que j'ai aussi peu de raisons d'être partial que Tacite, bien qu'il me soit nécessaire d'insister sur mon apologie, ayant plus d'ennemis à affronter ² ».

Ces paroles ne manquent pas de noblesse et elles tintent de sincérité. Et si parfois Wilson a manqué à ses promesses, on ne saurait nier qu'il a fait de visibles efforts pour refouler les excitations de son ressentiment. A tout prendre, on ne s'explique pas le terme de « pasquinade ». Le portrait de Jacques ³, — passage qui alluma toutes ces colères — est en somme une satire assez modérée d'un roi dont on peut dire beaucoup de mal. Wilson a marqué les défauts de ce souverain avec une satisfaction évidente ; mais on sent qu'il lutte contre lui-même pour émousser l'acerbité de sa critique.

The History of Great Britain reste, en somme, une source précieuse pour les événements du commencement du xvii^e siècle. Wilson a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte, et en particulier des guerres sur le Continent. Il a eu accès à nombre de documents originaux, aujourd'hui perdus. Il reflète enfin l'opinion d'une partie de ses

1. *Hist. of Great Britain*. The Proeme.

2. Id. Cf. *The Authors Picture Drawn by Himself*. (Appendice II, iij).

3. *Hist. of Great Britain*, p. 289-90.

contemporains. C'est avec raison que MM. Gardiner et Mullinger, dont la compétence n'est pas douteuse, ont reconnu un « certain mérite » à l'*Histoire* de Wilson.

Il n'est pas nécessaire de parler longuement de l'*Autobiographie*. C'est l'histoire de l'âme de Wilson, et cette histoire a été contée minutieusement dans la première partie de cette introduction. En outre, ce *Journal* n'a aucune prétention littéraire. Il a été griffonné sans souci du style, ni de la composition. Il a à peine le droit de figurer dans une étude de l'œuvre de Wilson.

Et cependant, plus que le théâtre, il révèle chez Wilson certaines qualités littéraires. A tout instant, le puritain échappe à l'atmosphère mystique, où son âme voudrait l'enfermer, pour revivre ces journées d'agitation et de vie au grand air qu'il adorait. Alors, le récit s'anime et prend de la couleur. Des scènes de vie tumultueuse surgissent. Wilson devient un écrivain avec le don du pittoresque. J'ai eu l'occasion de reproduire quelques-uns de ces tableaux : le sauvetage de la lavandière ; la partie de chasse chez Sir Peter Lee ; l'aventure avec le truand ; la tempête devant La Brille ; la tentative pour délivrer Lady Rivers. J'aurais pu en choisir bien d'autres : le duel avec Welsh ; l'aventure chez le maître de poste de Gournay ; la folle chevauchée de Lord Cromwell ; le pugilat avec Mr. King ; l'invasion de Leighs par l'armée royaliste, etc. Quelques-uns de ces épisodes ont toute l'ampleur de véritables scènes de roman : au siècle suivant, Wilson eût été, peut-être, un émule de Fielding.

*
★ ★

Il est une catégorie d'écrivains que l'on pourrait appeler les irréguliers de la littérature. Leur curiosité les pousse à goûter à tous les genres de l'activité intellectuelle. Leur esprit souple leur rend ces expériences faciles. Ils n'ont pas grand talent, mais ils possèdent la puissance d'adaptation qui souvent en tient lieu. Ils écrivent ; et ils

produisent des œuvres estimables. Leurs contemporains leur font un certain succès. Quelque grand auteur vient-il à mourir ? On trouve tout naturel que ces moindres confrères prennent la parole en l'occasion et déplorent la perte en vers attristés. Ils ont ce grand avantage sur les génies que l'on ne met jamais en doute leur valeur : la médiocrité les sauve.

Puis, aussitôt après leur mort, la gloire qui leur avait accordé quelques menues faveurs vole à d'autres coquetteries. On les oublie avec la même facilité qu'on les a subis. Ils demeurent ainsi perdus, jusqu'au moment où un curieux — un professionnel — du document littéraire s'intéresse à eux et leur redonne un brin de notoriété. C'est justice. Car ils renferment un peu de la pensée de leur temps. Et cela mérite le respect.



APPENDICE I

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

I

Lettre de Wilson au comte de Warwick. Adressée à Warwick House, London. (MSS. of the Coke family, of Melbourne, co. Derby, belonging to the Earl Cowper, K. G., preserved at Melbourne Hall.)

1637, October 1/10. Bruges.

The fair easterly winds since my unlucky departure out of Zealand into these parts makes me conceive your Lordship may be in England before my letter comes to you. Notwithstanding my passport from Sir W. Boswell¹ and your Lordship's letter to Monsieur le Comte de Fontaine² I am detained here a prisoner in Bruges, my letters taken from me and sent to the Cardinal Infanta. They pretend this hard usage of me comes from a restraint that the Cardinal hath lately made that no man shall come from the country of rebels into these parts without his passport. I lie at the signe of the White Hart : I have written to Monsieur Jarbier³ to Bruxelles : I doubt not he will further my release... My restraint here not so much afflicts me as the interruption of my letters, besides the neglect of your Lordship's occasions.

1. V. P. xlvij, n. 1.

2. V. P. xlvij, n. 2.

3. V. P. xlix, n. 3.

II

Lettre autographe de Wilson à Sir Thomas Barrington ¹.
(British Museum, Egerton MSS. 2647, fol. 7.)

S^r,

This Bearer John Hudson my lords seruant is a dweller at Pleshir, and through some bad information is come into the number of them that are rated at £. 10 a peece for the 20th part. I should be loth to write to you an vntruth, therefore I did informe my selfe aswell as I could how capable hee was of disbursing so much money, hee hath not a foot of land, nor any money that I can heare of, his estate consists in a little household stuff, and some good Ale, and how that will rise soe high I know not. S^r I beseech you fauor the poore man in what you may and pardon the presumption of

Your humble seruant
Arth : WILSON.

Leez, 3 July 1643.
(Au dos :
To the Honorable S^r
Thomas Barrington
K^t & Baronet
theise present.)

1. Les Barringtons étaient une famille influente de l'Essex. Le Sir Th. Barrington dont il est ici question fut envoyé dans l'Essex en 1642, par le Parlement « for the appeasing and quieting of divers Assemblies of people gathered together in great bodies, who had much damnified the houses and taken the goods of divers persons without Law or other Authority ». (A Declaration of the Lords and Commons assembled in Parliament. Die Veneris 2 Septem. 1642).

III

Testament d'Arthur Wilson. (Somerset House. Bowyer, 119.)

In the name of God Amen. I Arthur Wilson of Felsted in the Countie of Essex gent. beinge in health of bodie and mind att this present (All due praise be giuen to my great Creator) knowinge by diuine truth that man is as the flower of the feild, as a vapor, as dust, as a shadowe that passeth away; and by humane experience as a brittle glasse soone broken, To giue a true light to my intentions, now liuinge that there may no suites arise after my decease for the little I haue when itt shall please God of his infinite goodnes and mercie to call me to him, I doe here with my owne hand in this my last will and Testament, First I bequeath my Soule to God that gaue itt, and to my Lord and Sauour Jesus Christ that redeemed itt, by whose most blessed meritte I hope to attaine to that happines in heauen which no tongue nor penne can expresse nor can itt euer into the heart of man to conceiue itt, and to the Holie Ghost the Comforter doe I resigne my Spiritt. To which thre persons and one God be all honour, glorie and praise for euer, Amen. My bodie I giue to the earth from whence itt came and to be interred where my louinge wife pleases. Knowinge wheresoeuer itt lyes, itt must resolute to itt first principles till the last great restitution that the earth shall make, in giuing vpp her dead, when I hope to see with these eyes and heare with these eares to the Comfort of my soule the glorious Sauour and Judge of the world sittinge vpon a throne of mercie pronouncinge his veritie. And because this bodie of mine hath so many yeares clogged my Soule and chain'd itt to vanitie that itt could not so clearly mount vp with the wings of loue to that diuine Loue that made itt, my will is that itt be interred priuately without any outward ostentation. For

I Cor.
15.42

Saint Paul telleth the Corinthians that the bodie is sowne in corruption, but itt is rais'd in incorruption, itt is sowne in dishonour, itt is rais'd in glorie, itt is sowne in weakenes, itt is rais'd in power, itt is sowne a naturall bodie, itt is rais'd a spirituall bodie, and he assures

him that is *Christ Quod transformabit corpus suum humile*, and that Philip. his vile bodie shalbe changed, that itt may be fashioned like vnto 3.21 Christs glorious bodie which is farre aboue all the State and glorie that the world can afford; For the disposinge of my temporall estate (which is not much because I neuer desired much) my will is that the sixteenth part of a shippe that cost me thirtie pounds (and tenne pounds in money) shalbe to the vse of my sister Judith, and att her dispose, or to her children; Item I giue to my sister Marie fortie pounds and the lease of the house in Perpole land; Item I giue to the youngest daughter of my deceased sister Catharine thirtie pounds; Item I giue to my Cosin Robert Nixon tenne pounds; Item I giue to my Cosin Mr. Richard Nixon tenne pounds, Cambdens Britannia and all my English Chronicles in English; Item I giue to my sonne in Lawe¹ Mr. William Webb my statute bookes and all my other bookes which doe councerne the Lawe. The rest of my bookes (except what are hereafter mencioned) I giue and bequeath to my Lords Librarie att Leeze to be continued there to that noble familie for the benefitt of the chapplaines to that house; Item I giue and bequeath to my sonne Webb tenne pounds to buy him a ringe; Item I giue to my daughter Webbe² tenne pounds to buy her a ringe; Item I giue to my good freind Mrs. Sidney Humphries³ tenne pounds to buy her a ringe, my concaue glasse with the foot Gerards her ball and my physicke manuscript with the blewe stringes; Item I giue to the poore of the parish of little Leeze fortie shillings; Item I giue to the poore of the parishe of Felsted three pounds; All these Legacies I desire may be deliuered and paid within twelue moneths after my decease by my deare and louinge wife to whome the bonds of nature and affection ties me, with whome I haue liued a quiet and contented life, for whome I blisse God and to whome I giue and bequeath the rest of my estate; That is to say, The little house and land I haue in Felsted called Drinkalls to receiue the profitts therof for and duringe her naturall life, and after her decease my will is that itt shall remaine

1. V. P. xlvij, n. 2. Cf. fin ch. V.

2. V. P. xlvij, n. 2. Cf. fin ch. V.

3. V. P. lx, n. 1.

to the poore of the parishe of Felsted for euer, in manner and forme followinge. That is to say, the yearly reuenue of itt shall come into the Ministers and Churchwardens hands of the said parishe to be diuided weekly euerie Lords day morninge amonge the poore in bread, and to that end they shall haue power for euer to lett and sett the said house and land to whome they shall thinke fitt with the consent of the farmer of Felstedberrie for the most aduantage for the poore people, that they may haue the yearly benefitt of itt, not takinge any fine for the same, but onely the yearly profits; Item I giue vnto my deare wife my house and land in Felsted situate on Cleuelands greene, commonly called Cleuelands for and duringe her naturall life, and after the decease of my said wife I giue and bequeath the said house and land called Cleuelands to my Cosin Mr. Richard Nixon and to his heires for euer. Prouided that my said Cosin Mr. Richard Nixon within sixe moneths after the said land comes into his hand by the decease of my deare wife, doe pay vnto my sister Marie twentie pounds and to the daughter of my deceased sister Catharine twentie pounds, and to the eldest sonne of my sister Judith twentie pounds, and to my Cosin Captaine Robert Nixon tenne pounds, and to my Cosin Mr. John Nixon tenne pounds. And if itt shall happen that any of these doe dye before my Cosin Mr. Richard Nixon come to haue the benefitt of the land, those that haue children shall receiue the benefitt of these legacies, and itt shalbe paid vnto their children, and to those that dye without issue the legacies shalbe void, and the benefitt shall redound to my Cosin Mr. Richard Nixon. Item I giue to my deare and louinge wife all my money plate household stuffe, goods, Chattells or whatsoeuer is mine ouer and aboue the before named legacies makinge her my sole Executrix. And I doe desire my sonne Mr. William Webb and my Cosin Mr. Richard Nixon to be Supervisors of this my last will. Item I giue to my little grandchild Elizabeth Spittie¹ my best diamond ringe. The reason why I giue no more to my sonne and daughter Webb, is because I knowe whatsoeuer my deare wife hath shalbe for the most part to them and their children. And so I desire the God of peace and loue to abide vpon

1. V. P. xlvij, n. 2.

all your spirits and the spirits of all that are his and send vs the blessings of eternall happines ; This is the last will and testament of me Arthur Wilson. Notwithstandinge any former wills. Witnes my hand this first day of August one thousand sixe hundred fiftie and one. Arth : Wilson. This will and testament of Arthur Wilson conteyned in two sheets of paper was signed and sealed in the presence of John Sorell, John Snowe his marke.

A CODICILL annexed to the last will and testament of Arthur Wilson of Felsted in the Countie of Essex gent. Whereas I did on the first of August 1651 make my last will and testament, and thereby bequeathed diuers legacies. And whereas amonge other thinges I gaue diuers of my bookes to my Cosin Mr. Richard Nixon my sonne Webb and Mrs. Sidney Humphries I doe now declare my intention. That no part of my bookes shalbe giuen to any of them. And doe hereby giue and bequeath all my whole Librarie intirely to my noble Lord the Earle of Warwicke. And I doe humbly desire his Lordshipp to appoint a fitt place for disposinge thereof with safetie, and Chayninge the bookes so as they may be continued to the vse and seruice of that noble familie ; Item I doe giue to my most honoured Lady the Countesse of Warwicke¹ in testimonie of my humble dutie and gratitude for all her noble and vnderdeserued fauours to me the Summe of Fiftie pounds in gold which I humbly beseech her honour to accept and bestowe in a peice of golden plate for her honours seruice ; Item in Liew of the books mencioned in my said will to be giuen to Mrs. Sidney Humphries I doe giue and bequeath vnto the said Mrs. Sidney Humphries the great Cabinett in my closett with all thinges whatsoeuer therein beinge. Item I doe giue and bequeath to my good freind Mrs. Gregorie² Tenne pounds to buy her a ringe ; Item I giue to my maid Mary besides her wages Tenne pounds. Item I giue to William Bland besides his wages Tenne pounds ; Item I giue to my seruant Richard Archer besides his wages Fortie shillinges ; Item I giue to Arthur Nixon sonne to my Cosin Robert Nixon Twentie pounds ; to be paid to his said father for buyinge of plate

1. V. P. lxi, n. 1.

2. Probablement une parente de la femme de son beau-fils Richard Spitty, V. P. xlvij, n. 2.

for his said sonne. All which summes of money bequeathed as afore-said I would haue paid within a yeare after my decease. Item I giue and bequeath to my good freind Mr. William Jessopp¹ my best diamond ringe which by my said will I had bequeathed to my late grandchild Elizabeth Spittie since deceased. And whereas since my makinge of my said last will and testament, my late beloued wife whome I named sole Executrix thereof is deceased, I doe now in her place and stead nominate and appoint my louinge kinsman Mr. Richard Nixon to be the sole executor of this my last will and Testament; In Testimonie whereof I haue hereunto putt my hand and seale this twentie eighth day of September. In the yeare of our Lord one Thousand sixe hundred Fiftie two. Arthur Wilson. Signed sealed and published as the said Arthur Wilsons last will and Testament the same day and yeare. In the presence of vs W : Jessopp, William Bland, The marke of Richard Archer.

This Will together with this Codicill annexed was proued att London before Doctor Clerke Surrogate to Sir Nathaniell Brent Knight Doctor of Lawes and judge of the Prerogatiue Court lawfully constituted the sixteenth day of October. In the yeare of our Lord one Thousand sixe hundred Fiftie two by the oath of Richard Nixon suruiuing Executor named in the said Codicill; To whome was committed administracion of all and singular the said deceaseds goods chattells and debts, hee beinge first sworne well and truely to administer the same.

1. Un Mr. Jessop figure comme curateur dans le testament du comte de Warwick. (V. C. F. Smith, *Mary Rich*, etc., p. 214).

APPENDICE II

I

UPON M^r J. DONNE AND HIS POEMS

Who dares say thou art dead when he doth see
(Unburied yet) this living part of thee?
This part to thy being gives fresh flame
And though th'art Donne yet will preserve thy name
Thy flesh (whose channels left their crimson hew
And whey-like ranne at last (in a pale blew)
May shew thee mortall, a dead Palsie may
Seise on't and quickly turne it into clay;
Which like the Indian Earth, shall rise refin'd
But this great spirit thou has[t] left behinde
This soul of verse in its first pure estate
Shall live, for all the world to imitate
But not come neer; for in thy Fancies flight
Thou dost not stoop unto the vulgar sight
But hovering highly in the aire of wit
Holdst such a pitch that few can follow it :
Admire the may. Each object that the Spring
(Or a more piercing influence) doth bring
T'adorn Earths face thou sweetly doth contrive
To beauties elements, and hence derive
Unspotted Lillies white; which thou didst set
Hand in hand with the veine like Violet
Making them soft, and warme, and by thy power
Couldst give both life and sense unto a flower.

The Cherries thou hast made to speak, will bee
 Sweeter unto the taste, than from the tree,
 And (spight of Winter storms) amidst the snow
 Thou oft has made the blushing Rose to grow.
 The Sea Nimphs, that the watry cavernes keepe
 Have sent their Pearles and Rubies from the deepe
 To deck thy love, and plac'd by thee, they drew
 More lustre to them than where first they grew
 All Minerals (that Earths full womb doth hold
 Promiscuously) thou couldst convert to gold,
 And with thy flaming raptures so refine,
 That it was much more pure than in the Mine.
 The Lights that guild the night, if thou didst say
 They looke like Eyes, those didst outshine the day
 For there would be more vertue in such spells
 Than in Meridans or crosse Parallels
 What ever was of worth in this great Frame,
 That art could comprehend, or Wit could name
 It was this theme for Beauty; Thou didst see
 Woman was this fair worlds Epitomie.
 Thy Nimble Satyres too, and every strain
 (With nervy strength) that issued from thy brain
 Will lose the glory of their owne cleare bayes
 If they admit of any other praise
 But thy diviner Poems (whose cleare fire
 Purges all dross away) shall by a Quire
 Of Cherubims with heavenly notes be set
 Where flesh and blood could n'er attaine to yet
 These purest spirits sing such sacred Layes
 In Panegyrique Halleluyaes.

Arth. WILSON.

(From « *Juvenilia or Certain Paradoxes and Problems* written by
 J. Donne. London. Printed by E. P. for Henry Seyle and are to
 be sold at the Signe of the Tygers head in Saint Pauls churchyard.
 Anno Dom. 1633 » p. 397.)

II

EPITRE A EDWARD BENLOWES ¹

For the much Honoured Author.

The winged intellect once taught to fly
By art and reason, may be bold to pry
Into the secrets of a wandring star,
Although its motions be irregular :
And from the smiles and glances that those bright
Corrivals cast, that do embellish night,
Guesse darkly at, though not directly know,
The various changes that fall here below.
And perching on the high'st perimeter,
May finde the distances of every sphere,
Which in full orbs do move, tunicled so
That the lesse spheres within the greater go,
As cell in cell, spun by the dying flie ;
Or ball in ball, turn'd in smooth ivorie.
Each hath a prince circled upon a throne,

1. Edward Benlowes (1603?-1676), fils d'Andrew Benlowes of Brent Hall, dans le comté d'Essex. Il passa à peu près par les mêmes vicissitudes religieuses que Wilson, ayant débuté par le catholicisme et fini par un protestantisme tirant sur le puritanisme. C'est une figure curieuse. Riche, il dépensa sa fortune en encouragements aux poètes et savants de son temps. Sa générosité n'était pas toujours très avisée. Cependant Phineas Fletcher et d'Avenant étaient parmi ses amis. Il mourut dans la misère. Wilson a dû faire sa connaissance dans le comté d'Essex, où il s'était retiré. Il a écrit de nombreux poèmes en anglais et en latin, dont le principal est *Theophila*, etc. Ce dernier eut beaucoup de succès.

In a refulgent habitation.
Only the constellations seem to be
Like nobles, in an aristocrasie.
Their milkie way like innocence, and thus
Should all great actions be diaphanous.
But the great monarch, light, disposes all :
His stores are magazine, and festivall :
And by his pow'r earths epicycle may
Move in a silver sphere, as well as they.
Else, her poor little orb appears to be
A very point to their immensities.
Thus strung, like beads, they on their centers move ;
But the great center of this all, is Love.

Though the brute creatures by the height of sense
Foretell their calm and boystrous influence,
Yet to finde out their motions is mans part,
Not by the help of nature, but of art,
Which rarifies the soul, and makes it rise,
And sees no farther than that gives it eyes.
And by that prospect will directly tell
What regions stoop to every parallel.
Which cities furred are with snow, which lie
Naked, and scorcht under heav'ns canopie.
How men, like cloves stuck in an orange, stand
Still upright, with their feet upon the land.
And where the seas oppos'd to us do flow,
Yet quench they not that heat where spices grow.

It sees fair mornings rising neck beset
With orient jems, like a rich carcanet.
Who every night doth send her beams to spie
In what dark caves her golden treasures lie :
And there they brood and hatch the callow race,
Till they take wing, and fly in every place.

It sees the frozen firre shrouding its arms,
While cocus trees are courted with blest charms,

That swell their pregnant womb : whose issue may
Sweeten our world, but that they die by th' way.

It sees the seasons lying at the door,
Some warm and wanton, and some cold and poor ;
And knows from whence they come, both foul and fair,
And from their presence gilds, or soils the air.

It sees plain natures face, how rude it looks
Till it be polished by men and books ;
And most of her dark secrets can discover
To open view of an industrious lover.

What ever under heav'ns great throne we prize
Or value, in arts chamber-practise lies.
But when before the Almighty Judge he come
To speak of Him, my oratour is dumb.

Go then, thou silent soul, present thy plea
By the fair hand of sweet Theophila.
Hap'ly thy harsh and broken strains may rise
In the perfume of her sweet sacrifice :
And if by this accesse thou find'st a way
To th' highest Throne, alas ! what canst thou say ?
What can the bubble (though its breath it bring
Upon the gliding stream) say of the spring ?
Can the proud painted flow'r boast that it knows
The root that bears it, and whereon it grows ?
Or can the crawling worm, though ne're so stout,
With its meandrings finde the center out ?
Can Infinite be measur'd by a span ?
And what art thou, lesse than all these, ô man ?

Man is a thing of nought ! yet from Above
There beams upon his soul such raies of Love,
As may discover by faiths optick, where
The burning bush is, though not see Him there.
The meekest man on earth did only see
His shadow shining there, it was not He.
And if that great soul, who with holy flame,

And ravisht spirit to the third heav'n came,
Saw things unutterable, what can we
Expresse of those things that we ne're did see?
The senses strongest pillars cannot bear
The weight of the least grain of Glory there.
No more then where to bound, or comprehend
Infinite, they can begin, or end.

Since then the soul is circumscrib'd within
The narrow limits of a tender skin ;
Let us be babes in innocence, and grow
Strong upwards, and more weak to things below.
By sacred chymistrie, the spirit must
Ascend and leave the sediment to dust.

This cordial is distilled from the eyes,
And we must sprinkle it on th' sacrifice :
Offered i' the virtue of Theoph'las name,
Which must be to it holocaust and flame.
Then, wing'd with zeal, we may aspire to see
The hallow'd oracles exprest by Thee,
Who art Loves flamen, and with holy fire
Refin'st thy muse, to make her mount the higher.

Arth. WILSON.

(From « *Theophila, or Loves Sacrifice*, a divine Poem. Written by
E. B. Esq. [Edward Benlowes]. Several Parts thereof set to fit Aires
by Mr. J. Jenkins. London, Printed by R. N. Sold by Henry Seile
in Fleet Street, and Humphrey Moseley at the Princes Arms in
S. Pauls Church-Yard 1652 ». Folio.)

III

PORTRAIT DE WILSON EN TÊTE DE SON
“ HISTORY OF GREAT BRITAIN ”

The Authors PICTURE drawn by Himself.

As others print their Pictures, I will place
My Mind in Frontispiece, plain as my Face ;
And every Line that is here drawn, shall be
To pencil out my Souls Physiognomy,
Which on a Radiant height is fixt. My Brow
Frowns not for these Miscarriages below,
Unless I mean to limit, and confine,
Th' Almighty Wisdom to conceits of mine.
Yet have no envious Eyes against the Crown,
Nor did I strive to pull the Mitre down ;
Both may be good ; But when Heads swell, men say,
The rest of the poor Members pine away,
Like Ricket-Bodies, upwards over-grown,
Which is no wholesome Constitution.

The grave mild Presbyter I could admit,
And am no Foe to th' Independent yet ;
For I have levell'd my intents to be
Subservient unto Reason's Sovereignty ;
And none of these State-Passions e'r shall rise
Within my Brain, to rule, and tyrannize :
For by Truth's sacred Lamp (which I admire :)
My Zeal is kindled, not Fanatick fire.

But I'll avoid those vapours, whose swoln spight,
And foaming Poyson, would put out this light.
Vain Fuellers ! they think (who doth not know it)

Their light's above't, because their walk's below it.
Such blazing Lights like Exhalations climb,
Then fall, and their best matter proves but slime :
For where conceited Goodness finds no want,
Their Holiness becomes Luxuriant.

Now my great trouble is, that I have shown
Other mens faults, with so many of my own ;
And all my care shall be, to shake off quite
The Old Mans load, for him whose burthen's light,
And grow to a full stature, till I be
Form'd like to Christ or Christ be form'd in me.
Such Pieces are Grav'n by a Hand Divine.
For which, I'll give my God this Heart of mine.

Contemnit linguas vita probanda malas.

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES CITÉS DANS L'INTRODUCTION

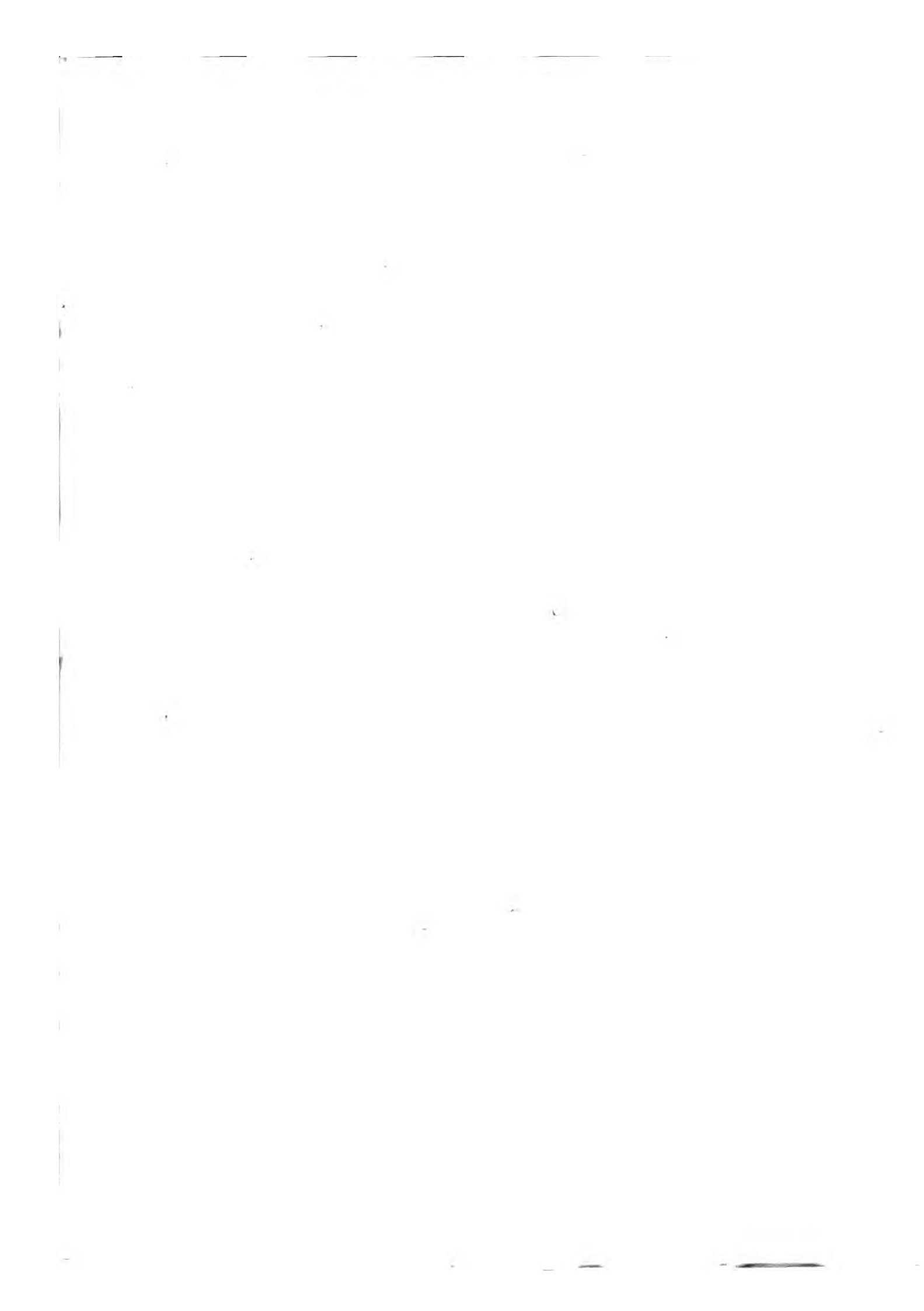
- BACON (F.). — The Works of Francis Bacon, collected by James Spedding, etc., 14 vols. London, 1872.
- BLISS (P.). — V. Wilson (A.).
- BRAYLEY (E. W.). — A Topographical History of Surrey. 5 vols. Dorking and London, 1841.
- BURTON (R.). — The Anatomy of Melancholy. A new Edition. Chatto and Windus. London, 1887.
- CAMDEN. — Britannia : or a Chorographical Description of the Flourishing Kingdoms of England, Scotland and Ireland... translated and enlarged by Richard Gough. 3 vols. London, 1789.
- CHESTER. — Marriage Licences issued by the Bishop of London. 1611-1828. (Harleian Society Publications.)
- CLARENDON (Lord). — History of the Rebellion and Civil Wars in England, etc. 7 vols. Oxford, 1849.
- COLLIER (J. P.). — History of Dramatic Poetry and Annals of the English Stage. 3 vols. London, 1879.
- D'AVENANT (Sir William). — The Dramatic Works, with prefatory Memoir and Notes [By James Maidment and W. H. Logan] 5 vols. Edinburgh and London. 1872.
- DEVEREUX (W. B.). — Lives and Letters of the Devereux, Earls of Essex. 2 vols. London, 1853.
-

- DODSLEY (R.). — A Select Collection of Old English Plays. Pub. by Robert Dodsley. 4th ed. by. W. Carew Hazlitt. 15 vols. London, 1874-1876.
- DUCIS (J. F.). — Œuvres. 3 vols. Paris, Ladvat, 1827.
- ERDESWICK (S.) et HARWOOD (T.). — A Survey of Staffordshire, containing the Antiquities of that Country, by Sampson Erdeswick, Collated with Manuscript copies and with Additions, corrections, etc. by the Rev. Thomas Harwood... London, 1844.
- FLEAY (F. G.). — A Biographical Chronicle of the English Drama. (1559-1642) 2 vols. London, 1891.
- FOSTER (J.). — Alumni Oxonienses. Early Series. 4 vols. Oxford, London, 1892.
- FULLER (T.). — The Appeal of Injured Innocence unto the Religious Learned and Ingenuous Reader in a Controversie betwixt the Animadvertor Dr. Peter Heylyn and the Author Thomas Fuller. London, 1659.
- GARDINER (S.). — History of England from the Accession of James I to the Outbreak of the Civil War. 1603-1642. 10 vols. London, 1883.
- HALLIWELL-PHILLIPPS (J. O.). — Illustrations of Shakespeare and the Early English Drama. The Marriage of Wit and Wisdom. (Shakespeare Society) London, 1846.
- HEYLIN (Peter). — Microcosmos. A Little Description of the Great World. The 4th Edition. Revised... Oxford, 1629.
- HODGKIN (T.). — Italy and her Invaders. (A. D. 376-814.) 8 vols. At the Clarendon Press. Oxford.
- KENNETT (W.). — A Complete History of England with the Lives of all the Kings and Queens thereof. 2nd Edit. 3 vols. 1719.
- LEGOUIS (E.). — Pages Choisies des Grands Ecrivains : Shakespeare. Paris, 1899.
- LELAND (J.). — The Itinerary of John Leland, the Antiquary... Published by Thomas Hearne... 2nd Edition. 9 vols. Oxford, 1744.

- LODGE (Thomas). — The Complete Works of Thomas Lodge (1580-1623) with Memoir by Edmund Gosse. (Hunterian Club Publications.) 6 vols. Glasgow, 1878-82.
- MORANT (P.). — History and Antiquities of the County of Essex. 2 vols. London, 1768.
- MOULTON (G. R.). — Shakespeare as a Dramatic Artist ; a Popular Illustration of the Principles of Scientific Criticism. Third Edition. At the Clarendon Press. Oxford.
- PAULUS WARNEFRIDUS DIACONUS. — De Gestis Langobardorum Libri VI. (Dans MIGNE (J. P.) Patrologiæ Cursus Completus. Vol. XCV. 1861.)
- PECK (Rev. Francis). — Desiderata Curiosa, or a Collection of scarce and curious pieces, relating chiefly to matters of English History. 2 vols. London, 1735.
- RYMER (T.). — Fœdera, Conventiones, Literae, etc. 20 vols. London, 1704-35.
- SANDERSON (W.). — The Reign and Death of King James of Great Britain, France, and Ireland, the First, etc... London, 1655.
- SCARGILL-BIRD (S. R.). — A Guide to the Principal Classes of Documents preserved in the Public Record Office. 2nd Edition. London, 1896.
- SMITH (Charlotte Fell). — Mary Rich, Countess of Warwick (1625-1678) : Her Family and Friends. London. Longmans, Green et C^o, 1901.
- WILSON (A.). — The Inconstant Lady, A Play. The Author Arthur Wilson, Esq. Sometime of Trinity College, Oxford. To which is added an Appendix. [By P. Bliss.] Oxford, Printed in the year M. DCCC. XIV.
- THOMAS (W.). — The Historie of Italye. A booke exceding profitable to be red : because it intreateth of the estate of many and dyvers common weales, how they have bene, and now be governed. Imprinted at London in Fletestrete nere to Sainct Dunstons Church by Thomas Marshe. n. d.

- WARD (A. W.). — A History of English Dramatic Literature to the Death of Queen Anne. New & Revised Edition. London, 1899.
- WOOD (A.). — Athenae Oxonienses. To which are added the Fasti or Annals. With Additions by P. Bliss. 4 vols. London, 1813-20.
- WOOD (A.). — The History and Antiquities of the University of Oxford in two Books. Ed. by J. Gutch. Oxford, 1796.





THE SWISSER
ACTED
AT THE BLACKFRIERS

1631

THE SCÆNE

LOMBARDIE

PERSONS

ACTORS

THE KING OF THE LOMBARDS.....		<i>Sharpe.</i>
ARIOLDUS, A nobleman retir'd.....		<i>Taylor.</i>
ANDRUCHO, A Swisser otherwise Count ARIBERT banisht.		<i>Lowin.</i>
TIMENTES, A fearefull Generall.....		<i>Pollard.</i>
ANTHARIS	} Two old noble men.....	{ <i>Benfeild.</i>
CLEPHIS		
	} Mortall Enemies.....	
ALCIDONUS, Sonne to ANTHARIS.....		<i>Swanston.</i>
ASPRANDUS	} Two Gentlemen.. ..	{ <i>Smith.</i>
ISEAS		
	}	
PANOPIA, The KINGS sister.....		<i>Tomson.</i>
EURINIA, A Captiue.....		<i>Goffe.</i>
SELINA, Daughter to CLEPHIS.....		<i>Trigg.</i>
I Gentleman.		4 Souldiers.
I Gentlewoman.		2 Seruants.
	Guard.	

THE PROLOGVE

*Our Author sayes, as growing Things haue sence,
Spirit, and Vigor, from high Influence;
And at the first Life entertaine a Fate,
Which some vncertaine Starrs doe propagate;
Soe this his harmeles Yssue (ere it haue 5
Fullie a Becing) may find out a Graue;
And not liue so long to lament the State,
Of its now Birth, which if you Calculate
Shall meete a better hope, you know the rude,
Guiddy, and Brain sick Times, vicissitude, 10
How hard it is to hitt right? 'Tis a sad
And Fatall hower, if all pertakes of Bad :
Nor can wee thinke the Planetts euer stood
Soe at a Birth, to make, one, onely good.
Allow it Good with the Good, and lett it bee 15
Bad with the Bad; 'tis no ill Destinie.*



THE SWISSER

ACTVS PRIMVS

SCÆNA PRIMA

[In the Neighbourhood of Pavia.]

Enter two SOVLDIERS running. ANDRVCHO meetes them.

1st *Soldier.*



ALL'S lost! The day is lost! the Enemie
Persues with winged speed.

2nd *Sold.*. Lett's seeke for safetie! *Exeunt.*

Andru. Then run out of your selues, for while yee carry
That trembling Coward (feare) along with yee,
It is the greater Enemie.

Enter 2 SOVLDIERS more.

3rd Sold.]. The Cannon —

5

Andru. Bounce!

3rd Sold.]. And the Carriages —

Andru. Your nimble leggs!

3rd Sold.]. Are all possest by th' Enemie.

Andru. You lye,

For you are running from 'em.

4th Sold.]. Where's the Generall?

Exeunt.

Andru. Sick a' the same disease! The running gout

Be your good speed, or running Pox. What wildnes

10

Clad in a Sheepskin-feare doth scatter thus

This flock of fooles? It is lesse difficult

To recollect the leaues, that Autumne stormes

Haue shatter'd from their Bowghs, and make 'em grow

To a fresh strength, then bring to any Head

15

This now diuided Multitude.

Enter ISEAS.

Ise. Andrucho!

Shift for thy selfe; the Generall's left the feild.

Andru. It is a generall fault : soe you doe all.

But Iseas! Iseas! prithee, if thy Bloud

Be not all quick siluer, lett mee stop thee. Why

20

In name of Madnes hast yee so? The Enemie

Is not within a League, and wee are now

Closse by the Cittie walls! Lett's breath awhile —

What think'st thou of my lord the Generall?

Is't not a prittie, handsome, fine, soft youth,

25

In a faire ladies Chamber?

Ise. Faith, Andrucho,
I ha' no mind to be whipt yett.

Andru. There's a freedome
That's giuen to fooles and Madmen, and they may
Speake truth without exception : do'st thou not
Perticipate of one of those?

Ise. Ye, Mongrill, 30
Because the King and Generall giue you leaue
To snarle before them you will snap at mee, now.

Andru. Come, come, the world's compos'd of nothing elce,
But fooles and Madmen; search the volume of it,
Turne most mens Actions ouer, and who finds 'em 35
Free from that Antique Character, deserues
To bee inrol'd himselfe. Ha, ha, he!

Ise. Why dost thou laugh?

Andru. At the strange Changes, Sirha,
In the World's Measure. Fortunes wheele runs round,
Now vp, now downe; now like a curst wife, readie 40
To strike her husband, and then presently,
Humbles her selfe to 's man. We put a glosse
On our Deformities, like a painted baud,
And are not what wee seeme; all are disguiz'd,
And each man rather represents what's fitt 45
He should bee, then what Really hee is.
Take the seuer and sterne Judge from the Bench,
And he'le lay by his grautie with his gowne ;
The faire and mistique Modestie that dwells
In female out side, is but borrowed forme ; 50

And which of vs can find a breast that's noble
But by that splendor from its slaues? 'tis hard
To know a knight from a begger, or a Bankrupt
From a Rich marchant.

Ise. How can this be helpt?

Andru. Is there no way to vncase the Hypocrite? 55
Why euery Nation's knowne by's clothes — I am
A Switzer.

Ise. But how honest —

Andru. True! that wo'd be knowne,
But 'tis impossible, man is not made
Of Christall, to be lookt through; therefore who trusts
Vpon this worlds vncertaineties, must needs 60
Be fooles, or Madmen; and who do's not soe?
Why should you take exceptions then? but stay —
The King and Generall —

[*Enter*] KING, TIMENTES, ANTHARIS, CLEPHIS, ASPRANDVS, *Gard.*

King. Lett the scatter'd troopes
Be putt in order, and our gards redoubled.
Beaten thus basely! shall the warlike Lombards, 65
That haue not onely aw'd proud Italye,
But all the Neighboring World, now turne their backs
To the Raueneans, a contemned People?
[*To Asprandus*]. See that the Scouts vpon the least aproach
Bring vs intelligence. [Exit ASPRANDVS].
[*To Timentes*]. What aduantage gain'd they 70
That you were broken thus?

Tim. (*speakes fearefully*). The battailes ioyning —
Our wings aduanct —

Andru. And flew away.

Tim. But being —
Opprest with multitudes —

Andru. Of Feares.

Tim. Retir'd —
In this disorder —

Andru. Hee's not yett recouer'd.

[*To the King*]. My lord the King! the Enemie! the Enemie! 75

King. Where? how farr of?

Andru. Heere, by the Generalls speach,
Heere at our backs; how could his feares be fresh elce?

King. Barke not, good Bandog, 'tis not tyme to bite now;
Wee are more serious.

Tim. [*to Andrucho*]. Sira, I'lle musle yee.

Andru. Get naked Truth a coate, doe! Had I come 80
With the smooth tougne of oyly flattery,
And prais'd his lordships valor; how hee stood
The shock of the feirce foe, till Numbers, rather
Then Noblenes did gett the day; or laid
The imputation on the Starrs that were not 85
Propitious, I should perhapps haue gain'd
The next Command. Vice is vnconfident;
Her face must be dawb'd ore. [*To Timentes*] My lord, you are
Valiant —

King. Take this foole-hardy fellow hence.

Anth. [*to Andrucho*]. Away —

You are to sawcy —

Andru. For a Courtier.

90

But a good honest plaine blunt Souldier

May speake his mind. This peece of Rottennes

(Scarce sound at Hart) is now the cheifest Pile

The king doth build on ; we are like to thriue well!

(Antharis whispers with y^e king).

O how the serpents wriggles into's breast!

95

So so, spitt out thy venome there! How finely

Are those that listen vnto flatterie,

Tickled to their distruction?

Ise. Peace, good waspe —

Andru. Not while I haue a stinge.

Ise. Sfoot, I wonder

How thou darest speake so boldly; if such words

100

Should scape my tougne, I sho'd be made to swallow 'em,

Spight a' my teeth.

Andru. I think so too; for may

The Asse be so familiar with his master,

As the neat Greyhound?

Ise. You will still be pinching.

Andru. Yes! for heere's game enough —

Anth. [*to the King*]. 'Tis Chance, my leige,

105

In warr beares cheifest sway; lett him againe

Venture abroad : new howers begett new fortunes.

King. It shall be so! Timentes, thou shalt trie

Once more what fate will doe, and on her wings

Build our vncertaine hopes. The Virgins shall

110

Besprinckle 'em with teares, and the graue Matrons,
With prayers, and sighs, shall heaue 'em vp, vntill
They houer ouer thee; while the sad edge
Of their eternall Destinie shall turne
Vpon our foes. Be not discouraged,
Thou hast our fauor still.

115

Tim. Then arm'd with that,
I Will proceed as boldly through danger
As that great Macedonian, when his fortune
Bred an oppinion in him, that hee was
Descended from the Gods. 'Tis not Men, now,
Or Numbers that I value; wo'd there were
Some Powers aboue Men to incounter with,
That I might make my Valor speake my fortune,
More then my fortune, that. The Souldiers bloods
Burne with Reuenge, and I am all a flame;
Myne Eyes shall now dart lightning, and my tougne
Speake thunder to 'em : what this Arme shall doe!
Fames trumpett shall put Enuies spight to silence.
Me thinkes I feele the Body sturr, and call
For some braue head to lead them on.

120

125

Antha. Well spoken.

130

Andru. I wo'd it were as well done. Who wo'd thinke
This fellow were not Valiant? Heer's the Signe
Of Hercules, but some poore female Spirit
Inhabitts it. O how the Man wo'd walke
Without a soule, if hee should vent his Valor
In action, not in words!

135

Tim. Lett vs aduance

To meet this proud foe. Now their Ruine falls
Heauy, and greiuous, when it comes in midst
Of all their Triumphs : And the Parcœ shall
Wonder what Power doth antidate, what they
Wo'd lengthen out.

140

Andru. Oh! they are dead alreadie!

Ise. Wee shall not neede to fight.

King. All my best wishes
Shall goe along with thee.

Clep. [*to the King*]. You are my Soueraigne!
And lett not wild Opinion sway your Judgement.
I speake as if I ment to loose a life
To giue you Beeing. I co'd neuer sooth!
And Councell crosse to Princes oft rebounds,
And strikes those men that aym'd it; y'had a father
That cherisht Vertue —

145

King. Whether tends this bouldnes?

Clep. To tell yee, that you haue distroid the strength,
And saftie of your Kingdome; buried aliue
Those that knew how to act, more then to speake;
Banisht the Prime of your Nobillitie;
Through Discontents made 'em retire, and rais'd
Such as dare onely fight in words. How can
Your Armies thriue? The Souldiers are growne hartles,
And where there is a Spirit, 'tis vented out
In such strange murmurings as might corrupt
The best obedience. This I am bound to tell yee.

150

155

Andru. [aside]. And nobly spoken!

Clep. [to Timentes]. Nay, Sir, neuer stare!
Wo'd you durst venture on the foe as boldly
As I dare speake truth! 160

King. You presume to much
Vpon our Patience.

Clep. Sir, my zeale for you
Is the strong motiue. If you meane to bury
The memorie of your braue Ancestors 165
In black Obliuion, send this fellow forth.
But if you striue to add vnto the height
Of all their glories, lett your fauors shine
Vpon Arioldus, whome your angry frownes
Haue driuen to a priuate life; ther's a sparke hidd 170
In the cold ashes of Neglect : hee knowes
How to command an hoast abroad, aswell
As to obay at home.

Andru. [aside]. How I co'd hug thee
Thou good old man!

Clep. Fortune that crownes your actions
Will neuer bring a Garland to your Vertues, 175
By such weake meanes as that.

King. Now I haue heard yee,
And find a crosse opinion to my will
Hath, onely, lett your tougne loose. Who am I?
Am I your king? Why thus controul'd? how dare you
Venture vpon my anger? Who is here 180
Mutters a word more?

Andru. [*aside*]. I must steale away
I shall burst out elce.

Exit. ANDRU.

King. Euery priuate man
Is master of his famely, and there
Commands, and is obay'd : are Princes tyed
To strickter Rules? There is no Difference 185
As, being men, wee are one Species,
And that which onely makes vs kings, is Power :
And will yee tye vp that? I haue not found
Myne anger yett : be dumb or —

[*Reenter*] ASPRANDVS.

What's y^e newes?

Aspr. The Enemie with speed marches this way, 190
And throwes his feares before him, which do seaze
The benum'd Sences of the Multitude,
So that it conquers more then slaughter can.

King. They shalbe stopt; wee'le meet 'em.

Aspra. But the Souldiers,
Busied with feare that the now Generall 195
Should lead them on, more then the Enemies fortune,
(As if they had one mouth) call for Arioldus,
Braue Arioldus, and brand lord Timentes
With the base name of Cowardize; they vowe
Neuer to stirr a foot without Arioldus. 200

King. Well! we will stay this outrage. Shall a swarme
Of slaues contemne our will? Antharis, see
The Cittie be well garded. Clephis age

Will best become it too, but moderate
Your speech hereafter. Come Timentes, wee
Will parlee with theise Roisters.

205

*Exeunt.**Manent* ANTHARIS, CLEPHIS.

Antha. Yes, yes, Clephis,
Your Elloquence hath carried it, the King
Will fix on your aduice.

Clep. I wo'd thy meaning,
Vnworthy lord, had no worse End then myne.

Antha. It euer had a better (Dotard). Darest thou
Shape any thought whereby my anger may
Haue way to a reuenge? 210

Clep. I feare thee not.
Lett guiltie men weare that pale liuerie
Vntill their Crimsen be lett out by Justice.
Do what thou darst! If Modestie restrain'd not, 215
And Age, the ground of all, I sho'd breake forth
In action : thou abusest a braue Prince
With base and seruile fawnings, pois'nest him,
With thy pernitiuous lipps, neuer leau'st licking
Till (like an Indian Ratt) thou hast deuour'd 220
The Bowells of his honor.

Antha. And, I pray,
What is your ayme, but to crosse his designes
And curbe his Power? Which is the iuster course,
To yeild to, or oppose my Soueraigne?
But I do know your Pride; you must command, 225

And goe without Sir. I doe heare my sonne
 Lookes on thy daughter with a louers Eye,
 I'lle pluck it out then — none of thy base breed
 Shall euer close with myne.

Clep. Thy insolence
 Hath worne out all my Passion; I can laugh 230
 At thy distempers, now. I hope thy sonne
 Hath more of goodness in him then can come
 From such a father; if hee did pertake
 Of so much villanie, I'de ha' my daughter,
 With all her maiden sweets, bound to the stench 235
 Of some corrupted carcasse, till they both
 Desolu'd one way, rather then match her soe.

Anth. Out, Harpie, Viper, scum of Mankind!

Clep. Doe!
 Raue till thy foming breath infect the Ayre;
 'Tis not thy priuate hate shall crosse my Care 240
 Vnto the publike safetie.

Exit CLEP.

Anth. I shall fitt yee. *Exit ANTH.*

SCÆNA SECVNDA

[*A Room in the House of Arioldus.*]

Two SERVANTS bring in a table with bookes.

ARIOLDVS followes.

Seru. Come, come, dispatch, my lord wilbee heere presently.

Ariol. Is the boy gon?

Seru. Hee is, my lord.

Ariol. Hee tooke

His parting sadly, did hee not?

Seru. Hee did.

Exit SERVANT.

Ariol. Alas, poore youth! 'twas much against his mind
To leaue mee soe. (*[Taking up his] Bookes.*) But theise are
freinds indeed! 5

Heere we may see our selues depainted better
Then by reflexion; theise vncase the soule,
Rip vp the inward man, and there discover
The various Humours, Passions, Indigences,
That do possesse vs. How are wee abus'd 10
By this smooth flattering outside, train'd along
Through the calme Pleasures of y^e world, still climbing,
And neuer looking downe? O Quietnes!
Thou Peacefull Paradize! Me thinks I stand
Vnshaken, on some loftie Pyramed, 15
And with my minds Eye see the world in motion.
What hurrying vp and downe, what paines, what Plots
For their vncertaine ends? How they doe swarme,
To raile, Colloge, whisper, betray, and All
In seuerall postures like so many Antiques, 20
Heere one a murdring, there another hanging :
And the Accuser, nay the Judge, as guiltie
As hee that suffers. Oh world, world!
I am about thee now.

Enter ANDRVCHO.

Andru. Noble Arioldus!

Happie in thy retirement.

Ariol. Worthy Aribert!

25

Thou art (amongst a peruerse multitude)
An honest lord still. How doth this disguise
Shroud thy hard banishment?

Andru. Why, well. The King
Minds not such vnderlings as I present now;
Besids, my haire is so o'regrowne, it hinders
Any suspect.

30

Ariol. But how dost thou keepe in?

Andru. By a free fooling, and wild Carriage,
I gaine vpon his humour; hee delights
To haue mee bite the World; calls mee his Bandogg;
And I doe lay about mee, ther's foule Matter
Enough to worke on, without forcing Nature.

35

Ariol. To much, to much, my freind : And heere I liue
Out a' the World, yett in't. How mild and gentle
Lookes euery thing about mee? Ther's no feare
To fall beneath this; I am now without
The reach of fauor or disgrace.

40

Andru. 'Tis true.

But who is borne for himselfe? Tyme spreads his wings
Ouer our fates; we haue no lasting Beeing.
How small a thrid is life? Why should wee prize it?
'Tis better ventur'd for our Countries safetie,
Then spun out longer thus.

45

Ariol. Right, Aribert.

'Tis not this wretched poore Rag-end of Life
That I doe Cocker thus; but since wee liue
Necessitated vnto Tyme, and Fate,
Which well we cannot change, lett vs liue Happie. 50
That is the Crowne Men toyle for. Who wo'd plod,
And breake their morning sleepes, watch at all howers,
Act any base and seruile Offices;
Cringe, fawne, and Creepe; nay, more then their good names,
Brand their black Consciencs with horrid Crimes, 55
But to gett Riches, which they thinke their Happines?
The wily and smooth Orator wo'd be silent,
The Souldier fight no more, the Laborer
Sett at his ease, and bruised Mariner
By dangerous rocks ne're crosse the foming Maine 60
But to liue Happily : why should I toyle
For what I haue already? I enioy it.

Andru. Yett Noblenes sho'd not obscure it selfe,
But show the World, that it dares stand y^e brunt
Of the most threatning Danger.

Ariol. This I grant too, 65
When in a free Scale euerie Action's waygh'd
And not by Priuate and rash Judgments censur'd
To their most Enuious Ends.

Andru. Encounter with 'em.

Ariol. Then I must vse their Weapon : Villanie.
Noe! I will sett and smile heere, lett the men 70
That doe desire to rise, learne to sooth Vice
And imitate Deformities; I'll beare

A full saile in this calmenes of my Life,
Which no rude storme shall threaten.

Andru. But I'le push for't.

Before I'le ha' my name trod vnder foot 75
By such wild beasts, I'le wriggle hard to sting 'em.
I haue bene two yeares banisht, through the mallice
Of Parasits and Rogues; and poore Eugenia,
My onely daughter, (after long attempts
Vrg'd by the King against her Honor) coming 80
To find mee out, made euen account with Death.

Ariol. Alas, good Ladie!

Andru. I did thinke to visett
The Court but for a tyme, yet hardned now,
And confident, thus shapt, I may find out
Which are my Enemies. But I forgett — 85
This discourse hindred my entents; Timentes
Must try the fortune of another Battaile;
O 'tis a slack skind youth! The good lord Clephis
Mett the kings anger for yee.

Ariol. Why for mee?

Andru. He stood to haue you Generall.

Ariol. Indeed, 90
Hee's truly Noble, but my thoughts are fixt
Within another Orbe.

[*Enter*] SERVANT.

Ser. My lord, heer's Iseas
Desires to haue accesse.

Andru. I will withdrawe. [*Andrucho goes behind the arras.*]

[*Enter*] ISEAS.

Ise. Worthyest of Lords, my Duty, which hath sought
Euer to Win vpon your Noblenes, 95
Commands my presence, to preuent your knowledge :
The King is coming hether.

Ariol. Sir, I thanke yee.

Ise. My seruices shall waite your lordships wishes.

Exit ISE.

[*Reenter* ANDRVCHO.]

Ariol. What sho'd this meane?

Andru. Some new deuice! (*Knock [within.]*) Agen!

[*Enter* SERVANT.]

Ser. Here is Asprandus.

Ariol. Lett him haue admittance. 100

[ANDRVCHO *goes again behind the arras.*]

[*Enter*] ASPRANDVS.

Aspra. If my indeauors haue not laid their hopes
To grow at your feet, noblest Lord, it was
More through a want of meanes then will. I'me glad
To fixe on this occasion now; the Souldiers
Will haue no Generall but you; the King 105
Cannot remoue their Resolutions
Neither with threats nor Promises. The Seruice,
Which I haue euer vow'd you, shall hereafter
Show it selfe more officious to your Goodness.

Ariol. I thanke ye, Sir.

Exit [ASPRANDVS].

[*Reenter* ANDRVCHO.]

Andru. Were theise two fellowes heere, 110
Since your Retirement?

Ariol. Neuer.

Andru. O they glide
Still with the streame. Good Rogues! Theise are shroud
simptomes
Of some new alteration by their Croking;
They flutter still about the Fauoritt,
Where they doe build their filthy nests, and lett him 115
Decline but ne're so little, they are gon
To the next riser.

[*Enter* SERVANT.]

Seru. Heer's the lord Antharis.

Andru. Hey day! hey day! more Rogues yett!
[*Hides again behind the arras.*]

[*Enter*] ANTHARIS.

Antha. My lord,
That I haue euer honor'd you, my greife
For your retiring can bring silent prouffs; 120
Which I forbear —

Andru. (*within*). Beleeue him not, hee lyes.

Antha. And that I loue you, your owne Vertues may
Confirme it strongly, hauing alwayes found
Such Noblenes as would invite the best

To imitation. I haue spoken for you, 125
Made the king know your worth; that worth y^t euer
Did speake it selfe, lay buried in his Judgement,
Till I reuiu'd it; now it doth appeare
In its true lusture. Hee hath chose you Generall,
(By my aduice) against the present foe; 130
Be noble like your selfe. I come to tell yee
So, to prepare your thoughts.

Ariol. What you haue said
Of Truth in my behalfe, my lord, I thanke yee;
But for the charge of Generall, 'tis a taske
Fitt for an abler man.

Anth. None more deserues it. 135
This seruice I haue added to the many,
You haue, and shall command. *Exit ANTH.*

Andru. Oh! I co'd burst!
Plotts! Plotts! this Pollititian
Is caught in his owne noose. Hee moue the King!
What Villanie is this? The good wee haue 140
Must come from them, the Bad, the Prince must beare;
This is fine iuggling —

Ariol. 'Tis so, Aribert.
Who treads the Maze of the Tymes Laborynth
Shall find some doubtfull wayes; my hart presages
A fatall Yssue : I am loth to leaue 145
The Quiet of this life.

[*Enter SERVANT.*]

Seru. The King, my lord.

Andru. Now, I must hide indeed.

Exit ANDRUCHO.

[*Enter*] KING, CLEPHIS, *Attendants.*

King. Cousin, I see

Thy vertue, now, through all mens Eyes, and I
Must chide my selfe for being blind so long.

I come to rauish thee from the soft Bosome

150

Of thy blest Peace, to manage rugged Warr;

I must confesse it is the Souldiers Act;

Lett not that hold thee back, I wish it too.

Thy Country calls for't, and the brauing foe

Growes Confident, vpon our Backwardnes;

155

Thy Vertue must repell 'em. Doe not plead!

I know thou canst say much — I ha' bene vnkind —

Prithe forgiue mee.

Ariol. If my Breast were Stone,

This Noblenes wo'd melt mee. You haue wonne

More by your goodnes, then your greatest Anger

160

Can e're distroy. Were euerie haire a life,

They would be all to little to expresse

A gratitude for this.

King. O noble Cousin —

Tyme is too quick with vs; wee must away,

The Enemie approaches fast.

Ariol. Hee comes

165

But to his ruine. [*To his Servant.*] Bring out my good Sword.

Is it not rustie? [*To the King.*] O Sir, you haue putt

Fresh Power into mee; I ha' purg'd my selfe

Of all my lazie thoughts; but that I loath
To boast my Actions, I durst boldly tell yee, 170
The Enemie this day shall feele what Power
A Princes fauor can infuse into
A loyall Subiects breast.

King. Goe, and bee happie! *Exeunt [all except CLEPHIS].*

Clep. A kingdome hath sound nerues when thus they agree.
Nothing doth strengthen more then Vnitie. *Exit.* 175

Souldiers. [within]. Arioldus! Arioldus! Arioldus!





ACTVS SECVNDVS

SCÆNA PRIMA

[*The Presence Chamber in the Palace.*]

ALCIDONVS *solus.*



HE name of Victorie, whose sound creates
New life, and spirit to men (when betwixt hope,
And feare, a desperate diffidence doth seaze 'em)
Cannot be so much pleasing to my Prince, now,
As thy deare name, Selina, is to mee. 5
Selina! in whose Breast there dwells all ioyes
That can be fancied. I bring others peace,
But Warr to thee and to my selfe, Selina.
I must not see her, much lesse speake to her,
Without a fathers curse; yett wee are married, 10
Firme as the holy Preist and loue could make vs.
I see no Reason that the Parents hate
Should bee entayl'd. But I forgett my busines;
Where doe you wander, thoughts?

Enter KING, PANOPIA, SELINA, ANTHARIS, CLEPHIS.

King. Now Alcidonus!
Thou bring'st good Omens with thee.

Alci. Such, great Sir, 15
As victorie can import. The Generall
Wo'd not loose time to write; he bad mee hast
Or he should bring the newes himselfe.

King. Wee long t'imbrace him, as hee is in blood
Nere to vs, so no lesse in our affection 20
Then his Deserts doth claime.

Alci. Madame, the Duty
I owe vnto the sister of my King,
Calls my respects to you.

Pan. Thanks, Alcidonus.
[*Aside to Alcidonus*]. Selina was all teares till thy returne,
But they were onely spent to make her growe, 25
And spring vp freshly at thy view.

Alci. [*aside to Panopia*]. O Madame,
There is a waking Dragon heere that keepes mee
From this diuine fruit. [*Aside to Selina*]. My most deare Selina!
I dare not speake to thee.

Seli. [*aside to Alcidonus*]. Curst fate!

Alci. [*to Antharis*]. All duty
Vnto my father. 30

Antha. [*who has observed their whispering*]. As you prise
my fauor,
Cast no affection that way —

Alci. (*aside*). I shall burst then :
For my great hart is full and I must vent it.

[*Aside to Selina*]. O my Selina, wo'd my thoughts had wings,
That they might fly to thee, or actiue Sence, 35
That I might send 'em through myne Eyes.

Seli. [*aside to Alcidonus*]. Be silent;
Wee'le liue like tirtles and mourne out our loues,
Not till they leaue vs, but wee leaue to bee.

Alci. [*aside*]. I shalbe lost if I proceede —

King. [*to Alcidonius*]. It seemes then,
The Battaile did not last long.

Alci. As they ioyn'd, 40
The Souldiers harts being full of ioy and Courage
For their new Generall, could not containe,
But with great Clamor cry'd out : Arioldus!
As if that name should teach their swords a way
Vnto Reuenge. The noise perplext the foe; 45
For they came on, as to an Enemie,
Whome losse, and feare, had weakened; and finding
Such Spirit, and Vigor, would not stand the Brunt,
But fled, and death did dog 'em at the heeles;
Hee was so grim, and terrible, they durst not 50
Looke in his face. Some Captiues there are taken,
Some ransom'd. Here's the Generall.

[*Enter*] ARIOLDVS, ANDRVCHO, ASPRANDVS, ISEAS.

King. Arioldus!

Now I will call thee myne, and without Enuie,
Since thou hast done enough to make her silent.
Thy name hath gotten Victories, what wo'd 55

Thy Valor doe? Thou dost o'recome in Peace too,
For in a Conflict with my selfe, I find
I had the worst in loosing thee so long;
But I'll recall that Truant Tyme, and pay thee
My best affections now.

Ariol. Great Sir, the Peace 60
I bring you by this Victorie, is not
More full of safety then I am of Sorrow
That I haue done no more. If I had paid you
(That which I owe) my life, I had dyed happie.
There had bene then a Memorie afforded 65
Vnto my actions, and some happely
Might haue lett fall a Pitty; but to liue
Where I can n'ere requite such noble fauors,
It is a Misery too mighty for mee.
[*Kneeling*]. O lett mee fall and grow heere, till I rise 70
Worthy of your acceptance.

King. Cousin, you wrong
Your merritt much. Sister, here is a Jewell
That I would haue you value.

Pan. His owne worth
Is a sufficient Plea, it makes a Way
For my respects to follow.

Ariol. Noble Madame, 75
Your Vertues rather I should imitate,
Beeing a rare Example, and I will;
Knowing ther are no wayes to doe you seruice,
But those whose Ends are good.

King. Now, Iseas,
And you, Asprandus, are turn'd gallant Souldiers; 80
But my tall Switzer heere, my honest Banddog,
Hee can deale blowes aswell as words. I'le loose him,
And hee shall fly at all; has an old tooth,
That will bite shroudly.

Andru. 'Tis growne blunt a' late, Sir.

King. Why, how comes that to passe?

Andru. 'Tis out a' fashion. 85

King. What?

Andru. To speake Truth. 'Tis not to be indur'd.
A Courtier hates it as hee hates short hose,
Or a small high crown'd hatt. A Cittison
(As if 'twere Poison) breakes when it appeares,
For it discouers much. Ther's many a Lady, 90
That dares not looke vpon the Light, but they
Haue coulour for't. Alas! should naked Truth
Appeare before them? Fye! The onely way
To haue Truth seene is through a glasse.

King. What glasse?

Andru. An Artificiall Glasse, where euery man, 95
Shall in his owne true Humor be presented.
The Courtier at his Cringe and smile; the Statist
With an erect looke, and high language, neuer
Minding inferiour things; the Judge with's — Ha!
Frighting the trembling Prisoner; the Crittick 100
Shaking his emptie Noddle; and the Gallant,

With some quaint oath in's mouth, smoaking his nostrills;
And soe of all —

King. How can this glasse be made?

Andru. Th'ingredients are somewhat hard to come by.
Stay! lett mee see — An ownc of Honestie, 105
Cleare, Pure, well vitreated; with a dram or two
Of Libertie, when the Signe is in Libra;
With a few Braines — But whos'? A Lawers? noe
They are too turbulent. A Poets? they
Were fittest, but they are poore, and soone corrupted : 110
Money do's much with 'em. A Diuines? Vmh —
There is noe President for't, besides preferment
Stands y' the way. A plaine blunt Swobbers wo'd,
If hee had Witt enough. But — we want a Skull
To make this Composition.

King. I beleeeue thee. 115

Andru. Such as did liue when the Tymes durst be lookt into
And then spoke Truth, and dyed in't.

Clep. A shroud fellow!
Hee shoots at all, and beats about the marke still.

King. I loue Andrucho —

Andru. I doe thanke your Maiestie.

King. To heare thee talke, man.

Andru. Wo'd it had bene otherwise. 120

King. Prithe, barke still, good Dog.

Andru. At whome?

King. At any bodie.

Andru. I cannot much condemne the Tymes : alas!
Why, euery one must liue. Heere are two gentlemen

[*Pointing at Iseas and Asprandus*].

That can obserue who rises, and who falls;
Which should be flatter'd most, I pray, the faller? 125
Ther's an necessitie they must doe one,
Can a poore Courtier liue elce? Alas, noe.
Why, I my selfe, a graue man, play the Buffone,
To make you merry heere; is't not because
I find a sweetnes in't? Wee all must liue. 130

And ther's a whelp [*points at Alcidonus*] wo'd haue a Marybone,
And the old dog do's keepe him from't; tis pittie;
Sure, hee wo'd find much pleasure in't. [*To Antharis*] My lord,
I am but knowne to you from the teeth outward.

Anth. Yes, I doe know a knauish tougne y' your head. 135

Andru. Ah! you are bitten, I ha' found it out now;
I'll lay a Plaister on't. Cannot I talke
Of soothing and base actions, but you must
Apply 'em all to your selfe? If I had said,
You had abus'd the King, ransackt the Country, 140
And for your priuate ends hated all those
That (for their loue to Good) crost your Designes;
Or told yee, that you wrong the Princes honor,
In making your Crimes, his; his Vertues, yours :
This wo'd ha' bitt indeed.

Anth. I'll breake thy Pate, 145
Thou bawling Curr —

All. Ha, ha, ha.

Andru. The old man's angrie.

King. [*to Arioldus*]. Cousin, Antharis is displeas'd; let's in;
And after Ceremonies for the Victorie,
A full Reward shall follow the Deseruer,
Which thy free hand shall giue. But who can value 150
Or sett a Rate on thine?

Ariol. Your Noblenes
Dotth farr transend it.

Exeunt [KING, PANOPIA, SELINA, ARIOLDVS].

Antha. [*to Alcidonus*]. Nay, come you with mee, Sir.

Alci. [*aside*]. I shall begin to quitt the name of Dutie,
And thinke, because this is vnnaturall,
That I may bee soe too. *Exeunt* [ANTHARIS, ALCIDONVS].

Aspra. You, Swadd! Andrucho! 155
Wee wo'd speake wi' yee.

Andru. What sayes my Lip-ladds?
My little Time-lings?

Ise. You are still abusing vs.

Aspra. Before the King, too. Art thou not affraid?

Andru. Of what, my paire of Creepers?

Ise. Of a Beating.

Andru. Yes. As you feare soft lips, or a smooth skin, 160
Yee nigling Ticks you; why 'tis our professions.

Aspra. What, Bumbard?

Andru. To obserue the tyme, yee wriglers.
There is an ytching height that all do ayme at,

But diuers wayes to come to't. Some by Bribes,
Some by fine Plotts and tricks gett vp; and others 165
Striue till they haue spent all and neuer reach it;
Some haue a way by fooling, some by flatterie;
Some both, or worse, 'tis no disparragement :
Custome in follies doth not make 'em faults.
Alas! wee liue not now in the Worlds Infancie, 170
When no man could be crown'd with Honors Garland
But he must passe through Vertues Temple first.
Wee haue a thousand wayes now : Tymes do alter.

Ise. True, but to ieast so broadly —

Andru. I sho'd loose
My way of fooling elce.

Aspra. Well, th'art a Rogue! 175
But, prithe, vse vs well.

Andru. I will, I will.

Ise. When didst thou see Timentes, the late Generall?

Andru. Not lately.

Ise. Now his humor's quite discover'd.

Andru. What!

Aspra. Hee's so fearefull that the wind doth fright him,
The Creaking of a shoe or any noise, 180
Nay, his owne Pace; his shadow is so troublesome
That he oft starts at it, and thinks it speaks to him.

Andru. Lett's find him out, and ease our Spleenes vpon him.

Exeunt.

SCÆNA SECVNDA

[*The same*][*Enter*] TIMENTES.

Tim. Who's there? Here's no body. Why am I so fearefull?
I dare scarce be alone, nor yett in Companie.
What's that? — O — 'tis a mouse behind the hanging.
And shall such small things fright thee? Fie, Timentes!
Where is that noble forwardnes made the King 5
Thinke thee sufficient to command an Army?
Is it quite gon? I'le raise it vp agen,
To stop the mouthes of those y^t dare but say
Thou art not Valiant — I hope heer's no body heares mee,
I am not Quarrellsome. O — O — the King! 10
'Tis as I wisht.

[*Enter* KING.]

King. How now, thou peece of Cruditie,
Thou bog of Man, are thy feares still in motion?

Tim. Yes, Sir, that I shall neuer find him out,
That hath traduc't mee to yee : I am bold enough
To doe you seruice : I can tell, but —

King. What?

15

Tim. I can discover —

King. Whome? thy feares infect mee.

Tim. Nay, ther's no danger in't. The dainti'st Wench!

King. Where?

Tim. Arioldus hath her. But you'le think
I do it out of Mallice : I protest —

It is the sweetest Soule! O, sh'as an Eye

20

That like a Subtile peircing lightning strikes
The inside, and leaues all the rest vntoutcht.

King. It seemes the Diuell Feare giues way awhile
Vnto the Diuell Lust. You'de faine be at her.

Tim. Alas, not I; I do but tell your Maiesty.

25

King. Is shee so young and fresh?

Tim. Of tender yeares :
And such a feature —

King. I will see this Paragon.
Are you so close, Arioldus? I may hap
To find your Maze out, my Dedalean kinsman.
But are you sure of this?

Tim. Haue I my Eyes?
And are they not still waking for your Seruice?
Hee tooke her Captiue, and shee is a Peece
Fitt for a Prince.

30

King. Nay, I'le not hinder him.
But — not a word of this more.

Tim. I am dumbe, Sir.

Exeunt.

SCÆNA TERTIA

[*A Room in the House of Arioldus.*]

ARIOLDVS, EVRINIA.

Ariol. You need no Ransome, Faire One : Such a Captiue
Will take the Conqueror. But since your will is
To liue conceal'd heere, till a Ransome comes,
You shall make mee, and Myne, Yours.

Euri. Noblest Lord,
How weake is womans Power, that she must frame 5
Her words to Rules, and all her actions to
The line of Censure? I can hardly liue heere
Without Reproach; yet, if my life bee honorable,
And you esteeme it soe, I value not
What loose Fame can report, while so much Vertue 10
As yours protects mee.

Ariol. Deare Eurinia,
I'le keepe thee chary as myne Eyes; no Clouds
Shall threaten thee, but I will make 'em breake
Into repentant drops. I loue thy Vertue,
Thy gentle modestnes, thy meekenes, Sweetnes. 15
Prithee, bedewe those pritty cheekes no more,
Least the Virmilion be afraid to looke
Vpon thy teares; which, yet, do serue for a foile
To those pure Christalls.

Euri. I haue cause, my lord,
If you knew all.

Ariol. I'le beare a part with thee;
Throw all the Burthen of thy Cares on mee.
What is't that troubles thee?

20

Euri. I ha' lost my father;
Nay more, my selfe!

Ariol. How dearest? Let thy words
Haue freedome to thy hart, that they may stop
The currant of thyne Eyes. Come, speake it out —
Greifs lessen by discouerie.

25

Euri. My fortune,
Though now deieted, can deriue it selfe
From Noble Ancestors.

Ariol. Thy Vertues speake it.

Euri. But loue that poisons all our Happines,
Prepar'd a Cup for mee. I lou'd a Gentleman,
Of highest Ranke, and yet his Noblenes
Was farr aboue his Qualitie. I seru'd him
In habitt of a Boy, onely to gaze
Vpon his Eyes, for there me thought ther dwelt
A heauen of Blessings. I did pine away,
For hee, good man, ne're vnderstood my Sighs;
And might haue dyed vnpittied, if some freinds,
With violent perswassions, had not wrought mee
To reassume my Shape. And ere my suffrings
Could be reueal'd, I did become your Captiue.

30

35

40

Ariol. But where's that happie man?

Euri. I thinke hee liues,
But hee is lost to mee.

Ariol. Wee'le find him out.
Deare, lett mee know his name.

Euri. Noe! ere my tougne
Shall proue so great a traitor to my Breast,
My greifs shall find a graue.

Ariol. Truly, faire Virgin, 45
Thy Story's full of Pitty. Thou shalt haue
What freedome thou canst wish, if that will please thee,
To come to thy Desires.

Euri. I find no Bondage
But what I bring with mee.

[*Enter*] KING.

King. Now, Arioldus!
I am too sawcy with your priuacies. 50

Ariol. Sir, you do take mee somewhat a' the soudaine.

King. You haue a faire one heere — a Beauty of Price.

Ariol. I neuer askt how much, but I doe prize it,
When it comes clad with Vertue.

King. Oh! you value 54
The Vertue, then; I'le venture on the Beauty — (*He kisses her*).
And 'tis a pretious one. Sure, I haue seene
A hansome frame like this. Was this a Captiue?

Exit EVRINIA.

What! is shee gon? Cousin, you are so close
To keepe all for your selfe.

Ariol. Great Sir, the Duty
Which I reserue for you, wo'd be suspected, 60
If my faith should be branded with Discurtisie
To Captiues, or to strangers.

King. Why, your faith?

Ariol. My Promise, Royall Sir, to gard her Honor :
And I doe hold it sacred as the Rites
Religion binds vs toe.

King. O, you're in loue then. 65

Ariol. I'me Charitable, Sir. There is a Pitty
Due to her suffrings, and I loue to assist
Those that are in distresse.

King. A Pritty way
To keepe a wench : you do't in Charity.

Ariol. I know not what you meane, or if I did, 70
I wo'd not think it, for you are my King.

King. Arioldus! I must haue this wench.

Ariol. If shee
Puts her deare Innocence into my hands,
I'le keepe it blameles, though my Blood besprinkles't.

King. Are you so Valliant?

Ariol. Justice, Royall Sir, 75
Is euer confident. Shall I betray
My guest, which by all hospitable Bonds
I'me bound to keepe, vniniur'd? Such a guest!
A tender Virgin, beaten by the rage
Of a most violent fortune to take shelter 80
Vnder my wing? And shall shee be snacht thence,

Against her will, pluckt from mee? O, my tamenes.
When thou dost hood thy selfe at such a sight,
Maist thou ne're looke abroad more! Were there dangers,
Heauy, and waighty ones, coming vpon mee, 85
And I their Center, I wo'd beare 'em all,
Rather then suffer it.

King. You show your loue
To her, but not to mee; a strangers power
Preuailes aboue myne. I had thought, Arioldus,
My fauors had bene better plact; this suits not 90
With your large protestations.

Ariol. Yes, aswell
As your faire promises, when to my greife
I left the quiet of a life, this Breast
Shall ne're inioy agen; your words desolu'd mee,
Supled my stubborne hart, then; nay, I feele 95
The operation yet. Would myne wo'd worke
The like effects on you! Command mee something
That honor may make way to, and I'll signe
Th'assurance with my Blood; but thus to serue you
Ignobles both.

King. Faith, lett mee haue her Cusse, 100
I'll pleasure thee another tyme; 'tis nothing;
You may aswell do't! I'll not be vnthankful.

Ariol. O whether wilt thou lead mee, Passion!
If I should giue thee raine? Wild Sauages
Whose burnt veines swell with the Meridian heat, 105
Hold better temper. I am almost lost,

Lost to Religion, Reason, all good men;
Encompasse mee, some gardian Power, that I
May sooner lep into a Sea of Ice,
To quench myne Anger, then my Rebell hand
Should strike at Maiestie! You find what Power
You haue in mee, Sir.

110

King. I'le not dally longer;
Shee shall go wi' mee.

Ariol. You must come through mee first;
Make this your way, I'le not resist; and when
This Bulworke is throwne downe, her Innocence
Will raise a thousand more, which all the lust
You can imploy shall neuer rase.

115

King. You wrong mee,
And falcely toe : I loue the maid. Stand by,
There is no other way to shun myne Anger;
For you may sooner calme the incensed waues,
When the rude winds breake loose, or striue with Heauen,
When a Prodigious Comett houers o're yee
That threatens Ruine : I haue lost my temper;
Dally not with my vengeance; by the Soule
Of her thou louest most, I will come through thee elce —
[*Draws.*]

120

125

Ariol. I feare yee not.

King. [*making a pass at Arioldus*]. Haue att thee then —

[*Enter*] EVRINIA.

Euri. [*to the King*]. O hold, Sir —

[*To Ariol.*] Noble Arioldus! [*To the King.*] Royall Sir! fixe
heere

Your hungry sword; lett a poore Virgins teares
Calme this lowd Tempest. [*To Ariol.*] 'Twas vnkindly done 129
To venture so for mee — [*To the King.*] My Lord! My Lord!
Are his braue actions, which are bleeding fresh
In Euery Memory, quite lost in yours?
O, it wo'd breake a hart of flint, to thinke
That asmuch Valor as a Man can boast of
Submitts it selfe to blowes. See, how hee stands 135
Struck with your anger; where wee do expect
A freindship, there a frowne doth strike the Soule
No steele can wound worse; you haue peirct a hart,
With your vnkindnes, that was truly yours :
Heale it agen, great Sir.

King. Faire maid, I loue thee. 140

Those Eyes of thine cal'd vp this anger in mee;
Thy beauty best becomes a Royall Court.
I haue a Sister there will vse thee nobly;
Come thou with mee, I promise thee all honor.

Euri. I am his Captiue, Sir — (*Aside*) O wretched Maid, 145
Croست in thy fortunes still! If I refuse him,
Thee king is Irefull, and I pull a Death
Certaine as fate vpon my noble Freind;
And If I goe with him, then all my Suffrings
Are to begin agen. What shall I doe — 150
[*To Arioldus.*] Will you goe too?

Ariol. Where you please, for my life
Onely attends your safetie.

Euri. Then I'le goe,
Though much against my Mind. O mightye Sir,
How can you looke vpon such Noblenes,
But with an Eye of Goodnes? Wee'le go wi' yee; 155
Lett all strife end heere.

King. Cousin —

Ariol. O my Lord —

King. No more! Wee shalbee dearer by this Discorde.

Exeunt Omnes.





ACTVS TERTIVS

SCÆNA PRIMA

[*A Street, before the House of Clephis.*]

[*Enter*] ALCIDONVS [*and*] BOY.



HIS is her Window! But the Infant Morne,
From Nights black wombe, appeares but now.
Selina!

I feare to wake thee; thou more glorious Light,
Vp, from that Sphere, thy bed, and make the Day
The brighter by thyne Eyes. Begin the song, Boy.

5

SONGE

*So doth the early larke salute the day,
So the young kids do skip and play,
When the Suns cherfull beames arise,
Such is the pretious Lusture of thyne Eyes;
For without that delight,
To mee 'tis endlesse night!*

10

*By them I liue, I spring, I growe, and haue
By their Ecclipses, a sad graue.
When our hard Parents enterpose
A World of Earthy thoughts, this light wee lose;
Which doth procure great paine,
Till it renewes againe.*

15

*But wee will borrow from pure Loue, his fire,
To kindle, and inflame Desire;
That, when our Eyes meet not, wee may
By that warmth thinke there is another Day;
Then meeting, 'twill appeare
A thousand tymes more cleare.*

20

[SELINA appears above at a window.]

Seli. Who's that? My Loue! Art thou gott loose?

Alci. The tye

I haue to thee doth breake all other Bonds;

25

O lett mee breath my Soule into thyne armes!

Seli. I can but onely wish thee heere; the meanes
For thy accesse is quite debar'd.

Clep. (within). Selina!

Seli. My father calls — I'll meet thee the Ninth hower
Within the Garden groue — take all my Prayers —

30

Clep. [within]. Selina!

Seli. Yes, my lord — [*to Alci.*] and my best wishes —

My dearest Loue — [*to Clep.*] I come! — the Garden groue —

[*With the last words, enter*] TIMENTES.

Alci. I will not faile thee. (*Exit Selina*) Hart, thou art toe full,

To vtter thy affection.

Exit.

Tim. Who is that?

This is some quarrell, sure; they haue appointed 35

A meeting in the Garden groue. This fighting

I doe not greatly like. My lord Antharis

Against my will did make mee Generall,

Onely to crosse Arioldus; I had no mind to't.

But I will striue against Nature, I shall grow 40

A pastime for the Boyes elce. Who is that?

[*Enter*] ANTHARIS.

Anth. You are a fine Man! A gallant Souldier!

Tim. I did tell you at first, that I should hardly Indur't.

Anth. For your owne Creditt

And mine, be not so hartlesse.

Tim. I doe find, 45

My selfe a' changing, and to make it good,

I'le tell you of a quarrell.

Anth. Where?

Tim. Too Gentlemen

Appointed meeting in the garden groue,

This morning at the ninth hower.

Anth. 'Tis my Duty
To intercept 'em, then. Come, will you aide mee? 50
Tim. I haue some busines —
Anth. Sett by all excuse,
For you shall goe; ther is no danger in't.
Tim. No danger in fighting!
Anth. I'le be your Protection;
You shall not need to feare 'em.
Tim. Well! — I'le meet yee.
Anth. Keepe the hower — *Exit ANTHARIS.*
Tim. Yes; neuer — catch mee parting of 'em, 55
And trusse mee vp for a wigen, and then spitt mee.
'Tis pritty hansome sport to see a mans gutts
Hanging about his heeles like Sausages.
Fry mee if I come nere 'em. Yett more trouble! 59

[*Enter*] ANDRVCHO, ASPRANDVS, ISEAS *with* SERVANTS *and a Coffin.*

Andru. [*whispers*]. Are all things ready? Is the Coffin come?
Aspr. [*in a low voice*]. It is.
Andru. Aduance, then.
Altogether. [*to Timentes*]. Oh, my Lord —
Tim. What meane you?
Will yee beseidge mee, Gentlemen?
Andru. Sir, our Duties
Calls vs to this; you were our Generall!
Iseas. And wee are bound to tell yee.
Aspra. Gard yee well, Sir,
Your life is sought for.

Tim. Why, what haue I done?

65

Ise. Ther's three or foure lay waite for yee.

Andru. One a Souldier,

That had the gard of a fort; you cudgel'd him,

And cal'd him foole for holding out so long.

And then, you beat a drummer at the Alarum,

For keeping such a Noise.

Tim. I ne're struck man yett.

70

Aspra. Besids, some Courtiers, that say, you tell all
You heare, or see, to the King.

Ise. Nay, the black gard toe,
Because you had a proiect to reduce 'em.

Tim. Alas! 'twas but propos'd.

Andru. Their rage is boyling,
And ruine comes vpon you like a Deluge,
Without a quick preuention.

75

Tim. Gentlemen!
You are my freinds.

Altogether. Wee are so.

Tim. Giue mee Councell.

Andru. The best I can aduise is to giue out
That you are dead.

Ise. And that will bate their Mallice.

Aspra. For who will thinke vpon Reuenge, the Subiect
Being ta'ne away? 80

Andru. Then, when their Anger's past,
You may reuiue agen.

Ise. Quickly! Resolue on't!

For they are coming hard by.

Tim. Any thing —

Andru. Goe buy a Coffin soudainely.

Aspra. Heere is one!

Andru. Euery thing falls out to your wish. Come—In!— 85

Tim. Softly, good Gentlemen! Lett mee haue breath —

Andru. Wee will not hurt yee. Soe — Where is the Epitaph?

EPITAPH

Coffin! though thou bee'st of Wood,

Thou art for our Generalls good;

And Honor 'tis to thee enough,

90

That hee is made of the same Stuffle.

A Block cutt out in shape, for showe,

With no more Spirit then made it goe;

So that it scarcely could bee sed,

Whether hee were aliuie or Dead.

95

A walking Ghost there was, that staid

With vs a while; but now 'tis Laid.

Andru. Pin't on. [*In a low voice*] Begin your parts.

Ise. [*disguising his voice*]. Wo'd we co'd find him!

Andru. Who do you seeke for, Gentlemen?

Aspra. [*disguising his voice*]. Timentes!

That was late Generall.

Andru. What should hee doe?

100

Ise. Our Angers should instruct our Swords a way
Vnto Reuenge, if wee could find him out.

Aspra. No fortresse can protect him! Heap vp mountaines!
Sett Pelion vpon Ossa, and there place him :
The iustnes of our Cause wo'd fetch him downe, 105
Into the lowest depth.

Andru. Alas, hee's low enough!
Hee's past your Angers, gentlemen; hee's dead.

Ise. How, dead? Where is his Body?

Andru. [*pointing at the coffin*]. Heere.

Aspra. Wee'le burne it.
And with his ashes scoure our rusty blades
To make 'em bright agen; then shake his dust 110
Into the wind, till it outflies his feares.

Ise. What's this?

Andru. His Epitaph.

Aspra. Heere lyes a Wooden Generall indeed.
Wee'le try if hee can swim; his body shall
To Sea with vs; a Sharke will shatter him. 115

Ise. Or lett vs place him on some barren Rock,
Naked, for Eagles to pick out his Eyes.

Andru. You are too cruell, and Humanitie
Tyes vs to see ther shall no iniurie
Be offred to the dead.

Aspra. [*whispers to Andru.*] Yee come of too soone. 120

Andru. [*whispers to Aspra.*] If wee proceede the apprehen-
[tion

May strike him dead indeed; the Jeast is spoil'd then.

[*Opens the coffin.*]

Troth, hee lyes quietly, goodman! Hee's dead!

Ise. How, 'tis impossible; lett's heaue him vp.

Aspra. Rub him, and pinch him by the nose.

Andru. Hee's cold. 125

Aspra. Sffoot, we ha' fool'd it finely! Could his feares
Vsurpe his Spiritt so much?

Andru. Your great words kil'd him.

Ise. But see the stronge Power of th'Imagination,
How it doth tiranize?

Andru. Pox a' Philosophie!
Wee shalbe all hang'd for experiment. 130

Aspra. What shall wee doe?

Andru. Conuay him hence; I'le instantly
To the king for Pardon for vs all. *Exit.*

Ise. Away!

Aspra. Take vp this Body, Sirs. Wee'le sweare, and truly,
That hee dyed soudainely.

Ise. Wee ha' made an Noose
For our owne Necks, and then where hangs the ieast? 135
Exeunt with the Coffin.

SCÆNA SECVNDA

[*A Grove in a Garden.*]

ALCIDONVS, SELINA.

Alci. Now, my Selina, wee will score vp Summs
Of our embraces, and like Prodigalls

(In a full handed Happines) wast those ioyes,
That wo'd serue other Louers many Ages,
And yett to vs it shall not be profusenes.

5

Seli. Our Parents Cruelty giues a sad Rellish
To our delights, my dearest Alcidonus.
How happy were this meeting elce?

Alci. Wee'le stand
The shock of all their anger, thus inshrin'd;
And quick feares shall, like falce Orators,
Be dumbe and silent. What ther is of trouble,
That in our high, and ellemented Loues,
Causeth a trepidation, 'tis the sence
Onely doth suffer, while that purer Spirit
(Which is no part of it) with Doue-like wings
Mounteth aboue their Mallice. Wee were borne
Th'example of their Rigor, and wee'le beare it
With a strickt Patience.

10

15

Seli. But, mee thinks, 'twere better
To lett 'em know the truth; the hand of Heauen,
And all the Ceremoniall Rites of loue,
Haue made an Vnion which they cannot seuer :
'Twill be discouer'd, and 'tis fitter wee
Should do't then others.

20

Alci. True! If the sharpe edge
Of their inueterote Mallice were but blunted,
Which I will striue to doe : My fathers anger
Is like an Ouerflow, not to be stopt
Within the Banks, before its Rage be spent;

25

That were to turne the torrent on our selues.
But this extreame hate is like our affliction,
Too violent to last.

Seli. Lett's make the best on't.

30

Alci. Wee will, Selina, and in our stolne sweets,
Hord vp a treasure that shall ransome all
Our forepast miseries. Wee neede not Blush
When our lips meet; those are the marks of guilt,
And though feare borrowes 'em sometymes, 'tis but
To show how nere that's to it : Our free Soules
Shall not pertake of either. In theise Groues
Lett each day looke vpon our loues, and as
The Buds spring vp, so lett our ioyes grow stronge,
The better to indure the nipping Frosts
Ot Seperation; Hymens torch well lighted
Can neuer be extinguisht but with Death.

35

40

[*Enter*] ANTHARIS, GARD.

Antha. Tymentes has abus'd mee. I ha' bene
Stalking a good while heere and find no —

[*Perceiving the lovers*]. How?

Are you a Billing; I wilbee your Stickler
You too vntemper'd Vermin!

45

Alci. Heare mee, Sir.

Heere are a paire of the most equall Harts
That euer gaue a Beeing to two Bodies;
Lett 'em not bee disioyn'd, wee humbly begg it,
Beg it vpon our knees. See how her teares,

50

In ouerflowing Silence, plead for her,
My prayers for mee.

Antha. I must not heare him speake.

[*To his Guard.*] Take him away! — Thou disobedient Varlett!
Lay hands on him!

Alci. I will not bend my sword
Against you, Sir; but if theise handle mee, 55
It shalbe stiffe to them.

Antha. Strike! Strike him downe! —
Rebellious knaue!

Alci. I am not. Heere's my sword.
Your harshnes wounds mee more then can their weapons :
For as two young and neighboring Mirtells leane
By Naturall Simpathy, each to the other, 60
And so perticipate, no storme can rend one
But it is Death to both; such is your Anger.
O lett vs gently grow vp to be yours.

Antha. I am not to bee mou'd.

[*Enter*] CLEPHIS.

Clep. Ha! Minion!
Haue I now found your haunte?

Alci. Noble lord Clephis, 65
If you haue sence of Pitty, thinke what 'tis
To part vnited Soules; for as the Mind
Transcends the Body in her faculties,
So the distraction's more. Bee not you cruell, too —

Clep. Beleeue mee, I doe loue thy generous Nature, 70

And I could wish thy father had a Vertue
Equall to thyne, that wee might meet your wishes.
But you see what hee is. Come hether, Girle;
Wer't not Antharis sonne, I should commend thee
For such a noble choise, and as hee is
I doe not much mislike it.

75

Antha. But I doe, Sir.
Were shee a Serpent wrigling on the Earth,
And cold as it, I'de rather mingle Bloods
With such a one then any of thy yssue.

Clep. Thy Mallice comes a'the same Broode, persue it. 80

Antha. Yes, and I will. [*To the Guard.*] Why stay yee? Take
him hence!

Alci. I shall forgett all Rules of Goodnes — Hold!

Antha. I will not heare a word more — To his Chamber —

Alci. This is aboue the height of Cruelty.

Exit Gard with ALCIDONVS.

Clep. Come, wee'le away, too, Girle.

Antha. Your Lordship may

85

Hang vp that peece for a signe and 't may bring custome.
Pray, lett mee see't with myne no more.

Clep. Thou worse

Then wickednes can name, but y^t I loath

To haue myne Anger fall on such a Wretch,

I now wo'd spitt thee dead; thou know'st my Blood,

90

Nobler then thine. I scorne to bragg, or Braule,

They suit too well with thee

Exeunt CLEPHIS, SELINA.

Antha. Ha, ha, ha!

Well, I must take another course; this Busines
Shall not be carried thus. Who's that I pray?

[*Enter*] ASPRANDVS, ISEAS, SERVANTS *with the Coffin.*

Aspra. The Lord Tymentes.

Antha. How! the day is not 95
Thrice sixty minutes elder then it was,
When I last saw him.

Ise. True! But now, hee's dead.

Antha. By what strange meanes?

Aspra. All his liues faculties
Were mastered by a soudaine fright.

Antha. Is't possible?

Hee was my kinsman, and I stroue to sett him 100
In the Worlds Eye, but his feares made a Blemish,
Which blinded all his Vertues. I confesse
That my Ellection was not good, but fixt once,
My loue's as Constant as my Hate. I'll pay
My last Rites to him heere; sett downe y^e Body. 105

[*Kneels and opens the coffin.*]

[*Enter*] ANDRVCHO.

Andru. I ha' bene at the Court and ther's no admittance;
The king's in priuate, and the publicke Mouth
Giues out hee is in Loue. What Captiue's that
Hee had from Arioldus?

Ise. I ne're saw her.

Aspra. What's to bee done then?

Andru. Hang our selues for preuention;
For 'twill come out. 110

Aspra. Then thy great Beard and Bulke
Will grace the Gallowes well.

Andru. I shall take it Heauily;
But you two litle Pigmies will make light on't.

Ise. Sfoot, 'tis no Jeasting matter.

Andru. But it is
A Jeasting matter was the Cause on't.

Antha. [*to the body of Tim.*] Well! 115
I'll doe thee this last Right, since thou art gon,
That who soeuer caus'd this, with their Bloods
Shall Laue thy funerall Pile.

Andru. [*aside to the others.*] Ther's Comfort yett.

Ise. [*aside.*] Lett's shift our selues away.

Tim. My lord Antharis —

Andru. Pox a' your small pipe, are you squeaking?

Antha. Gentlemen! 120
Am I to bee abus'd? [*To Andru.*] This is your Plott,
Sir Liberall a' the Tougne, — I'll clip ye shorter.

TIMENTES rises out of y^e Coffin.

Andru. [*pointing at Tim.*] Aske him, I pray.

Tim. Where are they? Are they gon?

Antha. Who?

Tim. Heer's the Gentlemen that sau'd mee.

Andru. [*to Antha.*] Law yee now.

Tim. I must confesse my life and safety onely
Depends on them. 125

Andru. [to *Antha.*] What thinke yee?

Tim. A swarme of Villaines
Seaz'd on mee in the streets; some cry'd « Lett's burne him »,
Some « Hang him! », and some « Drowne him! »; nay they
had mee

Vp in their Armes to do't. Alas, I lay
In a Cold sweat; they pincht and tumbled mee; 130
But stirr I durst not, no, not breath[e]; I hop't now
Of nothing but the easiest way to dye,
Vntill I heard your voice.

Andru. [aside]. Wee were fine fooles,
To thinke him dead!

Tim. Andrucho spoke to 'em.

Andru. Wee did our best, Sir.

Antha. But what Rogues were theise? 135

Andru. Some of the cast troopes. Wee had much a'doe!

Tim. I know you had. My good freinds!

Antha. This is strange :
Send search out after 'em.

Tim. O by no meanes,
Lett 'em alone, ther's danger to recall 'em.

Andru. There is indeed.

Antha. Well, I must hence.

Tim. I'll wi' yee. 140

Exeunt ANTHARIS TIMENTES.

Andru. Pack vp your trumperie; if wee had gott a Pardon
For killing this liue foole, what had wee bene?

Aspra. Why little better.

Ise. But is't possible
Wee should be cousen'd thus?

Aspra. Sfoot, I thinke
We wanted all our sences.

Andru. 'Tis but Justice,
Wee thought to fright him, and hee frightned vs.
I'll leaue of fooling now; it is high tyme
To bee more serious.

145

Aspra. O how graue a' the Soudaine?

Exeunt.

SCÆNA TERTIA

[*A Room in the King's Palace.*]

KING, EVRINIA.

King. I lou'd a faire one once, whose fate to her
Was (as her Cruelty to mee) too violent :
Shee gon, thy likenes doth reuiue the Loue,
But lett her Cruelty dye with her, Eurinia.

Euri. I shall be cruell to my selfe, great king,
If I obay you.

5

King. Dry those fountaines vp
And lett the warme drops help to heat thy blood,
Which yett is all an Ice.

Euri. I feele my self
In equall temper, Sir.

King. Thou art more cold
Then frozen Scithians are, and yett thy touch
Is a hott flame to mee. 10

Euri. O how my feares
Circle mee round!

King. Those black and misty foggs
Shalbee expel'd; the splendor of my loue
Shall like a Radiant Beame disperse those clouds,
While in my Sphere thou rulest, and there shalt shine, 15
The Glory of a Kingdome.

Euri. This is full
Of trouble to mee.

King. Why dost turne away?
Am I a Gorgon, sweet one? Or hath Age
Printed his hollow markes within my face?
Am I deform'd? The Dames of Lumbardie 20
Call vp their Rosie coulors to their cheekes,
When I but smile on 'em, to deck their Beauties.
Are you, Raueneans, Enemies to Loue
As well as vnto mee? 'Tis the men hate mee;
The women should be gentler.

Euri. I loue Vertue, 25
Though in my greatest foe.

King. 'Tis next to follie
To take that word as 'tis corrupted now,
When euery child of feare shall be cal'd Vertuous,

That with ignoble suffring can oppose
A Passion, or affection. Then spitt on mee, 30
Vntill myne Anger boile, and lett mee beare it,
That you may thinke that Coward Patience Vertue.
Or lett mee vent my Loue in Sighs and Grones,
Till my rackt hart doth crack agen, and call that
A Vertue too; no! rather a tame Madnes. 35

Vertue is actiue, sprightly, full of fire,
Not dull and stupid. I wo'd faine perswade thee —
Euri. To bee more vgly then the tougne of slander
Can add a name too, or the sence of sinne
In its true shape.

King. Now, see how much you erre. 40
Heere is the want of Vertue, when you are
Transported thus with feare, to loose what you
Wo'd be loath long to keepe, if you were vrg'd to't;
How many wayes, tricks, wiles, deuices, plotts
Frame yee to those wisht Ends, when once you know 'em, 45
And blame your tardy Ignorance? This feare
Doth not become thee, banish it, Eurinia;
I'le teach thee how — [Offers to kiss her.]

Euri. Forbeare!

King. How, Maid, so coy!

Euri. Yes, Sir, although my Body be a Captiues,
And now in your Power, yett my mind shall neuer 50
Be slaue vnto your lust.

King. Call it not soe.
I'me fruitfull in my loue; the springing flowers

Oprest with morning dew, loue not the cleare,
And comfortable Rayes of the Suns beames,
Dearer then I doe thee. O lett mee growe
For euer heere; my teares shalbe the showers,
And I will waite and wish for thy lou'd Eyes
To cherish mee.

55

Euri. 'Tis but in vaine to striue,
My loue is fixt already.

King. Fixt! Where, pray?

Euri. And 'tis no infant Loue, that like young Plants
May bee remou'd and sett in an new place,
But of Mature groth. I haue told my storie
To Lord Arioldus.

60

King. Yes! and I haue heard it.
But can you bring my Reason to beleue
That your no hopes there can hold Competition
With my high fauors? Your Pollicy
Wilbe discover'd. Is it Monye time,
Or Emulation, Enuy, or Reuenge,
That now raignes in yee?

65

Euri. What d'yee meane by those, Sir?

King. Why, I haue heard you women haue those fitts,
And if you be ta'ne then, ther's noe Resistance.
Sometymes Ambitious, and then feed that humor,
One may haue any thing. Then, againe, Mallicious,
Second 'em there, you haue their harts. Sometimes
Soft language, and pale looks, with sighs and teares,
Doth win much on 'em. At another tyme,

70

75

A boistrous and rough Centaure will preuaile
More then a Cupid. What's thy humor now,
That I may meet it?

Euri. 'Tis to bee from hence.

King. No, Maid, y'are fast enough; your freind Arioldus 80
Is shifted hence too; were hee heere, hee durst
Venture assoone vpon a Raging Tiger,
To steale away her young ones, as come nere thee.
'Twere better for him face a full swolne Cloud
And stand the thunder of it when it breakes, 85
Then looke vpon this sword : hee cannot help thee.

Euri. [aside.] Encompasse mee, myne innocence!

[To the King.] Your looks

Begin to fright mee.

King. 'Tis to try Conclusions
I haue begun wi' yee in Loue; all offers
That might induce affection were not wanting; 90
And now my sighs are spent, my Promises
Take no effect; I'll try what force can doe.

Euri. O heare mee, Sir! (*Kneling.*) What black and guilty
Stories

Shall fill your Anna!ls? Will you haue Posterity
Record such wickednes, and with their Curses 95
Brand your foule Soule (for all the Crimes you act
Shalbee imputed thers)? You are a king,
And I a Captiue stranger; will not pittie
Moue your obdurate hart? Remember how
My coming hether greiu'd your Noble Kinsman, 100

And what a Conflict hee indur'd, betwixt
His Duty to his Prince, and promise past
To a distressed Maid : thinke but of that,
And for his sake —

King. Yes, yes! I know it well,
You are Arioldus whore; that doth incense mee
The more against thee; I must sue for what
You prostitute to him. Am I lese worthy?
Suruay mee well, and if thou beest not blinder
Then a darke sighted Mole, such earthy thoughts
Will not possesse thee long.

105

Euri. By all the Powers
That nourish goodnes, hee hath bene to mee
Onely a Refuge; and I loue his Vertue,
More then my life. Cutt mee in Peeces, Sir,
If you be angrie, exercise your Anger,
And wound mee, not myne Honor.

110

King. I ha' bene
Baffel'd toe lately by a stubborne faire One,
Just such another as thou art : forsake mee
All that pertakes of Man, if thou escap'st.
I train'd thee purposely from Companie;
Heere's none to rescue thee.

115

Euri. Yes, I haue hands,
And teeth and tougne shall fight for mee.

120

King. Thy Cries
Cannot be heard, it is in vaine to striue,

Thou canst bring nothing to thee by this strugling
But more contempt.

Euri. Yett heare mee once agen.

What will the Virgins think? What the graue Matrons? 125
What the sad Soules of your Progenitors,
When such black actions shall putt out the light
Of all your Vertues? And what horrid looks
Will such foule Crimes putt on to fright Repentance?

King. This bates mee now as much as the warme west wind
Th'intemper of the torrid Zone; bid fire 131
To leaue his high and mounting Quallitie!
Or chide prompt Nature that hath taught my blood
Thus to rebell; but I'll not stand to talke — [*seizes her.*]

Euri. Help, Help!

King. [*aside.*] My watchword! Now they come! (*Enter 2 or
3 [men] disguiz'd.*) Hands heere! 135

Euri. [*to the men.*] For Heauen sake, help mee!

King. Stop her mouth! Away!

Exeunt omnes.





ACTVS QVARTVS

SCÆNA PRIMA

[*A Hall in the House of Arioldus.*]

ARIOLDVS *meets* EVRINIA *with her haire about her eares.*



HAT doe I see? Drop out myne Eyes! What Obiect
Strikes my afflicted Soule? ·

Euri. The most black Story
That the worst times could e're produce. My Lord,
I am abus'd, dishonor'd, violated.
The King! The King!

Ariol. Seaze mee some stupid Spirit,
That what I heare and see may passe vnsensibly
By my too prompt Imagination,
Least that the waight of it be greater then
My Reason well can beare. I dare not thinke
What I am loth to know.

Euri. The King's a Ravisher!

5

10

Ariol. Thy lookes do speake no lesse. O what am I
But a distracted peece of Earth? Where's now
The Moderation dull Philosophie
Soe much doth boast of? I am put to the triall,
And ther's no meane in this. This Spectacle 15
Wo'd make a frostie Patience glow, and burne,
Till it looks red with fury. None t'abuse,
But a poore innocent and Captiue Maid,
Tost in a sea of Suffrings.

Euri. I am come
To take my leaue of you.

Ariol. Indeed th'ast Reason; 20
For ther's more safety among Saluages
Then where such Lust raignes. Yett, I prythee, stay,
That thou maist see the ruines of thyne Honor
Repair'd by a Reuenge.

Euri. No, I must goe 25
Where you shall neuer find mee more. Yett, pray,
Thinke sometime of a litle Boy that seru'd you;
Did you ne're see him since?

Ariol. Amazement strikes mee!

Euri. 'Twas I, my lord. I now am bold to tell you
What I had euer purpos'd to conceale;
I lou'd your Vertues, and I seru'd you truly. 30
Wo'd I had done so still; then had I ioy'd
In what I neuer more shall looke vpon!
But some freinds that I trusted, vrging often
What a Dishonor 'twas, neuer left working,

Till they had gott mee from you; but they lookt 35
Not with my Eyes, nor were their thoughts so harmeles;
For Heauen knowes all I wisht for was to bee
A seruant to your Goodnes. In the Battaile
(Where you were Victor) my Prayers still went wi' yee :
And when the Enemie fled, willing to heare 40
Th'assurance of your health, I ventur'd out,
And was seiz'd on by Souldiers, that did tell mee
I should to Lord Arioldus. None more willing
To be a Captiue there, I went with 'em,
And I was truly one. But now —

Ariol. Speake still, 45
And I will stand a Liuing Statue, till
Thy sufferings make mee Marble.

Euri. Now, farewell,
Farewell for euer. All that I desire
Is but your charitable Censure; for
I haue paid for my faults.

Ariol. O giue mee tyme 50
To reckon vp my greifs. Heere stands a man
Exactly miserable! Was't not enough
To haue a stranger Virgin (whose deare innocence
Crau'd my protection) rauisht from my hands,
But it must proue a freind? A freind, that lou'd mee; 55
With such a Loue, too, as to sleight all dangers,
Fortune, or Mallice could deuise. Such Beauty
Obscur'd in seruile weeds! Where were my Eyes?
Haue I a curse to come that can exceede this?

If there bee, show it, fate.

Euri. I shall but trouble yee, 60
To tarry longer.

Ariol. Lett mee loose all sence
Of what thou suff'rest if I part from thee;
I'le loue thee yett; there is no Recompence
Can meet thy merrit elce.

Euri. Oh no, my Lord;
Lett some vnspotted Virgin haue a Place 65
In your most noble thoughts; while I was soe
It was a blessing Heauen denyed mee. Now
I am too foule, some black and dismall Caue
Shall shroud mee from your Eyes.

Ariol. Thy teares will do't
If thou continewst thus. I will mourne wi' thee, 70
And euey Sigh, and drop, like the quick Minutes,
Shall wast, and make our equall lines of life
(Plum'd with our waighly Sorrowes) find no Rest
Till they run out together. Doe not leaue mee!

Euri. I know I shall but greiue your Noble Patience, 75
Which I am loth to doe.

Ariol. Thou art to mee
The light of all my actions, and by thee
I shall see how to mannage my Reuenge.
Had I a hart as cold as feare could make it,
A hand as slow to Vengeance as thy wrongs 80
Are quick and crauing : theise disorder'd haires,
And theise sad teares wo'd print mee out a way.

Euri. Oh, must I add a Murther to my faults?

Ariol. A Justice, iniur'd maid, which I must execute
Against my Will. Wo'd my owne life wo'd serue! 85

I willingly wo'd pay it; but I must not,
That Tirant Honor sayes I must not : I

Cannot subsist, vnlesse I pull a curse

Vpon my head, by Murdring of my King.

Is there a man more wretched? Oh Arioldus! 90

Thou art vpon the Rack now; beare it brauely.

I'le to him presently; hee sent to speake wi' mee

Just as I mett thee; I'le take this occation.

And when I haue by his sad fate giuen ease

To thy afflicted Hart, wee'le sett and count 95

Our heauy howers; that when Posteritie

Wo'd find a story that deserues a Pittie,

It may be cal'd Eurinias, or the Captiues.

And I will add some Legends of my owne

To make it more. [*Calling.*] Who's there?

[*Enter Seruant.*] Attend this ladie.

Exit EVRINIA.

I had forgott to aske her Parentage —

100

But I am all a sea, a sea of trouble!

Exit ARIOLDVS.

SCÆNA SECVNDA

[*An Apartment in the Palace.*]

ANDRVCHO.

Andru. The King hath sent for Arioldus, and
I feare hee will preuent mee; hee is noble,

And will not suffer such a Monstrous Crime
To passe vnpunisht. But I'll hinder him.
I shalbe lost elce; 'tis my Right. I'll borrow 5
The shelter of this hanging. *Hee hides himself.*

[*Enter*] KING, SERVANT.

King. Will hee come?

Ser. Hee told mee so, Sir.

King. When hee enters, see
Wee find no interruption.

Ser. [*aside.*] What should this meane? *Exit* SERVANT.

King. I haue done ill thus to abuse a stranger,
Too late I find it. But are Princes wills 10
Bounded to Rules? Yett wo'd it were vndon!
But 'tis not to be helpt now.

[*Enter*] ARIOLDVS.

Arioldus,

I sent to speake wi' yee.

Ariol. And I am come.

King. Are you so short wi' mee?

Ariol. Breifnes is best. 14

King. This was not wont to bee. There is more difference
Betwixt the Parties.

Ariol. A swords length or soe.

But to the Purpose; I wo'd know the matter.

King. What's this, Arioldus? Am I to be forc't?

Ariol. I am no Rauisher!

King. I can be taunted,
And beare it toe. O what a Coward's Guilt? 20

Ariol. I'me sorry, Sir, to vse such words. My Dutie,
(When it was firme and not Corrupted thus)
Bad mee fall downe before yee, and with Reuerence,
As to the Demy-gods; but your strange actions
Haue like a Cloud o'respread it, sullied all 25
That beares that Name. I co'd mourne drops of Blood
For what you haue no sence of!

King. Yes, I haue.
I haue consider'd all, waigh'd euery Circumstance,
And find it but a scape, a heat of youth,
A rash and vncollected Accident; 30
But that which greiues mee most, is the impression
That it will strike in thee. I know, I haue
Done thee an Iniury; pardon it, Arioldus,
I'me very sorry for't.

Ariol. You co'd not vex mee
With a worse torment; all the wayes of Death, 35
All at a tyme, could not haue Rackt mee more.
(*Aside.*) I was so hott at first to raise his anger,
Hoping it wo'd take fire, that in those flames
Hee might haue turn'd to ashes. Now I must
Deny my King a Pardon, that hath power 40
To take my life; or I must yeild to him,
And haue the Marke of Coward, and the staine
Of poore Eurinia printed in my face.
What Medium is there?

King. I doe find your trouble,
And know your Noblenes; I'll help you out wo't, 45
And to that purpose I did send for yee :
I doe acknowledge I haue done an iniurie,
And doe propose two things for satisfaction.

Ariol. There is none to be giuen for this offence;
Can you recall the Tyme past? and from Age 50
Borrow a Minute? or will Nature bee
Brought to her prime and Natiue Puritie
While such Corruptions haue predominance?
Thinke first by adding one drop to the Sea,
You doe restore the flouds that are drain'd thence. 55
No, no, it is impossible.

King. Yett heare mee;
You had a temper once.

Ariol. But it is lost
Where I shall neuer find it more; I am
Just like a weather beaten Vessell, tost
From Rock to rock, from Scilla to Charibdis : 60
My Course is desperate; no saile I make
In this sad storme can keepe mee vp from sinking.

King. Yett heare what I will say. I haue a sister
Of such vnualued Beauty, that the Price
Of Kingdomes onely can make purchase of; 65
And shee loues you, Arioldus.

Ariol. Mee!

King. And Dearely :
I gott it out of her by chance. This Jewell

Shall hang about thy Necke, and clap thy Cheeks,
Fixe her transparent Eyes in thyne, vntill
Your wandring Soules find an Elizium;
There Reuell all your Sences, till Loues Night
(Death) doth deuide you. Is not this sufficient
For one poore fault?

70

Ariol. Although my greifs distract mee
I am not so much absent from my Reason
But that I apprehend the height of Honor
You wo'd conferr vpon mee. But in this,
You add vnto my Miseries; your kindnes,
I doe not wish nor looke for; 'tis like daggers
To my perplexed Hart. Shoot thunder at mee,
That I may answere yee in the same Mettaile;
I can not meet your Loue now.

75

80

King. This exchange
Is not so farr from Reason.

Ariol. No! To sell
The Honor of a Virgin (which by oth
I was to keepe inuolate) at a Rate;
Sett price vpon your Lust, and purchase Shame,
With the sad fall of Vertue; guild my Vices,
And make 'em higher for y^e world to gaze at,
While the foundation shalbee built vpon
The Ruines of all Goodnes! Noe! I loath
The painted out side of a Rotten Soule.
How happy had I bene, if I had rested
In the Calme Shade of a retired life,

85

90

Which your hott importunity did rob mee of.
My mind held strange Predictions then, and are not
Those Engins now in Motion? O soft Quiet!
Thou blessed bosome of Content, how farr
Are guilty States from reaching thee?

95

King. You may
Find all agen by this; be sett so hye,
That the sharpe tougnes of Mallice dare not reach yee.
I wo'd faine buy thy Peace.

Ariol. Nothing can purchase it.
Mischeife is broken loose, and like the winds,
From the crackt Bowells of the Earth doth rage;
There is no shelter from the Tempest of it.
The Empire of the World cannot redeeme
The peace of my vext soule.

100

King. Since this distasts thee,
I will propound another.

105

Ariol. 'Tis in vaine.
You cannot find a Second; if my Hart
In theise feirce tumults could haue wisht a Rest,
It had bene there; your Sister hath a Breast
Soe full of Sweetnes! But you may aswell
Collect the falling Dropps the gray-ey'd Morning
Payes to the Flowers, and string 'em all like Pearles
T'adorne mee like a gaudy Miseric,
Till I desolue with 'em; or from the Sun
Snatch the high Power of Generation,
Till a New Nature doth possesse vs all,

110

115

And I forgett my Suffrings : Theise you may
Doe sooner then repaire my Iniuries
By any satisfaction.

King. Thou wert euer
Louing to mee, and though this base distemper 120
Which lately rul'd my Blood may iustly blemish,
And lay a Brand vpon a noble Nature,
Yett I'll be kind to thee, and thou shalt find it;
For I will meet thy wishes.

Ariol. Had this onely
Concern'd my selfe, were there no other motiue, 125
No Duty should haue bene more firme, no Loue
More full of Zeale; you could not think to doe
That ill, I should but onely pray against,
Not rashly censure; now I, giant like,
Must warr 'gainst Heauen —

King. Well, then, you haue 130
Refus'd one of my offers : heare the other.
The marriage of my Sister is not valued —

Ariol. As any Satisfaction, I had rather
Grapple with Death.

King. The other is — I'll fight wi' yee. 134

Ariol. How!

King. Fight wi' yee. Therfore draw! You know I may
Lay treason to your charge, for I do find yee
Loaden with bad intents, and so make Justice
Quitt mee of all this feare; but I doe loath it,
Where I doe loue, and faine wo'd gaine a freind.

Thou shalt not fight in danger neither; heere, 140
Heere is thy Pardon if thou kil'st mee; take it!

[*Holds out a paper.*]

And now choose which you will, my Sister or mee.
Quickly, resolute! What! Mute! Heere I am ready.

Ariol. Some Planet strike mee! Shall I lift my hand
Against such Noblenes? I am to seeke now. 145
Oh Arioldus, thou art plung'd into
A gulfe of Doubts where ther's no ground of Rest!
This Goodnes ouercomes mee; I am conquer'd :
Wo'd I had neuer liu'd to see this day!
Where shall I hide my selfe? Shroud mee some darknes! 150
The light of all my Reason is extinguisht;
I must kill him that wo'd preserue my life,
Or liue, to see a Virgin that I loue
Ignobly iniur'd.

King. Are you in a study?
Faith, take my Sister yett.

Ariol. This World I waigh not, 155
Nor all the Pleasures in it; th'are like Bubles :
Soone heere, soone gon! You take mee most —

King. Come on then!

Ariol. Your goodnes, Royall Sir, I wo'd be thankefull,
For this great Benefitt, but cannot, if
I murder him that is the Author of it. 160
Heere, take my Sword, and life, I humbly begg it;
Ridd mee of all my Sorrowes, for I am

The worst compacted, and vnhappy Masse
That euer had a Beeing. [Falls on his knees.]

King. Come, come, Rise!

Putt vp thy Sword agen, wee will renewe 165
A firmer Freindship; it doth trouble mee,
That I should call thyne Anger vp, to straine
A noble Nature from its owne true beeing :
Wee'le liue like twins in loue —

Ariol. Where tends my thoughts?

How they doe struggle in mee! Lett 'em either 170
Be stronge enough to leaue mee without sence
Of what I suffer, or Resolue on something!
It must! I take the last, Sir.

King. And I grant it.

Ariol. Just as my Sword was sheathing, there appear'd
Vnto my trouble[d] fancy, a Poore Virgin, 175
With haire disheuel'd, crying out for Vengeance;
Her teares giues Growth to an new anger in mee,
And I haue quite forgott all other pitty.
Now, Arme mee, Justice!

King. Come, Sir. *They fight.*

Andru. [*rushing in.*] Hold!

King. Bold Slaue!
To interrupt vs thus!

Andru. Wo'd you be kil'd? 180
Theise are fine tricks indeed! You are my King,
And 'tis a Subiects Duty to preserue yee.
Putt vp your swords, for shame! I'le cry out Treason

And raise the Court elce. Are you weary of liuing?

King. Y'are growne too saucy, Sirra.

Ariol. [*aside to Andru.*] Aribert -- 185

King. Wee were but pra[c]tizing at foiles; this Groome
Must interpose his Will. Cousin, wee'le meet
Some other tyme; the Wager still shall stand
Vpon the first hitt.

Ariol. I'le attend your Maiestie. *Exit KING.*

Andru. A pritty iugling!

Ariol. What?

Andru. To putt it of soe. 190

Ariol. Wee were in ieast.

Andru. You cannot cousen mee,
That saw, and heard what past.

Ariol. Then, Aribert,
'Twas fondly done. If you had sought out iniurie,
Where it first grewe (in Mallice) and had prest it,
Till all the Venombe had benum'd my sences 195
It co'd not haue bene worse. You haue vndone mee.

Andru. How, Arioldus? Lett a better temper
Reduce your wandring Spirit; I haue preseru'd yee
From Death, or Murder, or Both; bethinke your selfe,
'Twas a freinds part.

Ariol. A freinds! Spight a' such freindship, 200
To thrust mee from the way, from the smooth path,
That led vnto the quiet of my hart.
You may aswell call it a Charitie,
To rob a thirstie Soule of that deare Moisture,

His paines, and hott desires, hath brought him toe, 205
As Tantalize mee thus.

Andru. And all this sturr
Is for a Captiue!

Ariol. 'Tis for one, whose Breast
Hath more of goodnes in it, then dull man
Can apprehend. Wee search but to the outside,
And on that glaring Comet cast our Wonder, 210
Not minding what base viscuous slimy Matter
It is compos'd of. But this Soule —

Andru. To venture
The Murder of a King for such a one,
Was a strange hazard though.

Ariol. Shee lou'd mee, Aribert.

Andru. Soe doth the King.

Ariol. You search too deepe into mee, 215
Amd rake fresh Embers vp.

Andru. Leaue of this fury
And bee your selfe; remember what it is
To kill a King! A King, Arioldus! That
Will pale the stoutest Courage. I haue Cause,
If that restrain'd mee not, and more then you. 220

Ariol. 'Tis falce, I'le proue it soe. *Drawes.*

Andru. You will not! Hold!

Ariol. I'le do't or dye in't. I haue heard the King
Pitty your Banishment, and his full meaning
Is to recall you shortly; can you waigh
Soe small a suffring in an equall Ballance 225

With this poore Captiues? Ther's not the least teare
Falls from her Eyes but it is worth a life.

Andru. You know I haue mett danger in the worst
Shape it putts on; be well aduis'd! Your Passions
Are too predominant. This Captiues iniuries 230
I haue as much cause to reuenge as you.

Ariol. This is a Madnes.

Andru. 'Tis not! Shee's my daughter.

Ariol. Your daughter!

Andru. Yes. Sheath your vnruely Sword,
And turne it not against a freind.

Ariol. O Aribert!
I haue of late bene beaten to this wildnes. 235

Andru. I had no sooner cast my Eyes vpon her
But to my greife I knew her. Then shee told mee
That after my sad Banishment, the King
Renew'd his old suit, but her loue to you
Made her neglect him; so shee did giue out 240
That shee was dead, to further her disguise;
Her taking Captiue, all; to much, to much,
Wer't not my King. But I haue spent my time
In fooling well, and I am paid for't.

Ariol. Come,
Wee will compare our Sorrowes, and if they 245
Be able to be bourne, wee'le beare 'em brauely;
If not, the waight must fall vpon his head
Whose Lust produc't 'em.

Andru. Heauen forbid!

Ariol. If you

Had not restrain'd mee, t'had bene done ere this. 249

Andru. I wo'd not for the World; 'tis sacred Blood,
Pretious as teares of Dying Saints; wee must
Preserue 't, and leaue our Justice to the Gods.

Ariol. Farewell, I'le take my course.

Andru. Hee loues you too —
Remember his faire Offers —

Ariol. Vexe mee not. *Exit.* 254

Andru. I'le follow him, and worke vpon his Goodnes. *Exit.*

SCÆNA TERTIA

[*A Room in the House of Antharis.*]

ANTHARIS, ALCIDONVS.

Antha. Come, I will giue you liberty; my Rigor
Shall not oppresse ye more, for Loue restrain'd
Will soone find wings to gett abroad. I'le leaue yee
To your owne temper. Take your Course.

Alci. My Duty
Hath not deseru'd so ill, to be throwne of 5
And made an out cast.

Antha. I wo'd ha' preseru'd yee,
But you are wilfull; go, go, take her, doe!
Take your so Lou'd Selina, and embrace her :

Pull on a Leprosie vpon your bloods
Worse then the sting of Death.

Alci. Why, Sir, what meane you?

10

Antha. I meane to tell thee that which I had thought
To haue lockt vp for euer. Doe you thinke
I haue bene obstinate without a Cause?
Could Nature haue so litle sence of goodnes,
To bee so harsh but that there is a Reason?

15

Alci. What Reason?

Antha. O how loath I am to speake it,
Because it is our Shame.

Alci. How! Shame to mee?

Antha. Yett 'tis no fault of thine. Faith, do not heare it,
'Twill bring thee discontent; leaue but this woman,
And then, you neede not know it.

Alci. How I burne

20

With Expectation?

Antha. Will you haue the Truth?

Alci. I doe loue nothing more.

Antha. Then take it. Y'are —
How hard it is to come out?

Alci. Doe not rack mee!

Antha. If you will needs know, y'are a Bastard.

Alci. How!

What Monsters Yssue shall I proue to bee?

25

Antha. Nay, you are myne.

Alci. From what foule wombe?

Antha. I'll tell thee.

Lord Clephis being employ'd on an Ambassage
That held him long abroad, what out of Mallice
To him, and strong affection to his wife,
I did preuaile so much with Bribes and Prayers, 30
I lay with her, and gott thee. All things were
Carried so closely that 'twas neuer knowne;
And my wife too miscarried at that tyme,
And died in Child-bed; so I bred thee vp,
As my Legitimate son, and Clephis had 35
Selina afterwards by the same woman.
So you are Brother and sister. This was it
Made mee so oppositt against your meetings.
Wo'd I ha' bene so cruell elce?

Alci. My sister!

Antha. Both by one Mother.

Alci. Then there is no curse 40
Could ha' bene greater to mee. O you haue
Nourisht a Serpent, and haue putt into it
Besids its owne, a poison that will breake it.
Why, what wild beast am I? My Sister — Is there
A punishment more greiuous? Co'd dull Nature, 45
Wittie in Villanie, inuent a worse?
It is like lead dropping into my Marrow,
Which neuer can be quencht, although the Venombe
Conuerts my Blood to water.

Antha. [*aside.*] Now it works.

Alci. Oh whether shall I turne mee? You haue blasted 50
The Spring of all my life, dig'd vp the Roote

Of my ripe Hopes, and left mee open to
The wonder of the World.

Antha. Vex not your selfe
All this shall be kept secret; you had neuer
Knowne it, but that 'twas to preserue yee.

Alci. Yes, 55
You are too subtile i' your Plagues! What torment
Haue you prepar'd besides? Haue I a Birth?
Or whose shall I bee next? For you haue Power
To make mee any thing : can you perswade mee
That there is Remedie for the sad troubles 60
Of my greiu'd hart? Giue mee a balme for that.

Antha. I can, if thou wilt heare mee. Cast thy thoughts
Vpon some other Woman, and thou shalt
Haue all the Happines that thou can'st wish for.
I loue thee, Alcidonus, dearely too. 65

Alci. Then, show it; kill mee; 'twilbe no great Crime
To take away what you did giue, against
The Rules of Justice too; you cannot
With all your loue make mee more Happie, for
I now am weary of my selfe; pray, kill mee. 70
I am already wounded; you haue shott
That into mee, will make mee languish euer;
'Tis Charitie to rid mee of my Paine.

Antha. Come, y'are to blame; recall your selfe. I tender
Too much your safetie, and your green-sick humor 75
Cannot conceiue it : diseas'd Bodies couett
What is most Noctious to 'em : So is your Mind
Asleepe on lazy thoughts next dore to Lust.

Alci. The effects of that curs'd Fate by which I am yours.
Wo'd I might sleepe for euer, that the Night 80
Of all my Cares might neuer find a day;
Or that my greifs, too many, and too waighty,
Wo'd lag my heauy Soule vnto its Rest.

Antha. I am asham'd to see yee.

Alci. So am I
Asham'd to looke vpon my selfe.

Antha. Farewell! 85
Consider what I haue said, and bee aduis'd. *Exit.*

Alci. Ther's no Aduice can serue; my ignorance
Hath trod the paths of wickednes, and my Blood
Burnes with black Incest. O how harsh this newes
Wilbe to my Selina? 'Tis too true! 90
No Deuill could inuent so much ill, if it be not
It is impossible to find it out
Though by the Light of Shame. No, Alcidonus,
Thy ioyes are buried now, and thou canst haue
No rest at all but in a quiet graue! *Exit.* 95





ACTVS QVINTVS

SCÆNA PRIMA

[*An Apartment in the Palace.*]

ASPRANDVS, ISEAS.



HEERE'S a distracted Court! Euery Mans face
Lookes as it did presage a Dearth of Witt!
Such Hobnail'd Countenances!

Ise. Sfoot, what's the Matter?
Th'are fouly out a' ioynt, and wee can fix
On none to peece with. Heere's one.

Enter a GENTLEMAN.

Sir! —

Gent. Your Seruant —
I haue some hast —

Exit GENTLEMAN.

Ise. My seruant should haue staid,
If hee had bene so, by his fauor.

Aspra. Nay,
Hee's onely seruant passant, now your Couchant
Is more obseruant.

Ise. Is ther such Degrees? 9

Aspra. From kissing a' the hand to cutting a' the throat, Sir,
O you shall meet 'em, spawning out the word,
With such a Grace; « Your Seruant --- » to the foot;
Some Couchant and some passant, but take heed on 'em
They'le fawne and Bite. Now, for your Seruant Pendant,
Hee can do no great hurt.

Ise. Wo'd they were all soe! 15

Aspra. What Friskin's this?

Enter a GENTLEWOMAN.

The Princesse Woman — Lady! —

Lady. I cannot stay — *Exit.*

Aspra. What a perpetuall Motion
Shee carries with her!

Ise. Art thou acquainted wo'tt?

Aspra. Hang 'em, sleight Vanities; th'are like light Dewe,
Quickly exhal'd by some great man, and then 20
They vanish into Mists, or breake into showers;
Ther's nothing Sollid in 'em.

Ise. Something's a Bruing
I' the Court among 'em; Antharis is at his Witts end.

Aspra. 'Tis an old Rogue that.

Ise. And Clephis hath an Eye
In euery Corner.

Aspra. That's a Subtile peece too, 25
But I think Honest.

Ise. Ah, Arioldus. Ther's one
Stands for a Million.

Aspra. 'Tis a Noble Fellow.

Ise. I heare some muttring of a Rape, the King
Engag'd in't.

Aspra. Strange! Hee's of a Noble Nature.

Ise. But young and wild.

Aspra. Tyme will repaire that —

Ise. [*aside.*] Mum — 30

Enter ANDRVCHO.

Aspra. [*aside to Ise.*] O 'Tis Andrucho!

Ise. [*aside to Aspra.*] Then wee shall know all.

Aspra. [*to Andru.*] Welcome,
Thou happy Genius; by thy Priapisme,
The President of thy Britch, what Augurie?
What is thee newes, man?

Andru. Breath, and tougnes, and Lyes
Mingled together, if there bee none Coine it, 35
'Tis Comon, and no Treason; I haue Busines,
You must excuse mee — *Exit ANDRVCHO.*

Aspra. Whew — My Almanack —
How stands the Moone? 'Tis Sauage! I did thinke soe.
The Braine do's turne. Come, let's go see Timentes. 39

Ise. Nay, 'tis turn'd vp side downe there; did not I tell thee?

Aspra. No, what?

Ise. Somebody has made him drunke and now
Hee playes the Termogant, beats all 'fore him,
And proues a fighting Generall indeed.

Aspra. A strange inuersion.

Ise. I co'd hardly scape him.

Aspra. Heere's the Prediction!

Enter TIMENTES drunke.

Tim. What are you —

Both. Wee're men.

45

Tim. I'll try that presently — if you bee men —
Stand mee but one thrust — Come, haue at ye — (*Exeunt.*)
What! —

D'yee giue ground? — 'Tis base — I will giue any man
A thousand Ducketts for a thrust — I'll follow 'em.

Exit TIMENTES.

SCÆNA SECVNDA

[*A Grove.*]

ALCIDONVS, SELINA.

Alci. It wo'd be harsh indeed if it could part vs;
But wee'll be one still.

Seli. How? when the Deuorse
Of Brother and Sister steales into our Bloods?

Alci. In Death, Selina, one earth : theise two Bodies

Into one Substance may resolute themselves, 5
By Nature's law, and there participate,
In spite of Blood or kindred.

Seli. 'Tis too terrible.

Alci. 'Tis our best Refuge. There we may find ease
To all our toyles, and under the soft wing
Of Blessed Peace, meet an Eternall rest. 10

Seli. Is there such Happiness?

Alci. In those blest shades
Where Pure love makes abode, the ravish'd Soule
Hath a Delight above the reach of Sense
And on those pleasant Banks we may renewe
Our loves, an unknown way; the name of Brother 15
Shall be no opposition to those joys;
But in a ioynt Contexture we will move,
Far from the Rules of flesh; no whisperings
Shall call our Meetings Incest, nor no shame
•Shadowe the Essence of our Loves

Seli. But must we 20
Part hence so soon?

Alci. They that desire to live
Are too much Center'd to the Earth, and Carry
A weight too heavy for 'em to gett up.
What wiseman is not vext w'tt, when hee sees
This vnfirm Flesh subiect to Leprosies 25
And worse Diseases? Nay the Soule as long
As 'tis hous'd here, how full of Passions,
And changes too, of ioy, griefe, Anger, Pittie?

Just like a frantique in an Hospitall.

But shake theise chaines of flesh of, it returnes
To its first purenes.

30

Seli. I would not trouble mee
So much, to dye, as for the Cause, the fault!

Alci. A fault, Selina; do not wrong thyne Innocence
To call it soe. Is it a fault to Loue?

The Mistique Character that Nature printed
Within our Breasts did prompt vs to't. Can wee
Resist that Power? To loue was Naturall.

35

Seli. Like Brother and Sister.

Alci. Should wee stint our selues,
And call iust Heauen to account for our Creation,
When all the faculties of Reason, yeilded
A freedome to vs? No, what wee haue done
Shall not be numbred to our faults, Selina;
But in such White Robes as pure Loue putts on,
Shall wee stand guiltles without shame, or feare.

40

Yett why do I tell thee of Death, when Myne
Redeemes the peace of Both? This small drop do's it.
Farwell for euer.

45

Offers to drink Poison.

Seli. Hold! O Alcidonus,
You haue bene kind till now, neuer deny mee
The last of all our Suffrings. Haue I borne
The Burthen of 'em constantly? And when
I looke for ease, shall I bee loaded more?
Can theise Eyes see you breathles, and not close
Themselves for euer? Can this hart which had

50

A Beeing but from you, now, bee without you?
 This greiues mee more then all my greifs, that you 55
 Wo'd vse mee so vngently. Wee haue liued,
 The worst of trouble; Loued, the best of freindship;
 And lett's together dye, the Last of Sorrow.

Alci. Thy Death will more afflict mee then myne owne.

Seli. Is not yours so to mee? Come, lett's dye nobly. 60

Alci. Thou warm'st mee with new fire. Come forth agen
 You Antidotes of Peace. That power y^t gaue
 The Spiritt toyle made theise allayes. Lett's kneele,
 And take our last leaues, till our pale Ghosts meete
 Within another World. In theise sad groues, 65
 Where wee did signe our Loues, wee'le seale our Deaths;
 Sister and wife, farwell.

Seli. Brother and Husband,
 The strongest tyes of Loue, farwell for euer *They drink.*

Alci. How dost thou now?

Seli. Why well. I feele a tingling
 Through all my vaines; a Numbdnes seazes mee, 70
 A heauy sleepe; lett vs embrace and Dye.

Alci. The ioy of a Blest life crowne thy sweet Soule,
 I'le follow thee, farwell.

[*Enter*] ANTHARIS.

Anth. I haue belyed my selfe, and lay'd the staine
 Of Bastardy vpon my lawfull Child, 75
 Onely to crosse this Match; yett 'twill not part 'em.
 Shall I still striue with Heauen and fate?

[*Enter*] ISEAS, ASPRANDVS.

Ise. These Groues
Are good to meet a Wench in.

Aspra. That were lost
And left to the taker vp. Who's that? Antharis?
Lett vs giue ayme; heere's game. [They hide.]

Antha. [sees the bodies.] Asleepe together! — 80
What horrid sight is this? My Alcidonus!
My sonne, my dearest sonne!

Aspra. [stepping forth.] Why, what's the Matter?

Antha. Help, Gentlemen, o help! Is there no Art
Will add to Nature now? Rub — bow the Bodies!
My sonne! My sonne! Speake, Alcidonus!

Alci. Ha! 85

Antha. There is some hope yett; chafe hard — Who hath
done this?

Alci. Our selues — with poison, for wee liu'd in Incest —
Against our Wills — Brother and sister, married —

Antha. But were you Married?

Alci. Yes.

Antha. Curst bee my pollicie!

Ther's no such thing; you were not Brother and Sister; 90
I did belye my selfe, and you, Heauen knowes it,
Because I would not haue you Marry. Y'are
My lawfull Son, shee of another Mother!
Nothing a kin!

Alci. Oh —

Antha. Help! Death seazes on him —

Aspra. Is there no life in her?

Ise. Shée's cold.

Antha. For Heauen sake,
Lift 'em from ground. 95

Aspra. 'Tis now too late, th'are dead.

Antha. It is impossible. Call the Phisitions,
And if in dull Earthes bony Mineralls,
Or veines of flowers and Rootes there be no help,
Wee'le rip her Bowells vp, within whose warmth, 100
They may receyue fresh growth.

Ise. All will not doe.

Antha. Thou lvest. *Strikes him.*

Ise. What, are you Madd?

Antha. I shalbee madd,
Heer's that will make mee mad; run, run for help,
I will preuent fate. Doe they thinke to take
Mens liues away in ieast? I did not meane 105
To haue 'em dye. Why stay yee? — Alcidonus —
I'le goe my selfe — *Runs out.*

Aspra. This accident distracts him.

Ise. His Cruelty deserues it.

Aspra. But 'tis pittie
The innocent paire should suffer.

Ise. Lett's call Companie
To beare away the Bodies. *Exeunt.*

[*Reenter*] ANTHARIS [*dragging*] TIMENTES [*in*].

Antha [*pointing at the bodies.*] Why, heere they are; 110
If you haue any skill, pray, show it now.

Tim. Heere's nobodie —

Antha. Then th'are gon.

Tim. They were afeard of mee — and run away —

Antha. Why what art thou a Ghost? Art to be felt? 114

Antharis strikes Timentes.

Tim. Death, a blow — ye scoundrell, then haue at yee —

They close and fall downe together.

[*Recenter*] ASPRANDVS, ISEAS.

Aspra. Heere's a Mad fray.

Ise. Lett's part 'em.

Antha. [*to Ise.*] Thanks, good Janus

For this thy rescue.

Exit ANTHARIS.

Aspra. When this fighter hath slept

The Scène will alter; hee'le forgett his Valor :

Oh Drinke, how strong art thou?

Ise. Gett him to's lodging,

And lett him sleepe there. I'le persue the Madman. 120

Tim. This is foule play, yfaith, two vpon one.

[*To Aspra.*] Good M^r Constable —

Aspra. Nay, you must obay

His Maiesties head Officer. Come away!

Exeunt

SCÆNA TERTIA

[*An Apartment in the Palace.*]

ANDRVCHO, ARIOLDVS.

Andru. I haue reduc't my Beard to the old shape.

Ariol. But keepe this falce one on : the king is coming.

Andru. I doe not like the way to force a King soe.

Ariol. 'Tis no inforcement : hee but sees his danger.
I'll stand betwixt thee and all harme.

Andru. I'll do't then.

5

Exit ARIOLDVS ; ANDRVCHO *hides.*

[*Enter*] KING.

King. Poore man is then at worst, when his calme pleasures
(In the vnbounded Ocean of Desire)
Seazeth his lasie thoughts : hee cannot feele
The helme of Reason, but is driuen with the streame
Of his affections, on some sand, or Rocke;
Where ere hee sees his danger hee is lost.
Such is my Case. I wo'd redeeme what's past —
Who's there?

10

[*Enter* ANDRVCHO.]

Andru. 'Tis I.

King. Andrucho, what dost thou heere?
I am not now for Mirth.

Andru. No more am I, Sir.

King. What dost thou meane then?

Andru. I must kill thee, King.

15

King. Thou darst not, Slaue.

Andru. I durst not, wert thou Noble.
But since you haue left that, I haue left of
My Loyalty. Prepare thy selfe to dye.

King. How haue I iniur'd thee?

Andru. Thy lust hath don't;

Thou hast abus'd my Child, my onely daughter, 20
Rob'd her of her deare honor, and thy Blood
Must hide the Coulor of our shame.

King. Out, Peasant. Wilt thou murder mee for that?

Andru. For that : Is't not enough? Am I lesse sencible
Of Iniury by beeing Poore? 'Tis meanes 25
And Power that do's reuenge, not honor onely;
Shee liues in Cottages aswell as Courts,
And wants but onely way t'effect her Wishes;
Which I haue found. Therfore as swift as thought,
Call thy lou'd Sinns to account.

King. Thou darst not touch 30
A haire of Myne; were euery drop of Blood,
In thy rude veines, suckt from the Breasts of Queenes :
A poore base Mercinary Swisser —

Andru. Yes!
The Court foole, Sir, to stretch your lungs. 'Tis now
The readiest way to thriue, therfore in fashion. 35
Yett I was honest while you had your Vertue;
'Tis you haue alter'd mee : when Kings do leaue
Their Goodnes, they make euery Slaue their Master.

King. I haue offended Heauen.

Andru. Are you prepar'd? *Knocking within.*

Ariol. [*within.*] Breake downe the dores.

Andru. I must dispatch!

Enter ARIOLDVS with a Gard.

Ariol. Lay hold 40

Vpon that Traitor. How d'yee, Royall Sir?
My life and all my ioyes depend vpon
Your Preseruatiō.

Presents him a sword.

King. Thou hast cause, Arioldus,
To bee more Cruell to mee.

Ariol. I haue checkt
My former Rages, and will neuer rise
Till I haue gott your Pardon for 'em.

45

King. Take mee
Into thy Bosome. (*Enter Princesse Panopia.*) Sister, thanke
this man
Thy Brother liues.

Pano. Wo'd I could thanke him too
For sauing mee; but I am lost, quite lost,
Ne're to be found agen within the Limitts
Of Modestie. You Koope mee vp with Promises,
And flatter mee with Hopes, which makes my Passions
More violent. They must, and shall breake out.

50

King. Fie, fie, Panopia.

Pano. I will haue this man,
Loue him, enioy him : I am almost mad for him.
This dainty man : wo'd I co'd Rauish him.
The Currant of my blood holds the same force
That yours did. I'me your sister, and as vitious.

55

King. Haue you no shame?

Pano. You see myne, but your owne's
Incensibler; either now make mee happie,

60

Or to all commers I will Prostitute
This vigorous Body, till diseasses brands
Her Lust vpon my face. (*Aside.*) Forgiue mee, Modestie!

King. Oh my best freind! My Sister rages for thee,
Pittie her youth. Be more reseru'd, Panopia, 65
Thou shalt preuaile — Arioldus —

Pano. [*sings.*]

Hee's a Cabinett of treasure

The very Soule and life of Pleasure,

Spirit and Genius of the Age,

Natures primest Equipage : 70

All that's good and Louely, wee

Find in him : And this is hee.

King. Can you heare this, Arioldus, and not melt?
Remember her Birth — Deare sister, be more temperate.
[*To Ariol.*] I'le giue thee half my Kingdome with her.

Ariol. 'Tis not 75

The worlds vast Body, were it all one Diamond,
Can buy mee to her, could you giue it mee,
And power to sett it in some Sphere, to make
Perpetuall day, and ease the aged Moone;
Or could you place mee in some glory by 'em, 80
To out shine both : I'de rather bee a Chaos
Then breake the vowes I make.

King. What vowes?

Ariol. I haue sworne

To looke no more on woman with affection,

Till poore abus'd Eurinia find a Peace
To her perplexed Hart.

King. What peace d'yee looke for?
Make her Conditions.

85

Ariol. Till her ruin'd honor
Bee builded vp agen.

King. You mistake the Ground,
Honor, where is't?

Ariol. In her. (*Enter Eurinia.*) See, where shee comes
Loaden with all her Sorrowes. [*To Euri.*] Thou faire Harbor
Of a More glorious Soule, I vow againe heere;
No Power, no Torment shall inforce my loue
To woman, more then 'tis, vntill that hand
That hurt thee, heale thee.

90

King. How, Arioldus, will you
Force mee to this?

Ariol. I will not vrge you, Sir;
Giue mee but that same liberty with your sister.

95

Pano. I must not be delayed.

King. [*to Pano.*] Peace, Impudence.
[*To Ariol.*] This is a rude Condition, Arioldus.

Ariol. I tye yee, Sir, to Nothing; giue mee freedome
To make my owne Ellection of my wife.
But this I'le tell yee, Princes may do wronge
But are not free from danger; ther is one
Attempted an Assasinate vpon you,
And shall haue Condigne Punishment; but think you

100

There are not more a' the same tribe? The Greatest
Liue but in feare when they offend : beleue it, Sir, 105
I will bring you peace within.

King. A goodly Marriage!
A thing of no birth, Quallity, nor fortune,
A Mountaine Swissers Daughter!

Andru. Shee is not. *Hee discouers.*

King. Aribert!

Andru. Hopeles of Pardon I present my selfe
Vnto your Mercy; y'haue vndone the daughter 110
Now take the fathers life.

King. Is this Eugenia?

Andru. It is the poore Eugenia.

King. My first Loue.

Where were my sences that I knew thee not?

Ariol. And to take of the blemish from Lord Aribert,
We're all as guilty as hee.

King. How?

Ariol. Not to hurt you. 115

Your Sister's in the Plott. [*Kneeling.*] We all beg Pardon.

King. You haue it; rise! And pray, vnfold this Ridle.

Ariol. The Loue betwixt your Sister and mee being firme,
And a iust temper hauing brought our Reason
To a more due Consideration; 120
Weighing your Noblenes; that heat of youth
More then a settled mischeife had giuen fire
To this eruption; wee deuis'd this Plott

To make all whole agen. That Aribert
By his attempt vpon you should demonstrate 125
How dangerously open great men lye
Vnto Reuenge, that haue done Iniurie.

The Vertuous Princesse vrg'd by my perswasion
(Though much against her Mind) was to persue mee
With strong affection.

Pano. My part was the hardest. 130

Ariol. And I to hold of till this iniur'd Lady
Should be restor'd agen, which wee conceiu'd
Wo'd bee, when you did know it was Eugenia.

King. Why did you vse such Circumstance to that
Which I desir'd aboue my Life? Eugenia! 135
I haue my Wish.

Euri. I am your humble Vassaile.

King. Thou hast bene cruell to mee long, Eugenia.

Euri. I doe confesse it, Sir, I lou'd Arioldus
Aboue all title; 'twas my stubborne fate then,
But Heauen will haue it otherwise.

King. I am 140
Aforehand with him now indeed. And Aribert,
Thy Banishment proceeded from thy daughters harshnes;
But wee are all pleas'd now, M'thinks I am lighter;
Ther was a heauynes vpon my Breast
Which I haue shakt of; when the Newes was brought mee 145
Of Alcidonus and Selinas deathes,
Me thought all round about mee threatned nothing

But blood and Horror. (*A great shout within.*) How now, what's the matter?

[*Enter*] ASPRANDVS.

Aspra. This ioy is for the abused Louers, Sir;
They liue agen.

King. By what strange Accident? 150

[*Enter*] CLEPHIS, ALCIDONVS, SELINA, ISEAS.

Clep. That story shalbe myne, great Prince. Y'aue heard.
Antharis cruelty to 'em.

King. Yes, with wonder.

Clep. I euer feared his harshnes wo'd prouoke 'em
Vnto some desperate Course; which made mee watch
With the more vigilent Eye vpon their actions, 155
So that by spies I did not onely find
The intent, but way how to preuent the poison;
Making it onely a sleeping Potion, which
Hath wrought all his effects. And heere they stand
As new borne Soules.

King. A better fortune follow 'em. 160

Ariol. The Joy and Hapines of Loue attend 'em.

Pano. You speake my wishes.

King. But where is Antharis,
The Cruell Father?

Clep. Past all cure distracted.

King. Lett theise abused Louers then inioy
All that hee calls his, but his Misereis; 165

And Clephis, wee haue Stories too, for which
This day shalbe to all Posterity
A day of Joy. Now I looke bright agen,
And all the Clouds that hung about my hart
Are by theise beames dispeirst; there is no sence
Distracts more then a Troubled Conscience.

170

*Exeunt.**FINIS.*

EPILOGVE

*Although the Earth be fixt, those things that bee
In it are subiect to vncertainetie.*

*The same Soile brings forth ill, and well, procur'd
With the same cost, with the same paines manur'd.
And though Times course be Constant, he hath had* 5
His intermissions too of Good and Bad.

*Ther's nothing firme; Man, the Worlds spirit, is
In this vast Body full of Contraries.*

*And as the Bodies humors, so the Mind
Is now to better, then to worse inclin'd;*

*For who can euer find a man to bee
In equall temper, equall Harmonie?*

*Soe iudge of this. Here's all that wee can say
What this tyme will not doe, another may.*

5

10



NOTES

DRAMATIS PERSONÆ

Arioldus (625-636). « Sed cum Adaloaldus euersa mente insaniret, postquam cum matre decem regnauerat annis, de regno eiectus est, et a Langobardis in eius loco Arioaldus substitutus est. De cuius regis gestis, ad nostram notitiam minime aliquid peruenit ». (Paulus Warnefridus. *De Gestis Langobardorum*. Lib. iv, cap. xliij). — Arioldus, of whom I fynde nothing notable. (Wm. Thomas. *The Historye of Italye* : An abbridgemente of the state of Italie, from the beginninge vntill the Romaine Empire was vtterly deuided).

Aribert (653-661). « Huic [Rodoaldo] successit in regni regimine Aripertus, filius Gundualdi, qui fuerat germanus Theudelindæ reginæ. (Paulus Warnefridus. *De Gestis Lango*. Lib. iv. Cap. I).

Antharis. Authari, fils de Cleph (584-591). « Antharis surnamed Flavius, toke to wife Theodolinda, the Kynges doughter of Bavarie, a woman that by persuasion of Gregorye the firste, bishop of Rome, secretly embraced the Christian faith, and after converted hir nexte housband to the same » (Wm. Thomas. *Hist. of Italye*, *ibid.*).

Clephus. Langobardi vero apud Italiam, omnes communi consilio Cleph nobilissimum de suis virum, in vrbe Ticinensium sibi regem statuerunt. Hic multos Romanorum viros potentes, alios gladio extinxit, alios ex Italia exturbavit. Iste cum annum vnum & sex menses, cum Massana sua coniuge, regnum obtinuisset, a puero de suo obsequio gladio iugulatus est. (Paulus Warnefridus. *De Gestis*, etc. Lib. ij. Cap. xxxi).

Asprandus. Ansprandus régna 3 mois seulement (712). « Cunibertus sepultus est, regnumque Langobardorum Luitberto filio adhuc puerilis ætatis reliquit, cui tutorem Ansprandum virum sapientem et illustrem contribuit, » (Paulus Warnefridus. *De Gestis*, etc. Lib. vj. Cap. xvij). « Ansprandus Langobardorum regno potitus, tres menses solummodo regnauit : Vir per omnia egregius, et cuius sapientiæ rari acquandi sunt ». (*Ibid.* Cap. xxxv).

ACTORS

Les acteurs qui jouèrent dans le *Swisser* appartenaient aux « King's Players ». (Sur cette troupe voir Collier. *Hist. of Dram. Poetry*, etc. I. 334; 398-400, etc.). La plupart d'entre eux sont bien connus. John Lowin, Joseph Taylor, Robert Benfield, Eylyardt Swanston, Richard Sharpe, Thomas Pollard, John Tomson, William Trigg, Alexander Gough tinrent des rôles dans *The Roman Actor*, de Massinger; *The Picture*, du même;

et dans *The Lover's Melancholy*, de Ford. (V. Massinger's Plays. Ed. Gifford. 1813. vol II, 330 et III, 116. Ford. Ed. Hazlitt. II, 156). Curteise Grivill et Anthony Smith jouèrent aussi dans *The Roman Actor* et *The Lover's Melancholy*. Voir également Webster's *The Duchess of Malfi* (Ed. Wm. Hazlitt, II, 156). Jos. Taylor était le « principal speaker » dans Middleton's *The Inner Temple Masque*. (The Works of Middleton. Ed. Bullen, VII, 200).

Je renvoie ceux qui désireraient d'autres détails sur la vie et les rôles de ces acteurs aux ouvrages suivants :

TAYLOR. Wright. *Historia Histrionica*; Collier, *Hist. of Dram. Poetry*; *Dictionary of National Biography*.

LOWIN. Malone. *Historical View of the English Stage*; Collier. *Hist. of Dram. Poet.* III, 400-1; *Dict. Nat. Biog.*

BENFIELD. Collier. *Hist. 'Dram. Poetry*. III. 472.

SWANSTON. *Ibid.* I. 488.

TRIGG. *Ibid.* II. 10, 39.

GOFFE, « the light-limbed lad ». *Ibid.* III. 474; Doran. *Annals of the English Stage*, 3 vols. London, 1888.

ACT I

Scene I

In the neighbourhood of Pavia. Pavie devint la capitale des Lombards en 584. L'action, dans cette première scène, se passe évidemment dans les environs de la capitale lombarde. Cf. vv. 22-3; 63 et 202-3.

39-42. Cf. cette description de la Fortune avec celle de Shakespeare, *King Henry V.* III. vi. 33-40, et celle de « the good housewife Fortune » dans *As You Like It*. I. ij. 26-35.

58-9. Beaumont and Fletcher. *Philaster*. I. i. « Everyman in this age has not a soul of crystal, for all men to read their actions through ».

68. Paulus Warnefridus dit seulement que Grimwald s'empara de Forlimpopoli, ville située à quelques kilomètres au sud de Ravenne.

69-70. Cette sortie d'Asprandus n'est pas indiquée dans le Ms. Mais, voir plus loin (v. 190) où il vient rendre compte de sa mission.

91-2. *A plaine blunt Soldier*. Ce type du soldat courageux et qui a son franc parler est fréquent dans le théâtre de l'époque. Il suffira de citer Clermont (Chapman. *Revenge of Bussy d'Ambois*); Malevole (Marston. *Malcontent*); Mardonius (Beaumont et Fletcher. *King and no King*). Il n'est pas sans intérêt de noter que dans cette dernière pièce, on trouve aussi un caractère de capitaine poltron : Bessus; que l'intrigue est formée par une histoire d'amour incestueux entre frère et sœur; et qu'à la fin il se trouve n'exister aucune parenté entre les deux amants.

206. Dans *The History of Great Britain*, à l'année 1604, Wilson dit : « The Sword and Buckler trade being now out of date, one corruption producing another (the City of

London being always a fit Receptacle for such, whose prodigalities and wastes made them Instruments of Debaucheries) divers Sects of vitious Persons, going under the Title of Roaring Boys, Bravadoes, Roysters, etc., commit many insolencies; the Streets swarm night and day with bloody quarrels, private Duels fomented especially betwixt the English and Scots ». (p. 28). Voir aussi *A Fair Quarrel* de Middleton.

Scene II

2. *Is the boy gone?* Il s'agit d'Eurinia, qui s'était déguisée en page pour suivre Arioldus. Depuis la Julia de Shakespeare, innombrable est la théorie des amantes éperdues qui revêtent des habits masculins pour approcher de ceux qu'elles aiment. A vrai dire, à l'époque il n'y avait pas là un simple procédé dramatique et la réalité offrait de nombreux exemples de semblables déguisements. Comme Elizabeth avait exprimé le désir de voir Marie Stuart, Melville ne proposa-t-il pas à la reine d'Angleterre « to convoy her secretly in Scotland, cloted lyk a paige disgysed, that sche mycht se the Quen »? (Melville. *Memoirs*, p. 125. Bannatyne Club. 1827).

26-7. Nombreux encore sont les personnages qui se déguisent pour se venger ou découvrir leurs ennemis. On les trouve à satiété dans tout le théâtre post-shakespearien. Wilson a employé ce procédé dramatique dans *l'Inconstant Lady* (Millecert).

ACT II

Scene I

30-1. Le Ms. a :

Seli. Curst fate.

Alci. All duty, vnto my father.

Anth. As you prise my fauor

Cast no affection that way. —

102. Fumer et jurer étaient deux talents indispensables aux petits-maitres de l'époque. Ne pas savoir faire sortir la fumée de tabac par le nez était déshonorant. (V. Field's *Amends for Ladies*). L'habitude de jurer avait pris des proportions si démesurées qu'en 1623, James I défendit les jurons par un décret. L'opuscule de Taylor, *the Water Poet, Against Cursing and Swearing*, est de 1629.

131. Marybone, i. e. Marrow-bone.

A Cook they hadde with hem for the nones,
To boille chiknes with the mary-bones

Chaucer. *Cant. Tales* Prol. 380.

145-6. Dans le Ms. :

This wo'd ha bitt indeed.

Anth. I'le breake thy Pate, thou bawling Curr —

All. Ha. ha. ha.

Scene II

Le début de cette scène a la prétention d'être comique, mais ne l'est pas. Timentes tremblant devant une souris ne vaut guère mieux que Thersites fuyant devant un escargot (dans *A new Interlude called Thersites*, 1537). Ce personnage du poltron vantard est le petit-fils dégénéré et déformé des Bobadill, Bessus, etc. Il est même inférieur, de beaucoup, à Ralph Roister Doister et à Sir Tophas. Wilson, en réalité, manque d'humour.

Scene III

16-9. Une comparaison qui dénonce l'imitateur de Donne.

ACT III

Scene I

44 et sqq. Dans cette partie du manuscrit la division en vers est extrêmement fantaisiste. Il est évident que dans un moment de distraction, Wilson s'est laissé entraîner par les répliques et a oublié de les couper selon les besoins du vers. :

Tim. I did tell you at first, that I should hardly indur't.

Anth. For your owne Creditt

And mine, be not so hartlesse.

Tim. I doe find,

My selfe a changing, and to make it good,

I'le tell you of a quarrell.

Anth. Where?

Tim. Too Gentlemen, appointed meeting in the garden groue,
This morning at the ninth hower.

.....

Tim. No danger in fighting!

Anth. I'le be your Protection, you shall not need to feare 'em.

Tim. Well! — I'le meet yee.

Les vers 43-44 seuls ne se prêtent à aucun arrangement satisfaisant. Vraisemblablement ils ont perdu quelques mots. Dans ce cas j'ai pensé qu'il valait mieux ne tenter aucune correction.

120. Andrucho fait sans doute un geste pour mettre fin à la plaisanterie.

Scene II

A Grove in a Garden. Cf. Act III, i, 29-30.

77-9. Ce genre de comparaison était en faveur à l'époque. Cf. Beaumont and Fletcher, *The Maid's Tragedy*, II, i :

Evad. You hear right :
 I sooner will find out the beds of snakes,
 And with my youthful blood warm their cold flesh,
 Letting them curl themselves about my limbs,
 Than sleep one night with thee.

87-8. Le Ms. a :
 Pray lett mee see't with myne no more.
Clep. Thou worse, then wickednes can name, but yⁱ I loath etc.

Scene III

53. *Cleare.* Wilson avait mis tout d'abord « sweet » ; le mot a été ensuite rayé et remplacé par « cleare ».

ACT V

Scene I

5-6. Le Ms. a :
 On none to peece with. Here's one. Sir —
Gent. Your Seruant — I haue some hast.
Ise. My seruant should haue staid.
 22-7. Le Ms. a :
 Ther's nothing Sollid in 'em.
Ise. Something's a Bruing i' the Court among 'em,
 Antharis is at his Witts end.
Asp. 'Tis an old Rogue that.
Ise. And Clephis hath an Eye
 In euery Corner.
Asp. Thats a subtile peece too, but I think Honest.
Ise. Ah, Arioldus. Ther's one
 Stands for a Million.
Asp. 'Tis a Noble Fellow.

Scene II

84. *Bow the Bodies* :
 Aspatia speak! —
 I haue heard, if there be any life, but bow
 The body thus, and it will show itself.
 Beaumont and Fletcher's *Maid's Tragedy*. V. iv.

80 et sqq. Le désespoir d'Antharis rappelle la douleur du vieux Lear à la mort de sa fille. Mais la comparaison n'est pas en faveur de Wilson.

FIN

Achevé d'imprimer
le trente juin mil neuf cent quatre
PAR
OBERTHUR FRÈRES
A RENNES

m.

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, rue de Seine, PARIS

EN VENTE :

OUVRAGES DE PAUL STAPFER

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Bordeaux

PARADOXES ET TRUISMES D'UN ANCIEN DOYEN, 1 volume in-12.	3 »
DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES. Essais de morale et d'histoire. 1901. 2 volumes in-12.....	7 »
LAURENCE STERNE. <i>Sa personne et ses ouvrages</i> . Etude précédée d'un fragment inédit de Sterne. 1 volume in-8°.....	7 »
SHAKESPEARE ET L'ANTIQUITÉ. (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>) 2 ^e édition :	
A. <i>Drames et poèmes antiques de Shakespeare</i> . 1 vol. in-12.	3 50
B. <i>Les Tragédies romaines de Shakespeare</i> . 1 volume in-12.	3 50
C. <i>Shakespeare et les Tragiques grecs</i> . Nouvelle édition. 1 volume in-12.....	3 50
D. <i>Molière et Shakespeare</i> . 4 ^e édition. 1 volume in-12.....	3 50
ETUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE ET CONTEMPORAINE. 1 volume in-12.....	3 50
VARIÉTÉS MORALES ET LITTÉRAIRES. 1 volume in-12.....	3 50
GOETHE ET SES DEUX CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES. 1887. 2 ^e édition. 1 volume in-12.....	3 50
LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE EN FRANCE; BOSSUET, ADOLPHE MONOD. 1898. (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>) 1 volume in-8°.....	7 50
HISTOIRE DES RELATIONS LITTÉRAIRES ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE, par VIRGILE ROSSEL, professeur à l'Université de Berne. 1 volume in-8°.....	7 50
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE HORS DE FRANCE, par le même. 1 volume in-8°.....	8 »
ETUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER, par J. FIRMERY. 1 volume grand in-8°.....	7 50
UN TROUVÈRE ALLEMAND. — ETUDE SUR WALTHER VON DER VOGELWEIDE, par ALBERT LANGE. 1 volume in-8°.....	7 50
HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ALSACE A LA FIN DU XV ^e ET AU COMMENCEMENT DU XVI ^e SIÈCLE, par CHARLES SCHMIDT. 2 volumes grand in-8°.....	25 »



